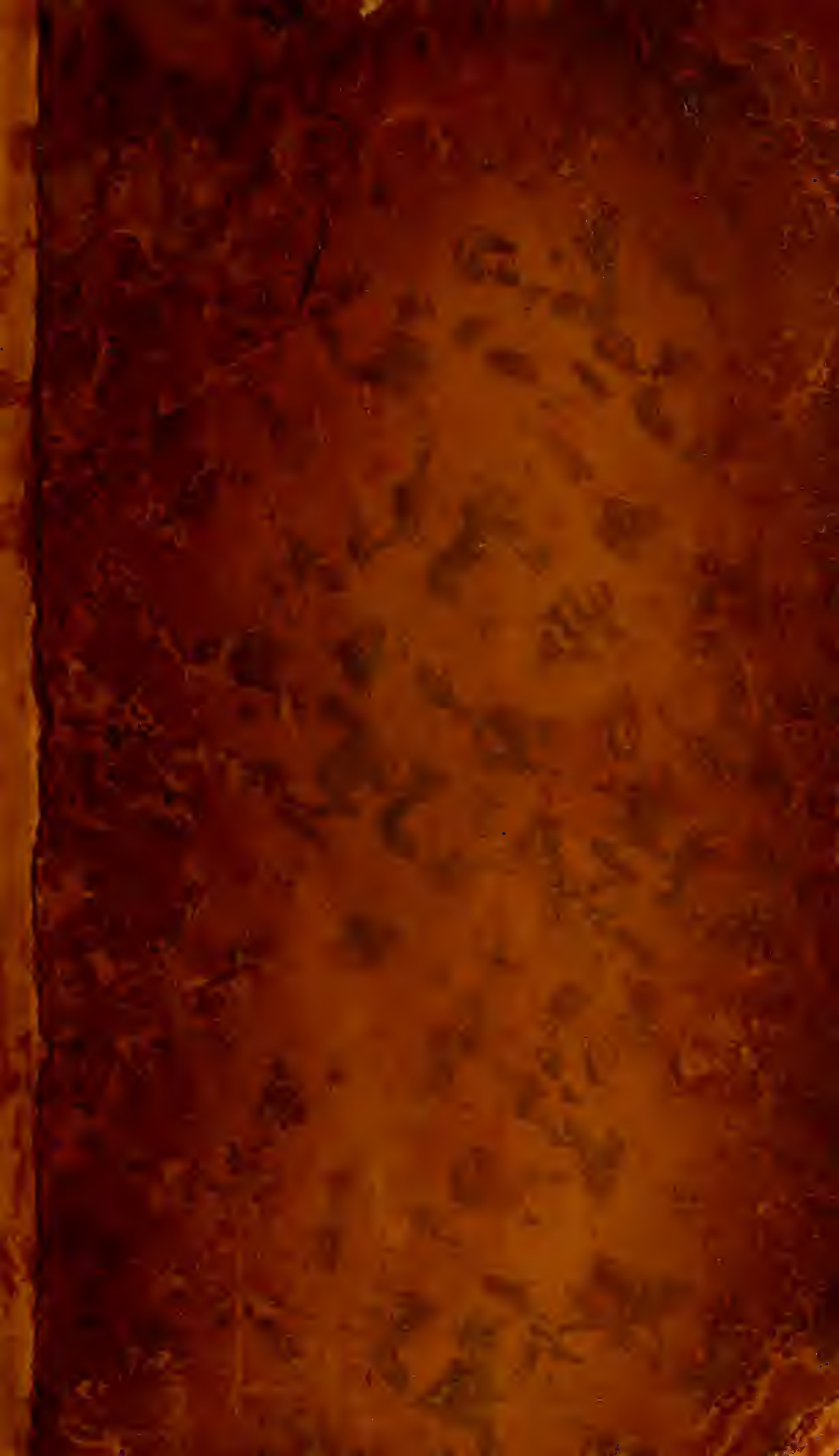
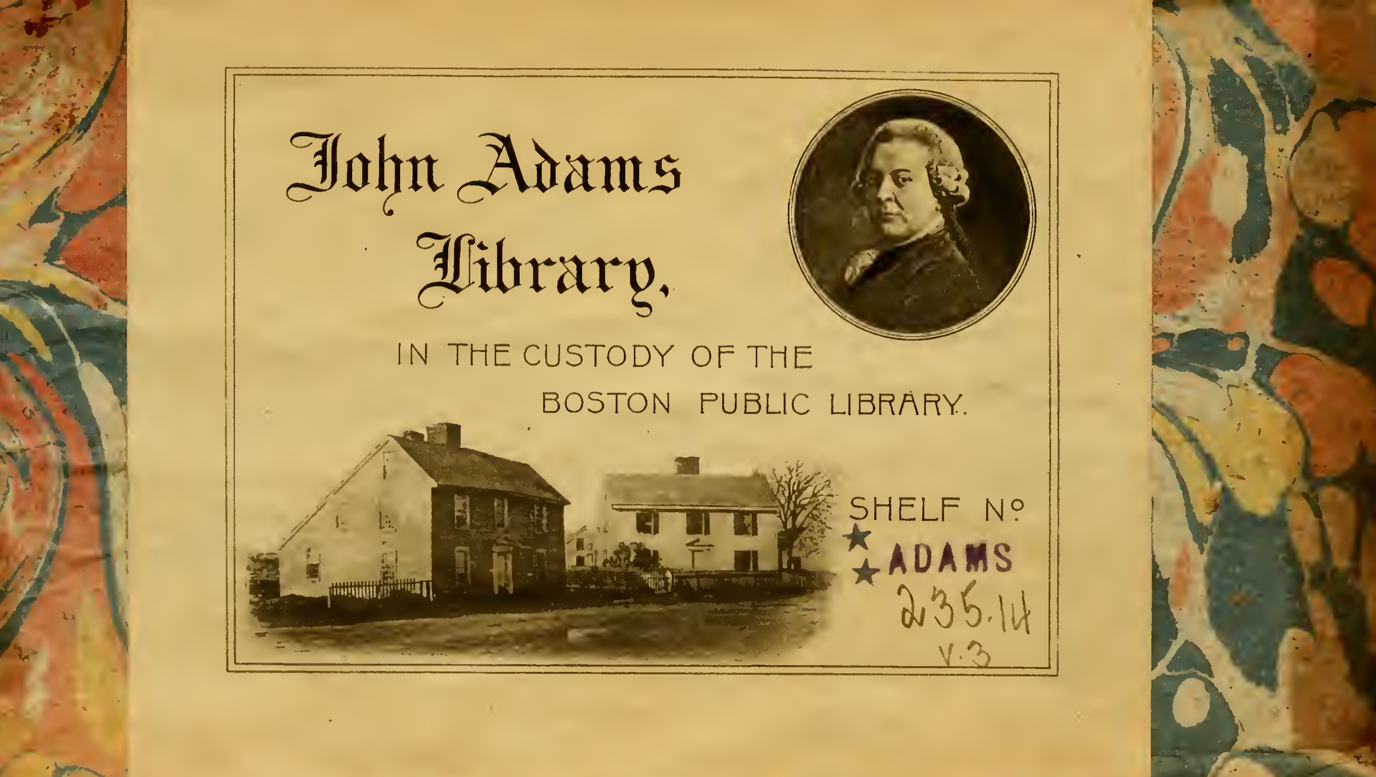




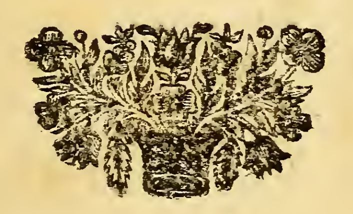


L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON,
Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez PANCKOUCKE, Libraire,
Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVIII.



L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIEME.

GRIJALVA étant retourné à Cuba trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter, & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit

1518.

Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la nouvelle Espagne.

1518. servi en même-tems du crédit que lui donnoit sa place pour engager les Colons les plus considérables à embrasser le service militaire (1). Comme la nation Espagnole, à cette époque, étoit passionnée pour les entreprises de courage, on trouva bientôt un grand nombre de soldats brûlans de se signaler; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance; & le caractere du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquès eût une ambition excessive & qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avoit ni le courage ni la vigueur ni l'activité d'esprit, nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Arrêté par cet obstacle, il forma le projet chimérique non-seulement de faire cette grande conquête pour ainsi

(1) Voyez la NOTE I.

dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépide & d'un grand talent, parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer; mais en même-tems, par la jalousie naturelle aux petits esprits, il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement, un homme qui réunît ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impossible de les trouver dans un même caractere. Tous ceux qui se distinguoient par le courage & les talens, avoient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instrumens passifs; & ceux qui paroissoient plus doux & plus dociles, manquoient des autres qua-

1518.

1518. lités néceſſaires pour conduire une ſi grande entrepriſe. Ces conſidérations augmentoient ſes inquiétudes & ſes craintes. Il délibéroit encore & n'oſoit fixer ſon choix, lorſqu'Amador de Lares, tréſorier du roi à Cuba, & André Duero ſon ſecretaire, les deux perſonnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par ſon irréſolution même à lui propoſer un ſujet auquel on n'avoit pas encore penſé; ils appuyerent leur recommandation avec tant d'adreſſe & de ſuite, que malheureuſement pour Velaſquès & fort heureuſement pour leur patrie ils parvinrent à le déterminer (1).

Il choiſit Cortès pour la commander.

L'homme qu'ils lui propoſerent étoit Fernand Cortès. Il étoit né, en 1485, à Medellin petite ville de l'Eſtramadure, d'une famille noble mais peu riche. Il avoit été deſtiné

(1) B. Diaz, *chap.* 19. Gomera, *Chron. chap.* 7. Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 2.

d'abord à l'étude des loix, carriere qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune, & il fut envoyé à Salamanque ou il prit quelque teinture de ſavoir. Mais il ſe dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenoit pas à ſon génie ardent & inquiet, & ſe retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chaſſe & aux exercices militaires. Il ſe montra ſi impétueux, ſi diſſipé, ſi emporté, que pour ſatisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, ſon pere conſentit à l'envoyer hors de ſa patrie en qualité de volontaire dans quelqu'une des armées Eſpagnoles. Cette nation avoit alors deux théatres ſur leſquels les jeunes gens qui cherchoient à ſe diſtinguer pouvoient déployer leur valeur : l'un étoit l'Italie où commandoit Gonſalve de Cordoue ; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choiſit le premier, mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à 1518.

1518. Naples. Ce contre-tems lui fit tourner ses vues du côté de l'Amérique où il étoit d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando gouverneur d'Hispaniola & son parent (1). A son arrivée à Saint-Domingue, en 1504, il fut accueilli comme il s'y étoit attendu, & le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables & lucratives, mais c'étoit peu pour son ambition. En 1511, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquès dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement que malgré quelques disputes violentes avec Velasquès, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ses bonnes graces & une ample concession de terres & d'Indiens, sorte de récompense qu'on accordoit alors ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (2).

(1) Voyez la NOTE II.
(2) Gomera, *Chron. chap.* 1, 2, 3.

Quoique Cortès n'eût pas jusques-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit montrées en différentes occasions difficiles donnoient les plus grandes espérances & tournoient vers lui tous les yeux de ses compatriotes comme sur un homme capable des plus grandes choses. L'ardeur de la jeunesse, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractere, contenue par la discipline & adoucie par le commerce de ses égaux n'étoit plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans ses plans, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, & ce qui est le caractere des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'esprit des hommes. Il joignoit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire & attirent le respect, 1518.

1518. une figure agréable, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, & une constitution robuste capable de soutenir les plus grandes fatigues.

Aussi-tôt que les deux confidens de Velasquès lui eurent proposé Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit en vain depuis si long-tems, un homme doué du talent de commander, & qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il imaginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ses anciens différens avec Cortès & les graces récentes qu'il venoit de lui accorder lui avoient gagné sa bienveillance; il se flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours.

1518.

Il en devient bientôt jaloux.

Cortès reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect & de reconnoissance pour le gouverneur. Il arbora sur-le-champ son drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire & prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa sur le champ toute son activité & tout son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre & à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres & ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre & des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvoient pas s'équipper d'une maniere convenable à leur rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels il avoit été préféré parvinrent à y donner une tour-

(1) Voyez la NOTE III.

1518. nure défavorable. Ils le représenterent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes & cherchant à s'assurer leur respect & leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappellerent à Velasquès ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venoit imprudemment de montrer une si grande confiance & lui prédirent que Cortès se serviroit de son nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avoit essuyées, que pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de recevoir. Ces insinuations firent des impressions si profondes sur l'esprit soupçonneux du gouverneur que Cortès reconnut bientôt dans sa conduite les marques de la défiance & du réfroidissement, & d'après les conseils de ses amis Lares & Duero il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevassent de se confirmer & d'éclater avec violence. Connoissant tout le dan-

ger d'un retardement il pressa ses préparatifs avec tant de promptitude qu'il mit à la voile de Sant-Iago de Cuba le 18 novembre. Velasquès l'accompagnant au rivage & prenant congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur commandant (1). 1518.

Il veut lui ôter sa commission.

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Iago. Là il fut joint par plusieurs aventuriers & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit assez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Iago que la jalousie qui s'étoit nemparée de l'ame de Velasquès s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux & à ses ordres, il sentoit que son pouvoir avoit

(1) Gomera, *Chron. chap.* 7. B. Diaz, *chap.* 20.

1518. cessé & que celui de Cortès devenoit plus absolu. Son imagination grossissoit toutes les circonstances qui avoient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès ramenoient avec adresse Velasquès sur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ses craintes ; ils appellerent même la superstition à leur secours; & avec autant d'adresse que de méchanceté, ils surent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendoit. Velasquès se repentit amérement de la confiance imprudente qu'il avoit mise en un homme dont la fidélité lui paroissoit si suspecte & dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès sa commission : mais celui-ci avoit déjà si bien gagné l'estime & la confiance de ses troupes & se trouva si assuré de leur zele qu'en em-

1518.

ployant tantôt la séduction & tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité sans que les ordres de Velasquès fussent exécutés.

Et le faire arrêter.

De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havane pour lever encore des soldats & achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminerent à le suivre & s'engagerent à fournir le reste des approvisionnemens qui lui manquoient. Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagemens, Velasquès convaincu qu'il ne devoit plus compter sur un homme à qui il avoit fait connoître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement pour tenter encore de dépouiller Cortès de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo l'accusant d'une foiblesse puérile ou d'une trahison manifeste pour avoir permis à Cortès de sortir de la Trinité,

1518. Pour mieux s'aſſurer de l'exécution de ſon deſſein, il envoya un homme de confiance à la Havane, chargé de remettre à Pedro Barba ſon lieutenant dans cette colonie, l'ordre poſitif d'arrêter ſur le champ Cortès, de l'envoyer priſonnier à Sant-Iago ſous une bonne eſcorte & de ſuſpendre le départ de la flotte juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même-tems aux principaux officiers pour leur commander d'aſſiſter Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de ſon meſſager un moine de ſaint-François avoit fait paſſer la nouvelle de ce qui ſe tramoit, à Barthelemy d'Olmedo, religieux de ſon ordre, aumônier de la flotte de Cortès.

Cortès déconcerte les deſſeins de Velaſquès & continue ſes préparatifs.

Cortès averti du danger eut le tems de prendre ſes précautions. La premiere fut d'éloigner de la Havane ſous quelque prétexte Diego de Ordaz, officier d'un mérite diſtingué, mais que ſon atta-

chement pour Velaſquès devoit lui rendre ſuſpect. Il lui donna le commandement d'un vaiſſeau deſtiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & ſut ainſi l'éloigner ſans paroître ſoupçonner ſa fidélité. Après ſon départ Cortès ne cacha plus à ſes troupes les deſſeins de Velaſquès. Comme les officiers ainſi que les ſoldats avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entrepriſe dans laquelle ils haſardoient toute leur fortune, ils furent étonnés & indignés de cette baſſe jalouſie, à laquelle le gouverneur vouloit ſacrifier non-ſeulement l'honneur de leur général, mais toutes les eſpérances de gloire & de richeſſes qu'eux-mêmes avoient conçues. Ils ſupplierent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient ſuivi avec une confiance 1518.

1518. ſi bien méritée. Enfin ils lui offrirent de verſer tout leur ſang pour le défendre contre Velaſquès. Cortès céda aiſément à des inſtances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il deſiroit lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des ſoldats qui lui avoient donné des preuves ſi éclatantes de leur attachement & leur promit de les conduire inceſſamment à cette riche contrée qui étoit depuis ſi long-tems l'objet de leurs penſées & de leurs deſirs

Etat de ſes forces.

Tous les préparatifs étoient faits pour ſon départ ; mais quoique les Eſpagnols de Cuba euſſent raſſemblé toutes leurs reſſources pour cette expédition ; quoique chaque établiſſement y eût fourni des hommes & des proviſions ; quoique le gouverneur eût dépenſé des ſommes conſidérables & que chaque aventurier eût employé tous ſes fonds & tout ſon crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la foibleſſe de l'armement, bien peu proportionné en effet

à un auſſi grand objet que la conquête d'un vaſte empire. La flotte conſiſtoit en onze vaiſſeaux, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'étoit que de cent tonneaux; trois de ſoixante-dix ou quatre-vingt tonneaux, & ſept petites barques ſans ponts. Elle portoit ſix cents dix-ſept hommes, dont cinq cents huit ſoldats & cent neuf matelots & ouvriers. Les ſoldats étoient partagés en onze compagnies, ſelon le nombre des vaiſſeaux, chacune commandée par un capitaine qui avoit en même-tems le commandement du vaiſſeau & celui des troupes quand elles feroient à terre (1). Comme l'uſage des armes à feu parmi les nations de l'Europe étoit encore récent & qu'on n'en donnoit dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien diſciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize 1518.

(1) Voyez la NOTE IV.

1518. ſoldats, armés de mouſquets, trente-deux d'arquebuſes & le reſte d'épées & de piques ; au lieu des armes défenſives ordinaires, qui euſſent été embarraſſantes dans un pays chaud, les Eſpagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on avoit reconnues être ſuffiſantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que ſeize chevaux, dix petites pieces de campagne & quatre fauconneaux (1).

10 Fév. 1519. Son départ de Cuba.

C'eſt avec ces foibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Eſpagne. Comme l'enthouſiaſme religieux ſe trouvoit mêlé avec l'eſprit de découverte & de conquête, & par une combinaiſon plus étrange avec l'avidité même, dans toutes les entrepriſes des Eſpagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe, *ſuivons*

(1) B. Diaz, *c.* 19.

la croix, car sous ce signe nous vaincrons. Les compagnons de Cortès aussi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux passions qu'ils se mirent en mer non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec cette confiance qui nait de la certitude du succès & de l'assurance d'être protégée par le ciel. 1519.

Il touche à Cozumel.

Cortès déterminé à visiter tous les endroits où Grijalva avoit été, porta directement à l'isle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens Jérôme d'Aquilar, espagnol qui avoit été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement une dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprête. De Co-

1519. zumel, Cortès s'avança à Tabasco dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitans étoit entierement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquassent avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirerent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcerterent leur courage & les forcerent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, & donnerent à Cortès, des provisions, des habits de coton, un peu d'or & vingt femmes esclaves (1).

[1] Voyez la NOTE V.

Cortès continua sa course à l'ouest sans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (1). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux sembloient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte & sans défiance & lui adresserent d'un air très-respectueux un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès se trouva très-embarrassé d'un incident dont il prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que causeroient nécessairement

1519.

[1] B. Diaz, *chap.* 31, 36. Gomera, *Chron. c.* 18, 23. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *c.* 11, *&c.*

1519. l'impoſſibilité de communiquer ſes idées autrement que par le ſecours imparfait des ſignes & des geſtes; mais il ne demeura pas long-tems dans cette inquiétude. Un heureux hazard ſuppléa à ce que toute ſa ſagacité n'auroient pu faire. Une des femmes eſclaves qu'il avoit eues du Cacique de Tabaſco ſe trouvant préſente à l'entrevue de Cortès & de ſes nouveaux hôtes, apperçut ſon embarras & la confuſion d'Aguilar, & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata qu'Aguilar entendoit, ce que diſoient les Indiens. Cette femme, connue dans la ſuite ſous le nom de Dona Marina, & qui fait une ſi grande figure dans l'hiſtoire du nouveau monde où les plus grands événemens ſont preſque toujours l'effet de très-petites cauſes, étoit née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite eſclave dans une guerre & avoir éprouvé diverſes aventures,

elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabaſco & avoit vécu aſſez long-tems parmi eux pour apprendre leur langue ſans oublier la ſienne. Quoique cette maniere de converſer par l'entremiſe de deux interprêtes fût très-fatiguante & très-ennuyeuſe, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il vouloit pénétrer, & dans les tranſports de ſa joie il regarda cet événement comme une marque éclatante des ſecours de la providence en ſa faveur (1). 1519.

Il apprit alors que les deux perſonnes qu'il avoit reçues à ſon bord étoient députés de Pilpatoe & de Teutile, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordoit & qui étoit ſoumiſe à un grand monarque appellé Montezuma, l'autre commandant de ſes troupes: ces députés

(1) B. Diaz, *c.* 37, 38, 39. Gomera, *Chron. c.* 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 4.

1519. étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en visitant leur côte & pour lui offrir les secours dont il pouvoit avoir besoin pour continuer sa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans leur message frapperent Cortès. Il les assura dans les termes les plus respectueux qu'il abordoit chez eux avec des sentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propositions d'une grande importance au bien du prince & de son royaume, & qu'il les exposeroit en personne au gouverneur & au général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux & son artillerie, & ayant choisi un terrein convenable, il commença à y élever des baraques & à en faire un camp fortifié. Les Indiens au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les destructeurs de leur pays, les aiderent dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empressement dont

ils

ils ont eu depuis tant de raiſon de ſe repentir. 1519.

Le jour ſuivant Pilpatoë & Téutilé vinrent au camp avec une nombreuſe ſuite, & Cortès les regardant comme les miniſtres d'un grand roi les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Eſpagnols n'avoient coûtume d'en marquer aux petits Caciques avec leſquels ils traitoient. Il leur apprit qu'il venoit en qualité d'ambaſſadeur de Don Charle d'Autriche, roi de Caſtille & le plus puiſſant monarque de l'Eſt, & qu'il étoit chargé de propoſitions d'une telle importance qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en ſa préſence ſans perdre de tems. Les officiers Mexicains ne purent cacher la peine que leur faiſoit une demande qu'ils prévoyoient devoir être fort mal reçue de leur ſouverain, dont l'eſprit étoit déjà rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premieres

Sa premiere entrevue avec les Mexicains.

1519. nouvelles qu'il avoit apprises de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire. Mais avant d'entreprendre de dissuader Cortès de son projet ils s'efforcerent de gagner sa bienveillance en le pressant d'accepter des présens qu'ils vouloient mettre à ses pieds en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur considérable & d'un travail curieux. La vue de ces présens produisit un effet bien différent de celui que se proposoient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Espagnols loin de la satisfaire & leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisoit ces richesses, que Cortès se donnant à peine le tems d'écouter les raisons par lesquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale & prenant un ton fier

& décidé, il leur répéta qu'il vouloit avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue quelques peintres à la suite des chefs des Mexicains, avoient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats Espagnols & tout ce qu'ils trouvoient de plus singulier. Cortès qui s'en apperçut & qui apprit que ces dessins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus imposante des objets étonnans qui se présentoient pour la premiere fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre; pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connoître la bravoure de ses soldats & la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvemens dans les-

1519.

1519. quels elle fit uſage de ſes différentes armes & la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer ſa force & ſon agilité. L'artillerie enfin, dirigée ſur les bois épais voiſins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le ſilence & l'étonnement qui ſont naturels lorſque l'eſprit eſt frappé d'objets nouveaux qui paroiſſent redoutables; mais au bruit du canon pluſieurs s'enfuirent, d'autres tomberent de frayeur, & tous furent ſi épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut reſſembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener & à les raſſurer. Leurs peintres employerent tout leur art à repréſenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caracteres qui puſſent rendre les choſes extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins.

1519. Négociations avec Montézuma.

On dépêcha sur le champ des couriers à Montézuma chargés de lui remetre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortès envoyoit en même-tems au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passoit dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe même ne connoissoit pas encore. Ils avoient en différens endroits, sur les principales routes, des couriers qui formés par l'éducation à une grande agilité, & se relevant les uns les autres à de médiocres distances portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faisoit sa résidence fût distante de cent quatre vingt milles de Saint-Jean d'Ulloa, les présens de Cortès furent

1519. portés à l'empereur & sa réponse rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avoient jusques-là traité avec les Espagnols furent chargés de la réponse du monarque, mais comme ils savoient combien les projets & les desirs du général étoient opposés aux résolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès sans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présens qu'envoyoit Montézuma & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque & passoit de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les

Les présens.

différentes productions de l'industrie du pays ; des étoffes de coton si belles & d'un tissu si fin qu'elles égaloient les soieries ; des tableaux représentant des animaux, des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de différentes couleurs employées avec assez d'adresse & d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira surtout leurs regards ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or massif représentant le soleil, l'autre d'argent, emblême de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des coliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or, & afin que les Espagnols pussent prendre une idée complette de toutes les richesses que fournissoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés & tels qu'on les trouvoit 1519.

[1] Voyez la NOTE VI.

1519. dans les mines & les rivieres. Cortès reçut ces préſens avec les démonſtrations d'un reſpect profond pour le prince qui les lui envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant déſormais leur négociation plus facile, lui firent ſavoir que quoique l'empereur lui eût envoyé ces préſens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès repréſentoit, il ne conſentoit point à ce que des troupes étrangeres approchaſſent davantage de ſa capitale, ou même demeuraſſent plus long-tems dans ſes domaines, le général Eſpagnol déclara plus poſitivement encore qu'auparavant qu'il ne ſe relâcheroit point de ſa premiere demande & qu'il ne pourroit ſans honte retourner auprès de ſon ſouverain, s'il n'avoit été admis en la préſence du prince qu'il étoit venu viſiter de ſa part. Les Mexicains étonnés de voir un homme qui oſoit s'oppoſer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irréſiſ-

tible, effrayés en même-tems du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, demanderent & obtinrent de Cortès la promesse qu'il resteroit dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyoient à Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres (1). 1519.

La fermeté avec laquelle Cortès persistoit dans sa résolution devoit naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte issue, puisqu'elle ne laissoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entiere ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puissant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel

(1) B. Diaz, *c.* 39. Gomera *Chron.* *c.* 27. Herrera, *Decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 5 6.

n'a peut-être atteint aucune grande
1519. société policée en si peu de tems.
Quoiqu'il ne subsistât que depuis cent trente ans, sa domination s'étendoit du nord à la mer du sud, sur un territoire de plus de cinq cens lieues de l'est à l'ouest, & de plus de deux cens lieues du sud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédoient à aucun des pays de la Zone torride. La nation étoit guerriere & entreprenante, l'autorité du monarque illimitée & ses revenus considérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étoient encore campés sur une côte stérile & mal-saine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline & de leurs armes, ils n'auroient pu résister à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat si inégal, ou ils

auroient abandonné leur entreprise.

La puissance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux, & son caractere même sembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le sceptre du Mexique il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyoient avec crainte & ses ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une sévérité terrible ; mais ils avoient une si grande opinion de son habileté qu'ils étoient forcés à le respecter, & les victoires nombreuses qu'il avoit remportées sur ses ennemis avoient répandu au loin la terreur de ses armes & avoit ajouté plusieurs grandes provinces à son empire. Mais quoiqu'il eut peut-être assez de talens pour gouverner le Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où étoit cet empire & dans le cours ordinaire des choses, ces talens étoient bien insuffisans pour une con-

1519.

Caractere du Monarque.

1519. jončture ſi extraordinaire & ne le mettoient pas en état de ſe décider avec la juſteſſe & la promptitude néceſſaires dans un moment ſi critique.

Sa perplexité & ſes terreurs à l'arrivée des Eſpagnols ſur les côtes.

Depuis que les Eſpagnols avoient paru ſur la côte il avoit laiſſé voir tous les ſymptômes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les réſolutions que devoient lui inſpirer le ſentiment de ſon pouvoir & le ſouvenir de ſes premiers exploits, il avoit mis dans toutes ſes délibérations une inquiétude & une indéciſion qui n'échapperent pas aux derniers de ſes courtiſans. La perplexité & le trouble de Montézuma auſſi bien que le découragement de ſes ſujets n'étoient pas ſeulement l'effet de la préſence des Eſpagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des cauſes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers hiſtoriens Eſpagnols & les plus eſtimés, il y avoit parmi les Américains une opinion preſque univerſelle que quelque grande

calamité les menaçoit & leur seroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'eſt pour dévaſter leur contrée. On ne peut pas ſavoir ſi cette crainte étoit l'effet du ſouvenir de quelque grand bouleverſement de cette partie du globe qui auroit frappé l'eſprit de ſes habitans de craintes ſuperſtitieuſes ſur l'avenir, ou ſeulement l'effet de l'étonnement que cauſoit la premiere vue de cette race d'hommes nouveaux qui ſe montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en ſoit, comme cette nation étoit plus ſuperſtitieuſe qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Eſpagnols. On ſe les repréſenta comme les inſtrumens deſtinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonſtances on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque 1519.

1519. d'un grand empire & de tous ses sujets (1).

Il continue à négocier.

Cependant lorsque le messager arrivé du camp Espagnol apporta la nouvelle que Cortès persistant dans sa premiere demande refusoit d'obéir à l'ordre qui lui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma malgré ses terreurs montra un moment de résolution, & dans un transport de colere naturel à un prince orgueilleux qui n'avoit jamais rencontré d'obstacle à ses volontés, il menaça de sacrifier à ses Dieux ces insolens étrangers. Mais ses incertitudes & ses craintes revinrent bientôt & au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appella encore ses ministres pour consulter & prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où

(1) Cortès *Relatione seconda*, *ap.* Ramus *III*, 234, 235. Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 1, *Lib. V*, *c.* 11, *Lib. VII*, *cap.* 6. Gomera *Chron.* *c.* 66, 92, 144.

il faudroit agir ne prennent jamais que des mesures lentes & foibles. Le résultat du conseil ne fut point d'employer sur le champ les moyens efficaces de repousser l'ennemi ; on se contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

Incertitudes & craintes des Espagnols.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains sur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la richesse du pays, plusieurs d'entr'eux s'en formoient des idées si exagérées qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés par plusieurs observations que ce pays avoit une forme réguliere de gou-

1519. vernement, prétendoient que c'étoit une folie véritable que d'attaquer un ſi grand état avec une poignée d'hommes, manquant de proviſions, affoiblis déjà par les maladies particulieres au climat qui en avoient fait périr pluſieurs, & ſans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applaudiſſoit ſecretement à ceux qui tenoient pour les réſolutions hardies; il encourageoit des eſpérances romaneſques qui lui étoient communes avec eux & qui concouroient à l'exécution des plans qu'il avoit concertés.

Plan de Cortès.

Depuis le moment où les ſoupçons de Velaſquès s'étoient déclarés & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui avoit confiée, celui-ci avoit ſenti la néceſſité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaiſon, dans la juſte crainte de voir traverſer toutes ſes opérations;

(1) B. Diaz, c. 40.

il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talens pour le commandement lui mériterent aisément leur estime & il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entre eux un commerce continuel. Cortès sçut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par des manieres affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (1); enfin en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats qu'ils oublierent 1519.

(1) Voyez la NOTE VII.

1519. presque que l'armement avoit été fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Son adresse à l'exécuter.

Pendant que le général Espagnol conduisoit ainsi ses projets, Teutilé arriva avec le présent de Montézuma & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ les états. Mais lorsque le général renouvella la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta brusquement & sortit de son camp avec des regards & des gestes qui exprimoient toute sa surprise & tout son ressentiment. Le lendemain au matin il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre & d'y apporter des provisions qu'ils échangeoient avec les soldats. Tout commerce parut cesser & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velas-

quès non-seulement à murmurer & à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes & de le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte & y augmenter son armée. Diego de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontens, s'en acquitta avec toute la liberté & la grossiereté d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta sans la moindre apparence d'émotion, & comme il connoissoit fort bien les dispositions & le caractere de ses soldats & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une proposition qui renversoit en un instant toutes les belles espérances qu'ils avoient jusques-là nourries, il porta la dissimulation jusqu'à paroître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux repré-

1519.

1519. ſentations d'Ordaz & il donna des ordres pour que l'armée ſe tînt prête le jour ſuivant à ſe rembarquer pour Cuba. Dès que cette réſolution fut connue, les aventuriers fruſtrés de leurs eſpérances ſe plaignirent & menacerent. Les émiſſaires de Cortès ſe joignant à eux enflammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à ſe mutiner ; tous demandoient avec empreſſement à voir le général. Cortès ne ſe fit pas preſſer long-tems. A ſa vue ils exprimerent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur cauſoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, diſoient-ils, pour des Caſtillans, de s'effrayer au premier aſpect du danger & infame de fuir avant que l'ennemi ſe fût même montré. Quant à eux ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entrepriſe qui avoit été heureuſe juſqu'à ce moment & qui tendoit ſi manifeſtement à répandre la connoiſſance

de la religion & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantages. Heureux de marcher ſous les ordres de Cortes, il étoient diſpoſés à le ſuivre au travers de tous les dangers pour former un établiſſement & recueillir les tréſors qui faiſoient depuis ſi long-tems l'objet de leurs deſirs ; mais s'il vouloit retourner à Cuba & céder honteuſement toute ſa gloire & ſes eſpérances à un rival envieux, ils ſe choiſiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de ſuivre. 1519.

Cortès enchanté de leur ardeur ne s'offenſa point de la hardieſſe avec laquelle ils énonçoient des ſentimens que lui-même avoit inſpirés & dont à la chaleur de leurs expreſſions il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être ſurpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la perſua-

1519. ſion que c'étoit-là le deſir général des troupes ; qu'il avoit ſacrifié en cela ſa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur ; qu'il avoit toujours eu le deſſein de former un établiſſement ſur la côte pour pénétrer enſuite dans l'intérieur du pays ; qu'on l'avoit trompé en lui perſuadant que leurs vues étoient différentes des ſiennes ; qu'il les voyoit avec une grande ſatisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Eſpagnol ; que cette certitude alloit lui faire reprendre ſon premier plan avec une ardeur nouvelle & qu'il étoit très-aſſuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. A cette déclaration de Cortès on répondit par des applaudiſſemens & des cris de joie. La réſolution parut unanime & priſe d'un conſentement univerſel, car ceux qui la condamnoient ſecretement furent obligés de ſe réunir au plus grand nombre dans les accla-

mations, tant pour cacher leur opposition au général que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1). 1519.

Cortès établit une forme de gouvernement civil.

Sans laisser à ses gens le tems de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'occupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux de son armée, & d'après leur suffrage il forma un conseil & nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions de leurs gouvernemens dans les nouveaux établissemens qu'ils forment, la colonie fût établie sur le modele de l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour

(1) B. Diaz, c. 40, 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 6, 7.

1519. remplir les places que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entierement dévoués, & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du roi sans y faire mention d'aucune dépendance de Velasquès. Les deux mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, l'avidité & l'enthousiasme religieux, semblent avoir suggéré à Cortès le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appella la riche ville de la vraie croix: *Villa rica de la Vera-Cruz.*

Cortès résigne sa commission.

La premiere assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permission de s'y présenter & s'approchant avec une contenance respectueuse propre à relever la dignité du tribunal & à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art & dit les choses les plus flatteuses aux

aux magiſtrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord obſerver qu'étant revêtus de l'autorité ſuprême ſur la colonie, il les conſidéroit comme exerçant toute celle du ſouverain & comme repréſentant ſa perſonne; qu'il ſe croiroit déſormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéreſſant le bien public, avec la même fidélité & le même zele que s'il s'adreſſoit à ſon maître même; que la sûreté d'une colonie qui s'établiſſoit dans un grand empire, dont le monarque montroit déjà des diſpoſitions ennemies, dépendoit des armes & par conſéquent de la ſubordination & de la bonne diſcipline parmi les troupes; qu'il avoit tenu d'abord ſon droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que comme Velaſquès avoit depuis long-tems révoqué ſa commiſſion, on pouvoit conteſter la légitimité de ſon pouvoir & qu'il craignoit lui-même d'exercer une 1519.

1519. autorité qui ne feroit fondée que fur un titre vicieux ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvoit confier fa défenfe à des troupes autorifées à mettre en queftion le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéiffance implicite à fes ordres étoit abfolument néceffaire; que toutes ces confidérations le déterminoient à fe démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer toute entiere à celui qu'ils choifiroient, ils donnaffent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût déformais la commander; que quant à lui fon dévouement à fa patrie étoit tel qu'il fe réduiroit, s'il étoit néceffaire, à n'être qu'un fimple officier, qu'il ferviroit avec le même zele en cette qualité qu'en celle de général, & prouveroit à fes compagnons de guerre que quoiqu'accoutumé à commander, il favoit auffi obéir. Son difcours fini, il dépofa fur la table du confeil la

commiſſion de Velaſquès & après avoir baiſé ſon bâton de commandement, le remit entre les mains du préſident & ſe retira. 1519.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ſes meſures avec ſes partiſans les plus fideles & préparé avec beaucoup d'adreſſe les autres membres du conſeil à prendre la réſolution qu'il deſiroit. On accepta ſa démiſſion & comme la proſpérité continue qui avoit juſques-là couronné ſon expédition, étoit une preuve inconteſtable de ſon talent pour le commandement, ils le nommerent d'une voix unanime premier magiſtrat de la colonie & général de l'armée, en ordonnant que ſa commiſſion lui feroit expédiée au nom du roi avec les pouvoirs les plus étendus & qu'il les exerceroit juſqu'à ce que les volontés du roi fuſſent connues. Afin que ces diſpoſitions ne puſſent pas être regardées comme une intrigue du conſeil, on communiqua aux troupes la réſolution qu'on

1519. venoit de prendre ; les ſoldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudiſſemens. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurerent de verſer leur ſang pour la défenſe de ſon autorité.

Cortès ayant heureuſement accompli ſes deſſeins & ſecoué la dépendance mortifiante dans laquelle il ſembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de marques de reſpect pour le conſeil & de reconnoiſſance pour l'armée, la commiſſion qu'on lui donnoit & ſe trouva revêtu de l'autorité ſuprême tant au civil qu'au militaire ſur la colonie. Il prit avec ſa nouvelle autorité un air de dignité plus impoſant & commença à exercer les pouvoirs preſque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé juſques à ce moment que comme le député d'un ſimple ſujet du roi d'Eſpagne : il commença à agir comme le repréſentant de ſon ſouverain. Les partiſans de Velaſquès prévoyant

toutes les ſuites de ce changement, 1519.
ne purent demeurer plus long-tems ſpectateurs oiſifs de ce qui ſe paſſoit. Ils ſe récrierent ouvertement contre le procédé du conſeil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée qu'ils traitoient de déſobéiſſance. Cortès ſentant la néceſſité de prévenir de bonne heure par un acte de vigueur les effets de ces diſcours ſéditieux, fit arrêter Ordaz, Eſcudero & Velaſquès de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya ſur la flotte les fers aux pieds. Leurs partiſans effrayés & confondus reſterent tranquilles, & Cortès qui avoit plus d'envie de rappeller à lui que de punir ces officiers dont il connoiſſoit le mérite, ſollicita leur amitié avec tant d'aſſiduité & d'adreſſe qu'il ſe fit entre eux une ſincere réconciliation; tellement que dans les occaſions les plus délicates ni leur liaiſon avec le gouverneur de Cuba ni le ſouvenir du traitement qu'ils avoient eſſuyé ne purent les détacher de ſes in-

1519. térêts (1). Dans cette occaſion, ainſi que dans d'autres également critiques pour ſa fortune & ſa renommée, Cortès dut en grande partie ſes ſuccès à l'or du Mexique qu'il diſtribuoit avec profuſion à ſes amis & à ſes ennemis (2).

Les Zempoallans recherchent ſon amitié.

Cortès ayant fortifié ainſi l'attachement de ſon armée pour lui, penſa qu'il pouvoit quitter déſormais ſon camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement auſſi heureux en lui-même que par la circonſtance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approcherent de ſon camp & furent ſecretement admis en ſa préſence. Ils étoient envoyés avec des propoſitions d'alliance & d'amitié par le Cacique de Zempoalla, ville conſidérable & peu éloignée. Par leurs réponſes à un grand nombre de queſtions qu'il leur fit, ſelon

(1) B. Diaz, *c.* 42, 43. Gomera *Cron. c.* 30, 31. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V, c.* 7.

(2) B. Diaz, *c.* 44.

son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffroit impatiemment le joug, & craignoit & haïssoit si fortement Montézuma que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'espérance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortès un rayon de lumiere & d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposoit d'attaquer étoit désuni & que le souverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une seule province & qu'il se trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontens, las de la soumission ou desirant un changement, & prêts à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montreroit. Plein de ces idées & commençant dès-lors à se tracer un plan que le tems & une connoissance plus exacte de l'état

1519.

1519. du pays devoient le mettre bientôt en état de ſuivre & d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans & leur promit d'aller inceſſamment viſiter leur Cacique (1).

Il marche à Zempoalla.

Pour remplir ſa promeſſe, il n'étoit pas néceſſaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déjà propoſé de ſuivre en s'avançant dans le pays. Quelques officiers employés à viſiter la côte ayant reconnu un village nommé Quiabiſlan, à environ quarante milles au nord, qui à raiſon de la fertilité du ſol environnant & de la bonté de ſon havre, ſembloit être un poſte plus commode que celui que les Eſpagnols avoient juſqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y tranſporter ſon camp. Zempoalla ſe trouvoit ſur ſon chemin. Le Cacique le reçut auſſi bien que Cortès pouvoit l'eſpérer. Il lui fit des préſens & des careſſes qui montroient un extrême deſir de gagner

(1) B. Diaz. *c.* 41. Gomera, *Cron. c.* 28.

ſa bienveillance, le traita comme un 1519.
libérateur & lui montra un reſpect
porté preſque jusqu'à l'adoration.
Cortès apprit de lui pluſieurs particularités du caractere de Montézuma & les cauſes de la haine de ſes ſujets pour lui. Montézuma, lui diſoit en pleurant le Cacique, étoit un tyran hautain, cruel & ſoupçonneux, qui traitoit ſes ſujets avec une arrogance extrême, ruinoit les provinces par des exactions; enlevoit les enfans aux peres & aux meres, les garçons pour les immoler à ſes dieux, les filles pour en faire ſes concubines ou celles de ſes favoris. Cortès, dans ſa réponſe au Cacique, lui inſinua adroitement qu'un des principaux objets des Eſpagnols en viſitant des pays ſi éloignés de leur patrie, étoit de redreſſer les torts & de délivrer les hommes de l'oppreſſion; & lui ayant fait eſpérer ſes ſecours quand il en ſeroit tems, il continua ſa marche vers Quiabiſlan.

Le lieu que ſes officiers lui avoient

1519. indiqué lui parut si favorablement situé & si bien choisi qu'il y traça sur-le-champ le plan d'une ville. Les maisons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étoient nécessaires, tant à l'établissement & à la conservation de la colonie qu'à l'exécution du dessein que le général & les soldats avoient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers & soldats, mirent la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla & de Quiabislan les aiderent, & ce petit poste par lequel commencerent des établissemens nombreux & puissans, fut bientôt en état de défense (1).

(1) B. Diaz, *c.* 45, 46, 48. Gomera *Cron. c.* 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V, cap.* 8, 9.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les Caciques de Zempoalla & de Quiabislan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentoit à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvoit résister, que comptant sur la protection de ces étrangers ils oserent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

1519. Cortès fait un traité avec différens Caciques.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présenterent pour lever le tribut ordinaire & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de sortir de ses domaines.

1519. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Zempoallans se saisirent des envoyés du monarque, les maltraiterent, & comme leur superstition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposoient à les sacrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux Caciques s'étant jettés dans une rébellion ouverte & ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Espagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux en se reconnoissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonaques, nation courageuse qui habitoit les montagnes voisines; & tous s'étant soumis volontairement à la couronne de Castille offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1).

Ses mesures pour obtenir du Roi la confirmation de son autorité.

Il y avoit à cette époque trois

(1) B. Diaz, c. 47. Gomera *Cron.* 35, 36. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, c. 9, 10, 11.

mois que Cortès étoit dans la nouvelle Espagne ; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avoit été consacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étoient d'une plus grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée & à conduire ses négociations avec les Indiens, il jettoit les fondemens de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvoit se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit contester, la sienne étoit elle-même chancelante & précaire. Vélasquès ne pouvoit manquer de se plaindre au roi des insultes qu'il avoit reçues de Cortès & pouvoit présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'étoit joué de ses ordres, de maniere à lui attirer une prompte destitution & une punition sévere. Avant de se mettre en marche, le Général crut devoir prévenir ce coup. Dans 1519.

1519. cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services ; une description pompeuse du pays qu'ils avoient découvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation & de ses arts ; un tableau des progrès qu'ils y avoient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, & des moyens qu'ils se proposoient d'employer pour en achever la conquête ; enfin un long exposé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaison avec Vélasquès pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire : ils finissoient par supplier humblement le roi de ratifier par son autorité tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues ; & comme il savoit fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des

pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisoit de la nouvelle Espagne, si l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fournissoit; il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusques-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée, & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols se formoient de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avides fut capable de ce généreux effort, & fit à son souverain le plus riche présent que le nouveau monde ait fait à l'Espagne (1). Porto-Carrero & Montéjo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expresses de toucher à Cuba dans 1519.

(1) Voyez la NOTE VIII.

1519. Conspiration contre Cortès.

leur route en Europe (1).

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots, partisans cachés de Vélasques ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes jusques dans le cœur d'un grand empire, avoient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin & de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit & le mettre en état d'intercepter les trésors & les dépêches que Cortès envoyoit en Espagne. La conspiration, quoique formée par de simples matelots, fut conduite avec un profond secret; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être sur sa bonne fortune,

(1) B. Diaz, c. 54. Gomera, c. 40.

qui l'avoit servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, & le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-tems. Il voyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvoit se réveiller tout à coup. Il remarquoit que plusieurs de ses soldats, las du service, desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba, & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoit que si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuoient encore par la désertion d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité

1519.

1519. de quitter le pays, & s'il ne les réduiſoit à la néceſſité de prendre comme lui la réſolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il ſe détermina à détruire ſa flotte; mais comme il n'oſoit exécuter une réſolution ſi hardie par ſa ſeule autorité, il travailla à convaincre ſes ſoldats de la néceſſité de cette meſure. Il falloit toute ſon adreſſe pour venir à bout d'un projet ſi difficile. Il perſuada aux uns que les navires avoient tellement ſouffert par un long ſejour à la mer, qu'ils étoient abſolument incapables de ſervir davantage; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement ſur les vaiſſeaux, & à tous il repréſenta la néceſſité de fixer leurs regards & toutes leurs eſpérances ſur le pays qui s'ouvroit devant eux & d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produiſirent tout l'effet qu'il en attendoit: d'un conſentement général, les vaiſſeaux

furent tirés à terre & mis en pieces après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers & tout ce qui pouvoit être de quelqu'utilité. C'est ainsi que par un effort de courage, auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cens hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes & inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1).

1519.

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette derniere, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse, & de soins, furent sur le point de lui échapper.

(1) Relat. de Cortès. Ramus III., 225. B. Diaz, *c.* 57, 58. Herrera, *decade* 2, *Lib. V*, *c.* 14.

1519. par une saillie de ce zele religieux; qui en plusieurs occasions poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractere. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions & de leur faire connoître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortès étoit si grande & l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut appaisé sans effusion de sang & que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1).

(1) B. Diaz, *c.* 41, 42. Herrera, *decad* 2, *Lib.* 5, *c.* 3, 4.

Cortès commença sa marche & partit de Zempoalla le 16 d'août, 1519.
avec cinq cens hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un service fatiguant, fut laissé en garnison à Villa-rica, sous les ordres d'Ecalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le Cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cens Indiens appellés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols, qui, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques, avoient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le Cacique offrit aussi à Cortès un corps considérable de ses Indiens; mais le Général se contenta d'en prendre quatre cens des plus distingués parmi eux, afin qu'ils puis-

1519. ſent lui ſervir d'otages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans ſa route juſqu'à ce qu'il eut atteint les frontieres du pays de Tlaſcala. Les habitans de cette province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civiliſés que les Mexicains, ils étoient bien plus avancés dans les arts que les autres nations groſſieres de l'Amérique dont nous avons parlé juſqu'à-préſent. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture ; ils habitoient de grandes villes & avoient une ſorte de commerce; & ſi nous en croyons les relations imparfaites des premiers hiſtoriens Eſpagnols, on découvroit dans leurs inſtitutions & leurs loix quelques traces d'une juſtice diſtributive & d'une juriſprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civiliſation incomplette l'agriculture ſeule ne ſuf-

fiſoit pas à leur ſubſiſtance & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chaſſe, ils conſervoient en partie les mœurs & le caractere des peuples chaſſeurs. Ils étoient féroces & paſſionnés pour la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & preſque ſans communication avec les états voiſins. Ils abhorroient tellement la ſervitude que non-ſeulement ils avoient conſtamment repouſſé toute domination étrangere & maintenu leur liberté contre toute la puiſſance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute tyrannie domeſtique ; ne reconnoiſſant aucun maître, ils vivoient ſous l'autorité douce & limitée d'un conſeil choiſi par leurs différentes tribus. 1519.

Cortès, quoiqu'inſtruit du caractere guerrier de cette nation, ſe flatta que ſon intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlaſcalans eux-mêmes portoient

1519. aux Mexicains & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer, quatre Zempoallans des plus distingués de ceux qui l'accompagnoient furent envoyés aux Tlaícalans pour demander au nom de Cortès & de leur Cacique le passage sur les terres des Tlascala. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlascalans saisirent les ambassadeurs, & sans égard pour leur caractere, se disposerent à les sacrifier à leurs dieux. En même-tems ils assemblerent leurs troupes pour s'opposer à l'invasion de ces inconnus, s'ils tentoient de se faire un passage par force. Plusieurs motifs poussoient les habitans à cette résolution. Un peuple féroce, renfermé dans son pays & presque sans communication au dehors, est disposé à considérer tout étranger comme ennemi & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une visite à Montézuma dans

dans sa capitale leur faisoit croire, 1519.
malgré toutes les protestations de l'étranger, qu'il recherchoit l'amitié d'un monarque, objet de leur haine & de leur crainte. Le zele imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla remplissoit les Tlascalans d'horreur; & comme ils n'étoient pas moins superstitieux que les autres nations de la nouvelle Espagne, ils avoient la plus grande impatience de venger les insultes faites à leurs dieux, & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline.

Cortès après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le ter-

1519. ritoire des Tlaſcalans. Les réſolutions de ce peuple guerrier s'exécutoient avec la même promptitude qu'elles ſe formoient. Les Eſpagnols trouverent devant eux un corps de troupes deſtiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquerent avec une grande intrépidité, & dans la premiere action bleſſerent quelques Eſpagnols & leur tuerent deux chevaux, perte fort conſidérable parce qu'elle ne pouvoit pas ſe réparer. Cet événement fit ſentir à Cortès la néceſſité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis ſi courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choiſit des poſtes, on s'arrêta à propos, on ſe fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours les Eſpagnols eſſuyerent des attaques preſque continuelles, renouvellées ſous diverſes formes & par des corps nombreux, avec une bravoure & une perſévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemples dans le nouveau

Monde. Leurs hiſtoriens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux & en mêlant aux faits étonnans & réels beaucoup de circonſtances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les reſſources du langage ne peuvent rendre intéreſſant un combat où le danger eſt ſi inégal des deux côtés. Les deſcriptions les plus ſoignées d'un plan de bataille ou des viciſſitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorſqu'elles ſe terminent conſtamment à préſenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un ſeul homme. 1519.

Circonſtances remarquables dans la maniere de faire la guerre chez les Tlaſcalans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonſtances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même-tems le caractere des habitans de la nouvelle Eſpagne & celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlaſcalans ſe

[1] Voyez la NOTE IX.

1519. missent en campagne avec des armées nombreuses qui sembloient devoir écraser les Espagnols, il ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connoissoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune discipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avoient au milieu de l'action d'emporter les blessés & les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme & fortifié par le desir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoroient, étoit universel parmi les peuples de la nouvelle Espagne. Ce pieux devoir les occupant pendant la chaleur du combat (1), les dé-

(1) B. Diaz, c. 65.

ſuniſſoit & diminuoit la force de l'impreſſion qu'ils auroient pu produire en ſe tenant plus ſerrés. 1519.

Non - ſeulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendoit encore leur valeur ſans effet. Après trois batailles & un grand nombre d'eſcarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Eſpagnol de tué : leurs fleches & leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poiſſons, leurs piques faites d'un bois aiguiſé & durci au feu, leurs épées de bois étoient des armes redoutables pour des Indiens nuds ; mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Eſpagnols, ni leurs corſelets piqués appellés *eſcaupiles*. Les Tlaſcalans s'avançoient courageuſement à la charge & combattoient ſouvent en corps. Beaucoup d'Eſpagnols furent bleſſés, mais tous légerement ; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes

1519. dont ils se servoient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattoient les Espagnols,ils se conduisoient envers eux avec une sorte de générosité. Ils les avertissoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer ; & comme ils savoient que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas assez de subsistance, ils envoyoient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur faisant dire qu'ils se nourrissent bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim ; qu'ils croiroient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Espagnols devenus trop maigres ne fussent plus bons à manger (1).

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, c. 6 ; Gomera, *Cron. c.* 47.

Cependant lorſque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Eſpagnols, ils s'apperçurent qu'il n'étoit pas aiſé d'exécuter ces menaces, & que malgré toute leur valeur, dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas un Eſpagnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature ſupérieure, contre leſquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils preſſerent de leur expliquer des événemens ſi extraordinaires & de leur enſeigner quelque moyen de repouſſer ces terribles conquérans. Les prêtres, après des ſacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du ſoleil & produits par la vive énergie de cet aſtre dans les régions de l'eſt; que de jour, ſoutenus par l'influence de ſes rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de ſa chaleur vivifiante,

1519.

leur force déclinoit, qu'ils se flé-
1519. trissoient comme les plantes dans les champs, & s'affoiblissoient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes (1).

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposerent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un tems où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pout être trompé par les stratagêmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quel-

(1) B. Diaz, *c.* 66.

que mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans donnerent l'alarme. 1519.
En un moment les troupes furent prêtes à marcher, & sortant de leur camp disperserent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avoient trompés & qu'ils tenteroient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans furent découragés & commencerent à desirer sérieusement la paix.

Ils étoient pourtant incertains sur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne savoient quelle idée se former de leur caractere, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaisans. La conduite des Espagnols en différentes circonstances pouvoit donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté ils avoient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avoient faits avec quelque présent des bagatelles d'Europe, &

1519. renouvellé leurs propoſitions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre, établie parmi les Américains, qui ſacrifioient ou dévoroient ſans pitié tous les priſonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de-là une idée aſſez favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Cortès ayant ſoupçonné des Tlaſcalans qui apportoient des proviſions à ſon camp, d'être des eſpions, en avoit ſaiſi cinquante & leur avoit fait couper les mains. (1). L'impreſſion qu'avoit faite ſur les Indiens le ſpectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur cauſoient les armes à feu & les chevaux, leur faiſoient regarder les Eſpagnols comme des êtres féroces (1). Leur incertitude ſe montra dans la ha-

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 228. Gomera, *Cron. c.* 48.

(2) Voyez la NOTE X.

ſangue que leurs députés firent à Cortès. « Si vous êtes, dirent-ils, 1519.
» des divinités d'une nature cruelle
» & ſauvage, nous vous offrons
» cinq eſclaves afin que vous buviez
» leur ſang & que vous mangiez
» leur chair. Si vous êtes des di-
» vinités plus douces, acceptez ces
» préſens de parfums & de plumes.
» Si vous êtes des hommes, voilà
» des viandes, du pain & des fruits
» pour vous nourrir » (1). La paix que les deux partis deſiroient également fut bientôt conclue. Les Tlaſcalans ſe reconnurent vaſſaux de la couronne de Caſtille & s'engagerent à ſecourir Cortès dans toutes ſes expéditions. Il prit la république ſous ſa protection & promit de défendre leurs perſonnes & leurs biens. Ce traité fut conclu très-à propos pour les Eſpagnols. Les fatigues du ſervice, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude

(1) B. Diaz, *c.* 70. Gomera, *Cron. c.* 47, Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, *c.* 7.

1519. nombreuſe d'ennemis, étoient exceſſives. La moitié des ſoldats étoient debout chaque nuit & même ceux qui prenoient quelque repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poſte au premier ſignal. Pluſieurs étoient bleſſés, & beaucoup d'autres, parmi leſquels on comptoit Cortès lui même, étoient attaqués de la maladie particuliere au climat, qui en avoit fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les proviſions qu'ils recevoient des Tlaſcalans, ils manquoient ſouvent de vivres & ſe trouvoient dans un beſoin ſi grand des choſes les plus néceſſaires pour un ſervice ſi dangereux, qu'ils étoient réduits à panſer leurs plaies avec un onguent fait de la graiſſe des Indiens (1). Excédés de tant de fatigues & de ſouffrances, les Eſpagnols commençoient à murmurer & lorſqu'ils réfléchiſſoient ſur la multitude

(1) B. Diaz, c. 62, 65. Gomera, *Cron.* c. 51.

1519.

& le courage de leurs ennemis, ils étoient près de tomber dans le déſeſpoir. Il falloit toute l'autorité & toute l'adreſſe de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement & pour ranimer dans ſes compagnons le ſentiment de leur ſupériorité ſur les hommes qu'ils avoient à combattre (1). La ſoumiſſion des Tlaſcalans & l'entrée triomphante des Eſpagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-deſſus de l'homme, bannit de leur mémoire le ſouvenir de leurs ſouffrances paſſées, diſſipa leurs inquiétudes ſur l'avenir, & leur perſuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit déſormais réſiſter à leurs armes (2).

Cortès s'occupe de gagner la confiance des Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlaſcala pour donner à ſes troupes

(1) Cortès, *relat.* Ramus, III, 229. B. Diaz, *c.* 69.

(2) Cortès, *relat.* Ramus III, 230. B. Diaz, *c.* 72.

1519. quelque repos. Pendant ce tems-là il s'occupa de ſoins importans au ſuccès de ſes projets. Par ſes entretiens ſuivis avec les chefs des Tlaſcalans, il s'inſtruiſit de l'état de l'empire du Mexique, du caractere du ſouverain & de tous les détails qui pouvoient regler ſa conduite & le déterminer à agir en ami ou ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ſes nouveaux alliés pour les Mexicains étoit auſſi forte qu'on le lui avoit dit, & qu'il vit qu'il en pouvoit tirer de puiſſans ſecours, il employa toute ſon adreſſe à gagner leur confiance, & il y réuſſit facilement ; car les Tlaſcalans avec la légereté d'eſprit naturelle à des hommes peu civiliſés, étoient d'eux-mêmes diſpoſés à paſſer en peu de tems de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Eſpagnols excitoient leur étonnement & leur admiration (1) ; & perſuadés que ces étrangers avoient

(1) Voyez la NOTE XI.

une origine céleste, ils s'empresserent non-seulement de satisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant de leurs desirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peines pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut sur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle saillie du zele inconsidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers Espagnols de ce siecle se regardoient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne; & moins ils étoient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance & le déreglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux

1519.

Il est sur le point de la perdre par un zele inconsidéré.

la doctrine chrétienne, il leur pro-
1519. posa avec instance d'abandonner leurs superstitions & d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignoit ; mais ils soutinrent que les *Teutés* de Tlascala étoient des divinités, non moins dignes de leurs hommages que le dieu de Cortès ; & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des dieux qu'avoient honorés leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux argumens. Les Tlascalans fatigués & mécontens le conjurerent de ne plus leur parler sur ce sujet. Cortès surpris & indigné de leur obstination se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la persuasion. Il alloit détruire leurs autels & renverser

leurs Idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le pere Barthelemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuosité de son zele. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux & guerrier, avec lequel les Espagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru injuste; que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les Infideles convertis par violence; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits & les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à embrasser la vérité (1). Parmi les scenes d'horreur que présente 1519.

(1) B. Diaz, *chap.* 77, *p.* 54, *c.* 83, *p.* 61.

1519. l'hiſtoire de ce ſiecle, & dans leſquelles on voit le fanatiſme abſurde ſecondant ſi ſouvent l'oppreſſion & la cruauté, des ſentimens ſi humains font éprouver un plaiſir auſſi doux qu'inattendu. Au ſeizieme ſiecle, dans un tems où les droits de la conſcience étoient ſi mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on eſt étonné de trouver une moine Eſpagnol au nombre des premiers défenſeurs de la liberté religieuſe & des premiers improbateurs de la perſécution. Les remontrances de cet eccléſiaſtique, auſſi vertueux que ſage, firent impreſſion ſur l'eſprit de Cortès. Il laiſſa les Tlaſcalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant ſeulement qu'ils renonçaſſent à ſacrifier des victimes humaines.

Il s'avance vers Cholula.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le ſervice, Cortès ſe détermina à marcher à Mexico, malgré les repréſentations les plus preſſantes des Tlaſcalans, qui l'aſ-

ſuroient que ſa perte étoit inévitable, s'il ſe mettoit au pouvoir d'un prince auſſi cruel que Montézuma & auſſi infidele à ſes paroles. Comme il étoit accompagné de ſix mille Tlaſcalans, il ſe trouvoit à la tête d'une eſpece d'armée réguliere. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin conſenti à admettre les Eſpagnols en ſa préſence & avoit fait dire à Cortès qu'il ſeroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville conſidérable qui, quoique diſtante de cinq lieues ſeulement de Tlaſcala, avoit été la capitale d'un état indépendant & n'étoit ſoumiſe à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Eſpagne, comme une ville ſainte, le ſanctuaire & la réſidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pélerinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans ſon temple que dans

1519.

3 Oct.

1519. celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colere sur ces impies qui venoient les braver jusque dans leur sanctuaire le plus respecté; soit dans la persuasion qu'il pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux & sous la protection immédiate de ses divinités.

Conspiration des Cholulans, cruellement punie.

Cortès avant de se mettre en marche avoit été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect & de cordialité, avoit observé diverses circonstances qui excitoient ses soupçons.

(1) Torquemada *Monar. ind. I*, 281, 282. II, 291. Gomera, *Con. c.* 61. Herrera, *decad.* 2. *Lib. VII*, c. 2.

Les Tlaſcalans étoient campés à quelque diſtance de la ville, parce que les Cholulans avoient refuſé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlaſcalans trouverent le moyen d'y entrer déguiſés, & inſtruiſirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faiſoit ſortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit ſacrifié ſix enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorſqu'ils ſe préparoient à quelqu'expédition militaire. En même-tems l'interprête Marina apprit d'une femme Indienne de diſtinction dont il avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Eſpagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de diſtance de la ville; qu'on barricadoit les rues, qu'on creuſoit des foſſés & des trous légerement recouverts pour y faire tomber les chevaux; qu'on faiſoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure 1519.

fatale aux Eſpagnols s'approchoit
1519. & que leur deſtruction étoit inévitable. Cortès alarmé par le concours de ces témoignages fit arrêter ſecretement trois des principaux prêtres & tira d'eux une confeſſion qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il réſolut de prévenir ſes ennemis & d'exercer une vengeance ſi terrible qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ſes ſujets. Pour exécuter ſon projet, il aſſembla les Eſpagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ſes quartiers étoient établis. Les Tlaſcalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher ſous divers prétextes les Magiſtrats & pluſieurs des principaux citoyens. A un ſignal donné, les troupes ſe mirent en mouvement & tomberent ſur la multitude, qui demeurée ſans chefs & ſurpriſe d'une attaque ſi imprévue, laiſſa tomber les armes de ſes mains & reſta ſans défenſe &

ſans mouvement. Tandis que les 1519.
Eſpagnols les preſſoient de front, les Tlaſcalans les attaquoient par derriere. Les rues furent remplies de ſang & de morts; on mit le feu aux temples où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent ſous les ruines & dans les flammes. Cette ſcene de carnage dura deux jours, pendant leſquels les malheureux habitans de Cholula ſouffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Eſpagnols & la vengeance implacable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage ceſſa, après le maſſacre de ſix mille Cholulans ſans la perte d'un ſeul Eſpagnol. Cortès alors relâcha les magiſtrats, leur reprochant amerement la trahiſon qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme ſa juſtice étoit ſatisfaite, il pardonnoit l'offenſe à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'aſ-

1519. cendant des Espagnols sur les Indiens & la persuasion que ces étrangers étoient plus puissans & plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortès la ville se remplit en peu de jours d'habitans, qui parmi les ruines de leurs temples rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains étoient encore teintes du sang de leurs freres & de leurs concitoyens (1).

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico qui n'en est éloignée que de vingt lieues. Partout où les Espagnols passoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puissans qui venoient soulager les peuples de l'oppression, & comme des êtres d'une nature au-dessus de l'humanité. Les Caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les sujets qu'ils

(1) Cortès, *Relat.* Ramus III, 231. B. Diaz, *c.* 83. Gomera, *Cron. c.* 64. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *c.* 1, 2. Voyez la NOTE XII.

avoient

avoient de déteſter la tyrannie de Montézuma. Lorſque Cortès s'apperçut pour la premiere fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque eſpérance; mais lorſqu'il vit que le ſouverain étoit haï de ſes ſujets juſques dans le cœur de ſes états, il ſe regarda comme sûr de renverſer un empire dont la conſtitution, attaquée dans ſes principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la diviſion de ſes forces. Tandis que ces réflexions ſoutenoient le courage du Général dans une entrepriſe ſi haſardeuſe, les ſoldats n'avoient beſoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs ſens. A meſure qu'ils deſcendoient des montagnes de Chalco, la vaſte plaine de Mexico ſe découvroit par dégrés à leurs yeux. A l'aſpect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui reſſembloit à une mer par ſon étendue, & qui étoit envi-

1519.

1519. ronné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever sur une isle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offroit à leurs yeux. (1). A mesure qu'ils avançoient, leurs doutes se dissipoient; mais leur étonnement ne faisoit que croître. Ils furent alors persuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé & se flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusques-là ne s'étoit opposé à leur marche, quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on avoit dessein de les surprendre. Des messagers arrivoient successivement de la part de

(1) Voyez la NOTE XIII.

Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévaloient alternativement. Son trouble étoit si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisoit craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit presqu'aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevroit ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hostilité, Cortès, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma & sans paroître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico au travers du lac, marchant avec la plus grande circonspection & faisant observer la plus exacte discipline dans son armée.

1519.

Sa premiere entrevue avec les Espagnols.

Lorsqu'il fut près de la ville, en-

1519. viron un millier d'Indiens qui lui paroissoient d'un rang distingué, parés avec des plumes & vêtus d'étoffes de coton très-belles vinrent à sa rencontre, & défilerent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la maniere de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui même & bientôt après ses coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cens, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond silence, nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée & plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une espece de fauteuil ou de litiere resplendissante d'or & ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portoient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenoient sur sa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchoient trois officiers tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce

signal les Indiens baissoient la tête & cachoient leur visage comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval, & s'avança vers lui avec empressement & d'un air respectueux. En même-tems Montézuma descendit de sa litiere, & s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majestueux, tandis que ses gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la maniere Européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main & la baisant ensuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que 1519.

1519. ses sujets fussent de la même espece que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols marchant au milieu de la foule du peuple furent flattés de s'entendre appeller *Teules*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de bien remarquable dans cette premiere entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos fatigues & soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 232-135. B. Diaz. C. 83-88. Gomera, *Cron.* c. 64, 65. *Dec.* 2, Lib. VII. c. 3, 4, 5.

1519.

avec des tours de diſtance en diſtance, qui ſervoient en même-tems de défenſe & d'ornement; les appartemens & les cours étoient aſſez grandes pour loger les Eſpagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier ſoin de Cortès fut de pourvoir à ſa sûreté dans ce nouveau poſte en plaçant ſon artillerie en face des différentes avenues; en ordonnant qu'une grande diviſion de ſes troupes ſeroit toujours ſous les armes; en plaçant des ſentinelles, en un mot en faiſant obſerver une diſcipline auſſi exacte & auſſi vigilante que ſi l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Opinion de Montézuma ſur les Eſpagnols.

Le ſoir Montézuma retourna viſiter ſes hôtes avec la même pompe qu'à la premiere entrevue, & porta non-ſeulement au Général, mais aux ſoldats, des préſens dont la magnificence atteſtoit la libéralité du ſouverain & l'opulence de ſon royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que

1519. le monarque s'étoit faite des Efpagnols. L'empereur lui dit que felon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étoient venus originairement d'un pays éloigné & avoient conquis l'empire du Mexique ; qu'après y avoir formé un établiffement, le grand capitaine qui avoit amené cette colonie étoit retourné dans fon pays, en promettant que dans un tems à venir fes defcendans reviendroient les vifiter, reprendre les rênes du gouvernement & réformer leur conftitution & leurs loix ; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Efpagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les defcendans de ces premiers conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties ; que dans cette perfuafion il les avoit reçus non comme des étrangers, mais comme des parens formés du même fang & qu'il les prioit de fe regarder comme maîtres de fes états ; que fes fujets & lui-mê-

me feroient toujours prêts à exécuter leurs volontés & même à prévenir leurs desirs. Cortès répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité & le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne : il parla des vues qu'avoit eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvoit de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avoit des Espagnols. Le lendemain au matin Cortès & ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivans furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir sans admiration, & qu'ils trouverent supérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitans que par la beauté de ses édifices, & par des particularités qui la rendoient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

1519.

Mexico, appellé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan*, est situé

1519. dans une grande plaine environnée de montagnes, aſſez hautes pour que ſon climat ſoit doux & ſain, quoique ſous la zone torride. Toutes les eaux qui deſcendent des hauteurs ſe raſſemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs eſt douce, celle des autres eſt ſaumache. C'étoit ſur les bords d'un de ceux-ci & ſur quelques iſles voiſines qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chauſſées de pierre & de terre, d'environ trente pieds de largeur. Comme les eaux des lacs inondoient la plaine dans la ſaiſon des pluies, ces chauſſées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'oueſt étoit d'un mille & demi, celle de Texeuco au nord-oueſt de trois milles, celle de Cuoyacan au ſud de ſix milles. Du côté de l'eſt il n'y avoit point de chauſſée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1); à chaque chauſſée

(1) Torribio, MS.

il y avoit des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre & qui servoient de ponts. La construction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient singulieres. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque & aux personnes de distinction, pouvoient être appellés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avoit trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient malpropres, ressemblant aux hûtes des autres Indiens; mais elles étoient placées avec régularité sur les bords des canaux qui passoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trouvoit de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui

1519.

1519. ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptoient à Mexico au moins ſoixante mille habitans ; l'induſtrie humaine privée du fer & du ſecours de tout animal domeſtique n'a jamais élevé un plus grand monument (1).

Situation dangereuſe des Eſpagnols.

La nouveauté de ces objets pouvoit amuſer & étonner les Eſpagnols ; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude ſur le danger de leur ſituation. Un concours de circonſtances inattendues & favorables leur avoit permis de pénétrer juſques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient établis dans la capitale ſans aucune oppoſition ouverte de la part du monarque ; les Tlaſcalans les avoient conſtamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la ſituation ſinguliere les livreroit à la merci de Montézuma en qui ils ne pouvoient avoir

(1) Cortès, *relat.* Ram. III, 239. D. *relat. della. gran. cita de Mexico, da un gentilhuomo del Cortès*, Ram. *ibid.* 304, E. Herrera *decad.* 2, *Lib. VII*, c. 14, *&c.*

aucune confiance, & d'où il leur seroit impossible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que si l'empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans sa capitale, c'étoit par le conseil des prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire en un coup & sans risque tous les Espagnols (1). Le Général voyoit alors clairement que les craintes de ses alliés n'étoient pas sans fondement; qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées, ou en détruisant des parties entieres des chaussées mêmes, sa retraite deviendroit impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'un multitude qui pouvoit l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de respect; mais pouvoient-elles être regardées comme sinceres? quand elles l'auroient été

1519.

(1) B. Diaz, c. 85, 86.

1519. qui pouvoit leur répondre qu'elles se soutiendroient? Leur salut dépendoit de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raison de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colere pouvoit décider irrévocablement leur perte (1).

Inquiétude & perplexité de Cortès.

Ces réflexions qui se présentoient au dernier des soldats n'échappoient pas au Général. Avant de partir de Cholula il avoit appris des Espagnols de Villa-rica (2) que Qualpopoca, un des généraux Mexicains, commandant sur la frontiere, avoit assemblé une armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avoient engagées à secouer le joug, & qu'Escalante avoit marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que dans un combat où les Espagnols étoient de-

(1) B. Diaz, *c.* 94.

(2) Cortès, *Relat.* Ramus III, 235, G.

meurés victorieux, Escalante avoit été blessé à mort, & qu'il y avoit eu sept Espagnols tués & un autre enveloppé par les ennemis & pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée ensuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico qu'il s'apperçut de la faute où l'avoient jetté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une maniere très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit dif-

1519.

(1) B. Diaz, *c.* 93, 94, Herrera *decad.* 2, *Lib. VIII*, *c.* 1.

1519. ficile d'en ſortir. Tenter une retraite c'étoit s'expoſer à tout perdre. Le ſuccès de ſon entrepriſe dépendoit de l'opinion que les peuples de la nouvelle Eſpagne s'étoient formée de la force invincible des Eſpagnols. Au premier ſigne de crainte que ceux-ci laiſſeroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout ſon empire. Cortès étoit en même-tems perſuadé qu'il n'y avoit qu'une ſuite non interrompue de victoires, & des ſuccès complets & extraordinaires qui puſſent le faire avouer de ſon ſouverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de ſa conduite. Toutes ces conſidérations lui firent ſentir la néceſſité de garder le poſte qu'il avoit pris, & il vit que pour ſe tirer de l'embarras où l'avoit jetté une démarche hardie, il falloit en riſquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les reſſources de ſon eſprit étoient plus grandes encore. Après avoir peſé

1519.

la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur monarque & leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettroient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence.

Il se détermine à se rendre maître de Montézuma.

Il proposa sur le champ son projet à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement & entraînerent leurs compagnons, de maniere qu'on convint d'en tenter sur le

Comment il exécute ce projet.

1519. champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquès de Leon & Davila, cinq de ses principaux officiers, & de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivoient sans ordre, séparés & paroissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisoient du quartier des Espagnols à la cour, & le reste des Espagnols avec les Tlascalans étoient sous les armes prêts à sortir au premier signal. Cortès & sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque & les Mexicains se retirerent par respect comme ils avoient coutume de faire. Le Général s'adressa alors au monarque d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avoit employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amérement d'être l'auteur

de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étoient les serviteurs. Montézuma confondu de cette accusation inattendue & changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, protesta de son innocence avec une grande vivacité, & pour en fournir une preuve, ordonna sur le champ qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès répliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'empereur le persuadoit entiérement, mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persisteroient à regarder Montézuma comme leur ennemi s'il ne leur donnoit une preuve de sa confiance & de son attachement, en

1519.

1519. quittant son palais & en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il seroit servi avec tous les égards dus à un si grand monarque. A cette étrange proposition Montézuma demeura muet & presque sans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étoient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnieres, & que quand même il auroit la foiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence s'efforça tour à tour de l'adoucir & de l'intimider. La dispute devint vive; il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit, lorsque Velasquès de Leon, jeune homme brave & impétueux s'écria: pourquoi perdre le tems en vaines paroles! Qu'il se laisse conduire où je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots & le geste ter-

rible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il voyoit bien que les Espagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçoit étoit grand ; la néceſſité de prendre un parti étoit preſſante ; il ſentit la force de ces circonſtances, & s'abandonnant à ſa deſtinée il céda à la volonté des Eſpagnols. 1519.

Montézuma eſt conduit au quartier des Eſpagnols.

Ses officiers furent appellés. Il leur communiqua ſa réſolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'oſa faire une queſtion à l'empereur. Ils le conduiſirent en ſilence & baignés de larmes au quartier des Eſpagnols. A peine ſut-on dans la ville que les étrangers emmenoient l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les tranſports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer ſur le champ les Eſpagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorſqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de

1519. la gaieté ſur le viſage, & leur faire ſigne de la main en leur déclarant que c'étoit de ſon propre choix qu'il alloit réſider pour quelque tems au milieu de ſes amis, le tumulte s'appaiſa; la multitude accoutumée à reſpecter les moindres ſignes de la volonté de ſon ſouverain ſe diſperſa tranquillement (1).

Ce fut ainſi qu'un monarque puiſſant ſe vit, au milieu de ſa capitale, en plein jour, ſaiſi par une poignée d'étrangers, & emmené priſonnier, ſans réſiſtance & ſans combat. L'hiſtoire ne préſente rien qu'on puiſſe comparer à cet événement, ſoit pour la témérité de l'entrepriſe, ſoit pour le ſuccès de l'exécution; & ſi toutes les circonſtances de ce fait extraordinaire n'étoient pas conſtatées par les té-

(1) B. Diaz, *c.* 95. Gomera, *Cron. c.* 83. Cortès, *Relat.* Ramus III, *pag.* 235, 236, Herrera *decad.* 2, *Lib. VIII*, *c.* 2, 3.

moignages les plus authentiques, elles paroîtroient si extravagantes & si incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman. 1519.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avoit promises Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la maniere accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement; mais l'heure de l'humiliation & de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince cap-

Il est reçu avec des apparences de respect.

(1) Voyez la NOTE XIV.

1519. Ensuite exposé à de cruelles insultes.

tif. Qualpopoca, son fils & cinq des principaux officiers qui servoient sous lui, furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime & en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre Espagnol, & quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fideles sujets & de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain & en combattant les ennemis de patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté est rament suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le champ au supplice. On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangere

étrangere pour avoir rempli son devoir envers son souverain, & le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique. 1519.

Mais une insulte plus cruelle encore étoit réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avoit eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui qui avoit été l'instrument du crime & n'en voulut pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma suivi de quelques officiers & d'un soldat qui portoit des fers, & s'approchant du monarque avec un air sévere, il lui dit, que les criminels qui alloient subir leur supplice l'avoient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il étoit nécessaire qu'il expiât sa faute, &

1519. ſans attendre de réplique il ordonna au ſoldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté ſur - le - champ. Le monarque nourri dans l'idée que ſa perſonne étoit inviolable & ſacrée, & conſidérant cette profanation comme un avant-coureur de ſa mort prochaine, exhala ſa douleur en plaintes & en gémiſſemens. Ses courtiſans, muets d'horreur tomberent à ſes pieds, les baignerent de larmes, & ſoutenant ſes fers, s'efforcoient avec une tendreſſe reſpectueuſe d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur déſeſpoir ne ſe calmerent que lorſque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance ſatiſfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foibleſſe indigne d'un homme, ſe livra ſur-le-champ à une joie indécente, & paſſa ſans intervalle de l'excès du déſeſpoir aux tranſports de la reconnoiſſance

& de la tendresse envers ses libérateurs. 1519.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens Espagnols eux-mêmes, s'accordent peu sans doute avec les qualités qui distinguent Cortès dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale & un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit son estime, est une atrocité sans exemple : mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui rendre la liberté, c'est faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

Raisons de la conduite de Cortès.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortès, enivré de ses succès & présumant tout de l'ascendant qu'il avoit pris sur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre ni de

1519. trop dangereux à exécuter. Mais à voir la chose d'un certain côté, ses procédés quoique contraires à la justice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le Général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains les Espagnols avoient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le respect qui en étoit la suite. Cortès vouloit persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroissoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient osé le commettre & d'obliger leur souverain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ses sujets (1).

(1) Voyez la NOTE XV.

1520. Augmentation du pouvoir de Cortès.

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter leurs mains sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma demeura abbattu & soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses ministres & ses domestiques le servoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même, & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement continuoit d'obéir au monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect qu'il

1520. ne ſe fit pas une ſeule tentative pour délivrer le ſouverain de ſa priſon ; Cortès même ſe confiant ſur l'aſcendant qu'il avoit pris permettoit à Montézuma non-ſeulement d'aller aux temples, mais même de chaſſer au-delà des lacs, accompagné d'une garde d'un petit nombre d'Eſpagnols qui ſuffiſoient pour en impoſer à la multitude & s'aſſurer du roi priſonnier (1).

Ainſi Cortès s'étant rendu maître de la perſonne de Montézuma, ſon heureuſe témérité valut tout d'un coup aux Eſpagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique qu'il ne leur eût été poſſible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte ; & ils exercerent, ſous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus abſolu que celui dont ils auroient pu faire uſage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civiliſées

(1) Cortès, *relat.* pag. 236. E. Diaz, c. 97, 98, 99.

pour ſoumettre celles qui le ſont moins ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le ſyſtême de cacher une uſurpation en empruntant le nom des ſouverains naturels d'un pays, d'employer les magiſtrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous ſommes diſpoſés à regarder comme des inventions ſubtiles de la politique moderne, ce ſyſtême, dis-je, eſt bien plus ancien qu'on ne penſe, & a été mis en uſage avec ſuccès dans l'Occident long-tems avant qu'il ait été pratiqué en Orient. 1520.

Uſage qu'il en fait.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'expoſer. Il choiſit quelques Eſpagnols propres à cette commiſſion, & les chargea de viſiter différentes parties de l'Empire, accompagnés de Mexicains qu'avoit nommés l'empereur pour leur ſervir en même-tems de guides & de défenſeurs. Ils par-

1520. coururent un grand nombre de provinces, en examinerent le sol & les productions, obſerverent avec plus de ſoin les diſtricts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcerent de préparer les eſprits au joug de l'Eſpagne, tandis que Cortès au nom & par l'autorité de Montézuma ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talens ou l'eſprit d'indépendance lui faiſoient craindre quelque réſiſtance à ſes volontés, & mettoit à leur place des hommes plus ineptes ou plus diſpoſés à la ſoumiſſion.

Une autre précaution lui étoit encore néceſſaire pour ſon entiere ſûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs pour aſſurer ſa retraite dans le cas où les Mexicains, ſoit par impatience du joug, ſoit ſimplement par légereté, prendroient les armes contre lui & rompoient les ponts ou les chauſ-

fées. Son adreſſe ou la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce deſſein. En entretenant ſouvent ſon priſonnier de la marine Européenne & de l'art merveilleux de la navigation, il excita ſa curioſité & lui fit deſirer de voir ces palais mouvans, qui ſans le ſecours des rames marchent & ſe dirigent ſur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui perſuada d'envoyer chercher une partie des agrets de ſa flotte dépoſés à la Vera-cruz, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Eſpagnols eurent bien-tôt conſtruit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole amuſement & pour Cortès une reſſource aſſurée s'il étoit obligé de ſe retirer. 1520.

Enhardi par tant de preuves de la ſoumiſſion ſervile du monarque à toutes ſes volontés, Cortès oſa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il preſſa Montézuma de ſe reconnoître vaſſal du roi de Caſtille, tenant ſa couronne de

1520. lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma se soumit encore à ce sacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un souverain absolu. Les grands de l'Empire furent appellés. Montézuma dans une harangue leur rappella les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-tems l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux & qui devoit prendre possession du pouvoir suprême; il leur déclara qu'il croyoit que les Espagnols étoient ce peuple, qu'il reconnoissoit les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique, qu'il vouloit mettre sa couronne à ses pieds & être désormais son tributaire. En prononçant son discours, le malheureux prince laissa voir combien il étoit douloureusement affecté du sacrifice qu'on le forçoit de faire. Les soupirs & les larmes lui couperent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit & de son courage, il conservoit encore assez du sentiment de sa dignité

pour éprouver les angoiſes qui déchirent le cœur d'un ſouverain forcé de ſe dépouiller du pouvoir ſuprême. Aux premiers mots qui firent connoître ſa réſolution, l'aſſemblée fut frappée d'un muet étonnement, & bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. les Mexicains parurent vouloir ſe porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos en déclarant que les intentions de ſon maître n'étoient point de priver Montézuma de ſa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la conſtitution & les loix de l'Empire. Cette aſſurance, ſoutenue de la crainte qu'inſpiroient les Eſpagnols & de l'exemple de ſoumiſſion que donnoit l'empereur lui-même, arracha à l'aſſemblée un conſentement forcé (1). Cet acte de foi & hommage envers la couronne d'Eſpagne fut accompagné de toutes les ſolem- 1520.

(1) Voyez la NOTE XVI.

1520. nités qu'il plut aux Espagnols de prescrire (1).

Trésors amassés par les Espagnols.

Montézuma, sur la demande de Cortès, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain, & ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblerent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma & tout ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent, & ces métaux, sans parler des bijoux & ornemens de diverses especes qu'on conserva comme ils étoient pour la beauté du travail, monterent ensemble à six cens mille pesos (2). Les soldats attendoient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortès voulut les satisfaire. On

(1) Cortès, *relat.* 238. B. Diaz, *c.* 101. Gomera *Cron. c.* 92. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 4.

(2) Environ 2,500,000 liv. le pesos valant à peu près 4 liv. & quelques sous de notre monoie.

mit à part un cinquieme comme le 1520.
droit du roi d'Eſpagne ; un autre cinquieme fut réſervé à Cortès, comme commandant en chef. On reprit encore ſur la maſſe les ſommes avancées par Velaſquès, Cortès & quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reſte fut partagé entre les troupes, y compris la garniſon de la Vera-cruz, officiers & ſoldats en proportion de leur rang. Après tant de déductions la part de chaque ſoldat ne paſſa pas cent peſos. Cette ſomme étoit ſi fort au-deſſous de leurs eſpérances que quelques ſoldats la refuſerent avec dédain ; d'autres murmurerent ſi hautement qu'il fallut pour les appaiſer que Cortès joignît l'adreſſe à des libéralités conſidérables. Ces plaintes n'étoient pas tout à fait ſans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les ſoldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie ſi conſidérable des tréſors qu'ils

1520. avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du Général, eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le sixieme siecle, étoit une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secrettement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on se fait communément des richesses du Mexique d'après les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, &

que cette circonſtance n'influant pas ſur leur prix ils n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. 1520.
Ils étoient conſacrés aux dieux dans les temples ou employés comme des marques de diſtinction par les princes & les perſonnes du plus haut rang. La deſtruction que ſouffroient l'or & l'argent par l'uſage, étant peu conſidérable, la demande n'en étoit pas aſſez grande pour exciter l'induſtrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entierement inconnu. Tout ce qu'ils poſſédoient d'or étoit ramaſſé dans le lit des rivieres, ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur induſtrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens, pour en ſéparer les grains d'or; & mê-

(1) Cortès *relat.* p. 236. F. B. Diaz, *c.* 102, 103. Gomera, *Cron. c.* 90.

1520. me cette opération si simple étoit exécutée très-maladroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (1). Par ces différentes causes l'effet de la masse d'or existante alors au Mexique ne devoit pas être fort grande. La quantité d'argent étoit encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, & que des Indiens n'avoient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés nécessaires pour l'extraire de sa mine & le purifier (2). Ainsi quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir & se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources,

(1) B. Diaz, *c.* 103.

(2) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IX*, *c.* 4.

qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'Empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit ci-dessus (1). 1520.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fût inflexible sur un point. En vain le Général le pressa avec tout le zele importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux dieux & d'embrasser la foi chrétienne, il rejetta la proposition avec horreur. La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y étoit établie sur un systême complet & régulier; & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnoient aisément un petit nombre de notions & de cérémonies religieuses, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restoient obstinément attachés à leur culte, quel-

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la religion.

(1) Voyez la NOTE XVII.

1520. que barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une solemnité & pratiqué avec une régularité, qui le rendoient respectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que dans un transport de zele il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le Général modéra enfin son ardeur & il se détermina à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche & y avoir placé une image de la Vierge Marie (1).

Projet des Mexicains pour exterminer les Espagnols.

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur souverain & les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencerent à

(1) Voyez la NOTE XVIII.

méditer les moyens de chaſſer ou d'exterminer les Eſpagnols & ſe crurent obligés de venger leurs divinités inſultées. Les Prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma ſur ce ſujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entrepriſe violente tentée contre les Eſpagnols tant qu'il ſeroit en leur pouvoir, voulut eſſayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeller Cortès & lui dit que les vues que les Eſpagnols s'étoient propoſées en venant au Mexique, députés par leur ſouverain, étant entierement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le deſir des peuples qu'ils quitaſſent ſur le champ le pays, qu'il le prioit de ſe préparer à partir, ſans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette propoſition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le réſultat de quelque grand projet concerté entre 1520.

1520. Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître céder au desir du monarque que de tenter mal-à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déjà occupé de son retour ; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols & Cortès se flatta que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Inquiétude & danger de Cortès.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne chargés de ses dépêches & de ses présens. Il attendoit tous les ours leur retour & par eux la con-

firmation de ſon autorité des mains du roi. Sans cela ſon état demeuroit incertain & précaire ; & après avoir exécuté tant de grandes choſes, ſa deſtinée pouvoit être de ſe voir donner les noms de rébelle & de traître & d'en ſubir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'euſſent été ſes progrès, il ne pouvoit pas eſpérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui reſtoit, réduit à un bien petit nombre par les travaux & les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établiſſemens Eſpagnols des iſles, ſans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avoit fait juſques-là. 1520.

Arrivée d'un nouvel armement Eſpagnol au Mexique.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle ſituation, inquiet ſur le paſſé, incertain ſur l'avenir, & que ſes craintes s'augmentoient encore par la derniere déclaration de Montézuma, la nouvelle arriva à Mexico que quelques vaiſſeaux paroiſſoient ſur la côte. Cortès ſe

1520. flatta fur le champ que Porto-Carrero étoit de retour d'Efpagne & que fes fouhaits étoient enfin accomplis. Il fit part de ces heureufes nouvelles à fes compagnons qui les reçurent avec tranfport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courier de Sandoval qui avoit fuccédé à Efcalante dans fon commandement à la Vera-cruz, vint inftruire Cortès que l'armement avoit été fait par Velafquès gouverneur de Cuba, & qu'au lieu de lui apporter les fecours qu'il attendoit, il étoit deftiné contre lui-même.

Envoyé par Velafquès.

Les motifs qui portoient Velafquès à ce parti violent étoient évidens. Dès l'inftant du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu foupçonner en lui le projet de fecouer toute dépendance. Ses foupçons fe fortifierent lorfqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils fe changerent en conviction par l'indifcrétion des officiers envoyés par

1520.

Cortès à la cour d'Eſpagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les hiſtoriens contemporains ne nous font pas aſſez clairement connoître, avoient touché à l'iſle de Cuba contre les ordres poſitifs de leur général (1). Velaſquès apprit d'eux que Cortès & ſes compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaiſon avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Eſpagne & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'inſtruiſirent auſſi de la richeſſe du pays, des magnifiques préſens que Cortès avoit reçus & des eſpérances que ce Général avoit encore d'étendre & d'affermir ſon pouvoir dans ces nouvelles contrées.

Toutes les paſſions qui peuvent agiter un eſprit ambitieux, la honte d'avoir été ſi groſſierement trompé;

(1) B. Diaz, *c.* 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 14. Gomera, *Cron. c.* 93.

1520. l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choisi & en qui il avoit placé sa confiance ; la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi, & le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune & d'étendre son autorité ; tous ces motifs réunis excitoient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi & pour enlever à la fois à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne manquoit pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avoit fait passer en Espagne du voyage de Grijalva avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyés des productions & des richesses de la nouvelle Espagne, on avoit conçu à la Cour une haute idée de cette contrée. Velasquès avoit été autorisé à en poursuivre la découverte

verte & en avoit été fait gouverneur ſa vie durant, avec des pouvoirs & des priviléges plus étendus que ceux qu'on avoit accordés à aucun aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur diſtinguée, & autoriſé à regarder Cortès, non-ſeulement comme empiétant ſur ſon gouvernement, mais comme rébelle aux ordres du roi, il ſe détermina à venger par la force des armes les droits & l'autorité de ſon ſouverain (2). Il preſſa les préparatifs de ſon expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvoit attendre des paſſions violentes dont il étoit animé, & en peu de tems il mit ſur pied un armement conſiſtant en dix-huit vaiſſeaux, quatre-vingt hommes de cavalerie, huit cens hommes d'infanterie dont quatre-vingt mouſquetaires, cent vingt arbalêtriers & douze pieces de ca-

1520.

Sous le commandement de Narvaès.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.III*, *c.* 11.
(2) Voyez la NOTE XIX.

1520. non. Velasquès avoit déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même ; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès & de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers & d'achever ensuite en son nom la découverte & la conquête du pays.

Conduite de Narvaès.

Avril.

Après un voyage heureux Narvaès débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district le joignirent. Non-seulement ils lui firent connoître la situation de Cortès ; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoissance de la langue Mexicaine, il trouva en eux des interprêtes qui le mirent en

état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que selon l'artifice bas & grossier des déserteurs, ceux-ci chercherent plutôt à flatter Narvaès par des espérances agréables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représenterent la situation de Cortès si désespérée & le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa premiere opération auroit dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions ; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-cruz de se rendre, Guevara, ecclésiastique chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence que Sandoval, homme de courage & très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se saisit de lui & de ceuxqui l'accompagnoient, & les envoya prisonniers & enchaînés à Mexico. 1520.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis, & con-

1520. damnant la févérité de Sandoval, les remit fur le champ en liberté. Cet acte de clémence placé à propos & accompagné de careffes & de préfens, lui gagna leur confiance, & il en obtint des inftructions fur les forces & les projets de Narvaès, d'après lefquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi-nuds qu'il avoit à combattre, mais une armée qui ne le cédoit à la fienne ni en courage ni en difcipline, & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre, agiffant au nom & par l'autorité du monarque & commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès plus occupé de feconder le reffentiment de Velafquès que jaloux de maintenir la gloire du nom Efpagnol & l'intérêt même de fa patrie dans fon commerce avec les Indiens, l'avoit repréfenté lui & fes compagnons comme des profcrits, coupables de révolte envers leur propre fou-

verain & d'injuſtice envers les Me- 1520.
xicains, en envahiſſant leur pays : Narvaès avoit ajouté que ſon unique objet étoit de punir leurs oppreſſeurs & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bientôt que Montézuma avoit reçu toutes ces impreſſions défavorables ; il ſut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire aſſurer l'empereur que la conduite des Eſpagnols qui le retenoient priſonnier étoit déſaprouvée du roi ſon maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre, non-ſeulement ſa liberté, mais encore ſon ancienne autorité & toute ſon indépendance. Les provinces eſpérant dès-lors de pouvoir ſecouer bientôt le joug de ces étrangers, commencerent à ſe révolter ouvertement contre Cortès & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppreſſion. Montézuma lui-même entretenoit une correſpondance ſecrete avec le nouveau commandant, & ſem-

1520. bloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

Cortès délibere sur la conduite qu'il doit tenir.

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès, sa perte paroissoit inévitable ; car tandis que les Espàgnols le presseroient du dehors, les habitans, que malgré toute son autorité & tous ses soins il avoit déjà beaucoup de peine à retenir dans la soumission, saisiroient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant au-devant de l'ennemi, il

(1) Voyez la NOTE XX.

perdoit tout à la fois le fruit de ses travaux & de ses victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer sans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, si au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, seroit un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé & comparé ces différens projets avec la plus grande attention, Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit le plus difficile, mais qui devoit être le plus avantageux à sa patrie s'il étoit suivi du succès: il s'arma de la résolution & de l'intrépidité nécessaires dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance, & il se détermina à faire un dernier & courageux effort en risquant de combattre, malgré tous ses désavantages, plutôt que de sacrifier ses conquêtes & les intérêts de 1520.

l'Eſpagne dans le Mexique.

1520. Il négocie ſecretement avec les ſoldats de Narvaès.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ſes différens avec Narvaès par le ſort des armes, il penſa qu'il ſeroit non-ſeulement indécent mais criminel d'attaquer ſes compatriotes ſans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela ſon aumônier Olmedo, que ſon caractere rendoit très-propre à cet emploi & qui avoit d'ailleurs l'adreſſe & la prudence néceſſaires pour bien conduire les intrigues ſecretes que Cortès avoit le projet de ſe ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans leſquelles il mettoit ſa plus grande confiance. Narvaès rejetta avec dédain toutes les propoſitions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet eccléſiaſtique & ceux qui l'accompagnoient; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les trou-

pes. Ils avoient apporté diverſes lettres de leur chef & de ſes officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de préſens, comme d'anneaux, de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richeſſe de Cortès, & à leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à ſon ſervice. Quelques-uns eſpérant dès-lors une part dans ces tréſors, ſe déclarerent pour un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, vouloient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manqueroit pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler & peut-être de renverſer entierement la puiſſance des Eſpagnols dans un pays où elle étoit encore ſi imparfaitement établie. Narvaès ne daigna écouter aucun de ces avis & déclara par un acte public Cortès & ſes compagnons rébelles & ennemis de leur pays. Il eſt pro- 1520.

1520. bable que Cortès, connoissant l'arrogance de Narvaès, s'attendoit à cette réponse. Après avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, & justifié ainsi la nécessité où il seroit de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir.

Il marche contre lui. Mai.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de respect. C'est à cette foible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les trésors qu'il avoit amassés, & ce qui est plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers, nouvellement arrivés, étoient ses amis, sujets du même souverain, & qu'après une courte entrevue ils

partiroient tous enſemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma ne pouvant pénétrer les deſſeins des Eſpagnols ni concilier ce qu'on lui diſoit avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laiſſer voir aucune marque de ſoupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de reſter tranquille au milieu des Eſpagnols & d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le Général paroiſſant ſe confier à cette promeſſe, mais comptant bien plus ſur les ordres qu'il laiſſoit à Alvarado de garder ſon priſonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico. 1520.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garniſon de la Vera-cruz ne formoient pas enſemble plus de deux cens cinquante hommes. Comme il mettoit ſa principale confiance dans la célérité de ſes mouvemens, il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie ; mais il craignoit beaucoup

Nombre de ſes troupes.

1520. la cavalerie de l'ennemi, & il s'étoit précautionné contre ce désavantage avec la sagacité d'un grand homme de guerre. Il avoit observé que les Indiens de la province de Chinantla se servoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ses soldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre de la cavalerie, & les accoutuma à se tenir serrés pour en faire l'usage plus avantageux.

Il continue de négocier & de s'avancer.

Avec son petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant sa marche il réitéra ses propositions d'accomodemment; mais Narvaés exigeant que Cortès & ses compagnons le reconnussent sur-le-champ comme gouverneur de la nouvelle Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenoit de Velasquès, & Cortès refusant de se soumettre à toute autorité qui ne seroit pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la

protection duquel sa colonie naissante s'étoit mise, toutes les négociations ne produisirent aucun effet ; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fournissant des occasions de gagner quelques officiers de Narvaès par des présens, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnoit, & de les éblouir tous par les richesses dont ses soldats faisoient parade en se montrant avec des bracelets, des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même & un petit nombre de ses créatures, penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita ce caractere violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ses principaux officiers, & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda cette hardiesse comme une insulte

1520.

1520. qu'il falloit châtier ſur le champ ; & marcha pour lui offrir la bataille.

Cortès attaque Narvaès pendant la nuit.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'expérience pour combattre un ennemi ſi ſupérieur en nombre, ſans ſe donner l'avantage de la ſituation. Il laiſſa entre lui & Narvaès la riviere de Canoas & vit delà l'approche de l'ennemi ſans inquiétude & ſes vaines bravades avec mépris. On étoit au commencement de la ſaiſon des pluies, qui tomboient déja avec toute la violence qu'elles ont ſous la zone torride. Les ſoldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du ſervice militaire, murmurerent ſi hautement de ce qu'on les y expoſoit, à leur avis ſans néceſſité, que leur Général cédant à leur impatience & mépriſant d'ailleurs ſes ennemis, conſentit à ſe retirer à Zempoalla. Les mêmes circonſtances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entrepriſe par laquelle il eſpéroit de

terminer la guerre d'un ſeul coup. 1520.
Il obſerva que ſes ſoldats endurcis aux fatigues, quoiqu'expoſés ſans tentes & ſans aucun abri aux torrens de pluie qui ne ceſſoient de tomber, loin d'être découragés, conſervoient toute leur bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaès ſe livreroient naturellement au repos, & que jugeant de leurs ennemis par leur propre moleſſe, ils ſe croiroient à l'abri d'être attaqués dans un tems ſi peu propre à toute action. D'après ces obſervations, il ſe détermina à profiter de l'obſcurité de la nuit, lorſque la ſurpriſe & la terreur compenſeroient avantageuſement pour lui l'infériorité du nombre. Ses ſoldats convaincus qu'il ne leur reſtoit de reſſource que dans quelqu'effort extraordinaire de courage, approuverent ſa réſolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un diſcours qu'il leur fit avant de ſe mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur

1520. que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commiſſion auſſi périlleuſe qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi ſon quartier. Criſtoval d'Olid, qui commandoit la ſeconde diviſion, fut chargé d'attaquer la tour & de ſoutenir Sandoval. Cortès conduiſoit la troiſieme diviſion qui étoit la moins conſidérable, formant un corps de réſerve deſtiné à ſe porter aux endroits où l'on auroit beſoin de ſon ſecours. Il fallut d'abord paſſer la riviere de Canoas, ce qui ne ſe fit pas ſans difficulté. Elle étoit groſſie par les pluies & les ſoldats avoient de l'eau preſque juſqu'au cou. On s'avança enſuite dans un profond ſilence, ſans tambour & ſans bruit d'aucun inſtrument militaire: chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la né-

gligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvemens d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa & arriva à la ville assez à tems pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce Général lui firent perdre des momens si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté & traita de chimere l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillans le convainquirent enfin que le danger qu'il avoit méprisé étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie & commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égaloit la présomption, s'arme en hâte, & par

1520.

1520. ses paroles & son exemple anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, & Cortès lui-même gagnant les devans conduit & presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps serrant ses rangs & présentant avec ses longues piques un front impénétrable renverse tout devant lui. Il eut bien-tôt gagné les portes & il combattoit pour s'en rendre maître lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont la tour étoit couverte, Narvaès se vit obligé d'en sortir. Au premier choc il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre & mis aux fers.

Des cris de victoire se firent entendre aussi-tôt. Ceux qui avoient accompagné Narvaès dans sa sortie soutenoient le combat foiblement ou commençoient à se rendre. La terreur & la confusion gagnerent ceux qui se défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obscurité étoit si grande qu'ils ne pouvoient distinguer les amis des

1520.

ennemis. Leur propre artillerie étoit tournée contre eux. De quelque côté qu'ils jettassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroissoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mêches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance les soldats forcerent leurs chefs à capituler & avant le jour tous avoient mis bas les armes & s'étoient soumis à leur vainqueur.

Suites de cette victoire.

Une victoire si complette étoit d'autant plus heureuse qu'elle n'avoit presque point coûté de sang. Cortès n'avoit eu que deux hommes tués, & du côté de Narvaès on n'avoit perdu que deux officiers & quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes ; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette

1520. derniere offre, secondée de quelques présens & de beaucoup de promesses, flatta tellement les espérances romanesques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au service, qu'elle fut acceptée par tous les soldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zelés partisans, & que tous à l'envi les uns des autres firent des protestations d'un attachement inviolable à un Général qui venoit de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortès échappa à sa perte qui paroissoit inévitable, & se vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangerent

ſous les étendards de ſon rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces évenemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ſes armes, & à la trahiſon des compagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de ſon ennemi (1). 1520.

Les Mexicains prennent les armes contre les Eſpagnols.

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les évenemens qui ſuivirent. Si, depuis ſon départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ſes marches & dans ſes opérations toute la célérité que nous venons de décrire, ſa victoire, quelque déciſive qu'elle fût n'eût pas ſauvé les Eſpagnols qu'il avoit laiſſés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait conſtruire pour s'aſſurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Eſ-

(1) Cortès *relat.* 242. B. Diaz, *c.* 110, 125. Herrera, *decad.* 2, *Lib. IX*, *c.* 18, *&c.* Gomera, *Cron.* *c.* 97, *&c.*

1520. pagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avoient excité cette révolte la rendoient encore plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occasion si long-tems attendue de rendre à leur monarque sa liberté & de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers étoit enfin arrivée, & que tandis que les forces de leurs oppresseurs étoient ainsi divisées & leurs armes tournées contre eux-mêmes, il seroit facile de détruire l'un & l'autre parti. Dans cette vue les Indiens tenoient des conseils & formoient des plans. Les Espagnols restés à Mexico, connoissant leur

propre foibleſſe, étoient remplis de ſoupçons & de craintes. Alvarado, 1520.
quoique bon officier, n'avoit ni la capacité ni la dignité qui avoient donné à Cortès un ſi grand aſcendant ſur l'eſprit des Mexicains & qui les avoient empêchés de ſe former une idée juſte de leur force & de ſa foibleſſe. Ce commandant ne connoiſſoit d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelqu'adreſſe pour déconcerter les projets ou adoucir l'eſprit des Mexicains. Il attendit l'occaſion d'une de leurs fêtes ſolemnelles, & tandis que ſelon l'uſage les citoyens les plus diſtingués de l'empire étoient aſſemblés pour danſer dans la cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduiſoient, & tenté par la richeſſe des ornemens dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de leurs dieux, & par la facilité de ſe défaire d'un ſeul coup des auteurs de la conſpiration qu'il craignoit, il les avoit attaqués déſarmés & ſans aucune défiance,

1520. & en avoit maſſacré un grand nombre ; de ſorte qu'il ne s'étoit ſauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voiſins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains, non-ſeulement dans la capitale, mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance, & bravant le danger qui menaçoit leur ſouverain tant qu'il ſeroit entre les mains des Eſpagnols & celui auquel ils s'expoſoient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inſpiroit depuis ſi long-tems une ſi grande terreur, ils avoient commencé contre les Eſpagnols l'attaque vigoureuſe dont Cortès recevoit la nouvelle.

Cortès revient à Mexico.

Le danger parut aſſez preſſant au Général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit ſur le champ de Zempoalla avec toutes ſes forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlaſcala, il

il fut joint par deux mille soldats Indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Espagnols n'étoit pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitans des villes par lesquelles il passoit les avoient abandonnées; aucune personne de marque ne se présentoit pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'il avoit reçus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes provisions préparées, & quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude & le silence qui regnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroissoit éviter tout commerce avec les Espagnols, étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains malgré la haine dont ils étoient animés étoient si ignorans dans l'art de la guerre qu'ils ne savoient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés sur

1520.

1529. la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale : & au lieu de rompre les chaussées & les ponts pour enfermer Alvarado & arrêter

24 Juin. Cortès lui-même dans sa marche, ils le laisserent rentrer dans la ville sans aucun obstacle & prendre paisiblement possession de son ancien poste.

Conduite peu sage de Cortès.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado & ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyoient délivrés d'un danger pressant ; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns & des autres, que Cortès même s'en laissant éblouir & oublia en cette occasion & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires. Non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux prince & pour toute sa nation,

Les forces dont il avoit le commandement lui paroiſſoient invincibles. Il ſe crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le maſque de modération ſous lequel il avoit juſqu'alors caché ſes deſſeins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu d'Eſpagnol entendirent le langage inſultant de Cortès & exciterent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du Général étoient auſſi ſanguinaires que celles d'Alvarado, & que ſon projet, en venant dans leur pays, n'avoit pas été, comme il l'avoit toujours dit, de faire une alliance avec leur ſouverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, & attaquant un corps aſſez conſidérable d'Eſpagnols dans ſa marche, vers la grande place du marché, ils le forcerent à ſe retirer avec quelque perte. Enhardis par ce ſuccès &

1520.

Nouvelles hoſtilités des Mexicains.

1520. persuadés dès-lors que leurs oppresseurs n'étoient pas invincibles, ils allerent le jour suivant avec toute leur pompe guerriere attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissoient en emportât un grand nombre à chaque décharge, & que pour des hommes nuds chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissoit point. De nouveaux assaillans se précipitoient pour occuper la place des morts & périssant à leur tour ils étoient remplacés par d'autres aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous les efforts & toute son habileté, malgré la valeur & la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

Fâcheuse situation des Espagnols.

Ce Général vit avec surprise ce peuple qui paroissoit accoutumé au

joug & qui l'avoit supporté si long-tems sans résistance, devenu féroce & implacable envers ses vainqueurs. 1520.
Les soldats de Narvaès, qui s'étoient imaginé trop légerement qu'ils suivoient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déja conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains selon leur coutume eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelqu'accommodement.

(1) B. Diaz, c. 126.

1520.

Cortès fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la maniere de combattre des Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés & en état de lui opposer toutes leurs forces. Des troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattoient pour la défense de leurs temples & de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspiroit, par-tout où les Espagnols pouvoient les joindre, ils ne résistoient pas à la supériorité de la discipline & des armes Européennes ; mais dans les rues

étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Espagnols se trouvoient exposés à des grêles de flêches & de pierres lancées du haut des maisons. Le combat avoit duré une journée entiere ; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués & une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols las de meurtres & pressés sans relâche par de nouveaux assaillans qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Une autre sortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuse, & dans cette derniere le Général lui-même fut blessé à la main. 1520.

Montézuma est tué.

Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jetté son mépris pour les Mexicains ; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poste qu'il avoit pris au milieu d'une

1520. ville ennemie ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restoit une ressource : Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince à la merci des Espagnols & réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte & de l'esclavage de sa nation (1), parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux & avec toute la pompe qu'il avoit coutume d'étaler dans les occasions solemnelles. A la vue de leur souverain, qu'ils honoroient & respectoient presque comme une divinité, les Mexicains laisserent tomber les armes de leurs mains & garderent un profond silence, tous en inclinant leur tête & plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçoit de calmer leur fureur & de les engager à cesser les hostilités. A peine

(1) Voyez la NOTE XXI.

eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre & fut suivi de reproches & de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avoient montré d'abord pour leur empereur. Les fleches & les pierres recommencerent à voler en si grand nombre & avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le tems de les élever, le malheureux monarque fut blessé de deux fleches & atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés que par un de ces changemens subits, assez ordinaires dans les mouvemens populaires, ils passerent subitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'enfuirent, tous épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre & persuadés que la vengeance du ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appar- 1520.

1520. tement, & Cortès s'empressa d'aller le consoler dans son infortune ; mais ce prince voyant alors dans quelle abîme d'humiliation il étoit tombé & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'avoir abandonné depuis si long-tems, dédaigna de survivre à ce dernier affront & de prolonger une vie honteuse depuis qu'il étoit devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture qu'il termina bientôt ses jours, rejettant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne.

Nouveaux combats. La mort de Montézuma fit perdre à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la re-

traite & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols & y placerent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger à quelque prix que fût, les Indiens de ce poste, & Jean d'Escobar avec un nombreux détachement de soldats choisis fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre & combattant sous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortès qui vit bien que le salut de son armée dépendoit du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchoit de tenir de la main, & se jetta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la 1520.

1520. présence de leur Général, les Espagnols retournerent à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour & repousserent les Mexicains jusques sur la plate-forme qui en couronnoit le faîte. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnoissant Cortès qui animoit ses soldats de sa voix & de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approcherent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils avoient voulu mettre bas les armes, & le saisissant au corps, ils le tirerent vers les crénaux par lesquels ils se précipiterent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité de Cortès le délivrerent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse & inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour ils y mirent le feu

1520.

& continuerent les préparatifs pour leur retraite.

Les Espagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus nécessaire que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols commençoient à changer de plan, & au lieu de continuer leurs attaques barricadoient les rues & rompoient les chaussées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient forcer. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettroient en marche en plein jour afin de pouvoir reconreconnoître tous les dangers, regler leurs mouvemens & opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, où s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, tant par l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui, ayant pris un grand crédit

1520. ſur ſes compagnons par quelques connoiſſances ſuperficielles & par ſon ſavoir en aſtrologie, leur promettoit un ſuccès aſſuré s'ils choiſiſſoient ce tems pour leur retraite. On ſe mit donc en marche vers minuit en trois diviſions. Sandoval commandoit l'avant-garde, Alvarado & Velaſquès de Leon l'arriere-garde & Cortès le centre, où étoient placés les priſonniers, parmi leſquels étoient un fils & deux filles de Montézuma & quelques Mexicains de diſtinction. On y avoit placé auſſi l'artillerie, le bagage, & on avoit un pont volant de bois pour traverſer les parties de chauſſées rompues. On ſuivit dans un profond ſilence la chauſſée qui conduiſoit à Tacuba, parce qu'il y avoit par-là moins de diſtance de la ville au continent, & qu'étant plus éloignée de la route de Tlaſcala & de la mer, les Mexicains l'avoient moins endommagée que les autres. Les Eſpagnols la ſuivirent ſans être inquiétés juſqu'au premier endroit

1520.

où elle étoit rompue, ſe flattant que l'ennemi ne s'étoit pas apperçu de leur retraite.

Ils sont attaqués par les Mexicains.

Mais les Mexicains ſans ſe montrer avoient non-ſeulement ſuivi tous les mouvemens des Eſpagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à établir leur pont & à faire paſſer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout-à-coup alarmés par le ſon d'un grand nombre d'inſtrumens guerriers & par les cris d'une multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains ſe précipitoient ſur eux avec furie dans l'eſpérance de ſe venger enfin de tout ce qu'ils avoient ſouffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fut impoſſible de le dégager. Troublés par cet accident, les Eſpagnols s'avancerent avec précipitation vers la ſeconde brêche faite à la chauſſée; mais quoiqu'ils ſe défendiſſent avec

1520. leur courage ordinaire, resserrés sur une chaussée étroite, leur discipline & leur adresse leur étoient d'un foible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la supériorité de leurs armes.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, & avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvoient s'approcher poussoient leurs compatriotes sur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédoient sans cesse à ceux qui tomboient. Les Espagnols las du carnage & ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondoit sur eux commencerent à céder. En un moment le désordre fut général, cavaliers & gens de pieds, officiers & soldats, amis & ennemis se trouverent mêlés ensemble & tous combattant; ceux qui périssoient pouvoient à peine distinguer par quelles mains ils étoient frappés.

Cortès avec environ cent hommes de ſon infanterie & quelques cavaliers vint à bout de franchir les deux dernieres brêches faites à la chauſſée à l'aide des corps morts qui les combloient & mit enfin le pied ſur la terre ferme. Il rangea ſes ſoldats en bataille à meſure qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriſer la retraite de ceux qui étoient reſtés en arriere & les encouragea par ſa préſence & ſon exemple. Il reçut ainſi une partie des ſiens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reſte avoit été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui pris vivans étoient emmenés en triomphe pour être ſacrifiés au dieu des Mexicains. Avant le jour tout ce qui étoit échappé ſe trouva réuni à Tacuba; mais lorſque l'aube vint montrer aux yeux de Cortès les triſtes débris de ſes troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus 1520.

1520. grand nombre de ce qui reſtoit couvert de bleſſures, la penſée de ce qu'ils avoient ſouffert & le ſouvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleurs (1) pétrerent ſon ame de ſi vives douleurs qu'en faiſant ſes diſpoſitions & en donnant quelques ordres néceſſaires, les larmes tomboient de ſes yeux. Ses ſoldats virent avec une grande ſatisfaction que les occupations qu'exigeoient les devoirs de ſa place, ne fermoient point ſon ame aux ſentimens de l'humanité.

Leurs pertes.

Cette fatale retraite couta la vie à pluſieurs officiers de diſtinction (2) & entr'autres à Velaſquès de Leon qui, ayant abandonné le parti de ſon parent le gouverneur de Cuba pour ſuivre la fortune de ſes compagnons, étoit regardé com-

(1) *Noche-triſte*, eſt le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la nouvelle Eſpagne.

(2) Voyez la NOTE XXII.

me la seconde personne de l'armée, 1520.
tant pour le sacrifice qu'il avoit fait que pour son mérite supérieur. Toute l'artillerie fut perdue ainsi que les munitions & le bagage. Presque tous les chevaux, & plus de deux mille Tlascalans furent tués. Les Espagnols ne sauverent qu'une très-petite portion de leurs trésors, amassés par tant de travaux. Ces richesses mêmes, le but presqu'unique de leur expédition, avoient été la principale cause de leur malheur; car plusieurs soldats s'étoient tellement chargés d'or, qu'il leur avoit été impossible de combattre, & que retardés dans leur fuite ils avoient péri victimes d'une avidité aussi inconsidérée que honteuse. Parmi ces désastres, ce fut pour les Espagnols une consolation qu'Aguilar & Marina qui leur étoient si nécessaires comme interprêtes, eussent échappé à tant de dangers (1).

(1) Cortès *relat.* p. 248. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cron. c* 109. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 11, 12.

1520. Retraite des Espagnols difficile.

Le premier ſoin de Cortès fut de chercher un aſyle pour ſes troupes excédées de fatigues, car il ne pouvoit plus tenir où il étoit: les Mexicains le preſſoient de tous les côtés & les habitans de la province de Tacuba commençoient à prendre les armes. Il dirigea ſa marche vers un terrain élevé, & y ayant apperçu heureuſement un temple il s'en mit en poſſeſſion. Il y trouva non-ſeulement l'abri qu'il cherchoit, mais quelques proviſions de bouche qui ne lui étoient pas moins néceſſaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il conſultoit avec ſes officiers ſur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Eſpagnols ſe trouvoient alors à l'oueſt du lac. Tlaſcala, le ſeul endroit où ils puſſent eſpérer d'être bien reçus, étoit à ſoixante-quatre milles à l'eſt de Mexico (1); de ſorte qu'il leur

(1) Villa Segnor *Teatro Americano*, *Lib. II*, *c.* 11.

falloit tourner tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marcherent six jours presque sans s'arrêter & dans de continuelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse, tantôt de loin avec leurs traits & quelquefois se formant en corps & les attaquant de front, en flanc & à leur arriere-garde avec une grande audace, parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues & de dangers n'étoient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource; ils étoient réduits à vivre de bayes sauvages, de racines & de tiges du maïs encore verd. La faim abattoit leur ame & diminuoit leurs

1520.

1520. forces, tandis que leur ſituation demandoit les plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détreſſes, ils étoient ſoutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa préſence d'eſprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyoit tout avec une étonnante ſagacité & ſa vigilance faiſoit face à tout. Il étoit le premier à s'expoſer au danger & ſupportoit les fatigues avec ſérénité. Les difficultés ſembloient développer en lui de nouveaux talens, & ſes ſoldats qui, ſans lui, euſſent déſeſpéré de leur ſalut, continuoient de le ſuivre avec une confiance qui ne faiſoit qu'augmenter.

Bataille d'Otumba.

Le ſixieme jour de leur marche ils arriverent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlaſcala. Dès la pointe du jour ils ſe mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arriere-garde. Parmi les inſultes dont ceux-ci accompagnoient leurs hoſtilités, Marina remarqua qu'ils répétoient

ſouvent, *allez, brigands, allez, au* 1520.
lieu où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes. Les Eſpagnols ne comprirent le ſens de cette menace qu'en arrivant ſur une hauteur qui étoit ſur le chemin. Delà ils découvrirent une vaſte plaine couverte d'une armée immenſe qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de leurs troupes fatiguoit les Eſpagnols dans leur retraite, avoient aſſemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, & ſuivant directement la route de Mexico à Tlaſcala s'étoient poſtés dans la plaine d'Otumba par où Cortès devoit néceſſairement paſſer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élevation du terrein leur permettoit de découvrir tout entiere, les Eſpagnols furent ſaiſis d'étonnement & même les plus courageux commencerent à perdre tout eſpoir. Mais Cortès, ſans donner à leurs craintes le tems de ſe fortifier par la

1520. réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la néceſſité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle étoit cependant la ſupériorité de la diſcipline & des armes des Eſpagnols que l'impulſion de leur petite troupe renverſoit tout devant elle, & que par-tout où elle ſe portoit, elle perçoit & diſſipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns ſe diſperſoient, d'autres leur ſuccédoient ſans relâche, & les Eſpagnols, quoique victorieux dans chacun de ces petits combats étoient prêts à ſuccomber ſous la fatigue que leur cauſoit tant d'efforts répétés ſans prévoir la fin de leurs travaux & ſans eſpérer de remporter une victoire générale. Dans cet inſtant critique, Cortès vit s'avancer le grand étendard de l'Empire qu'on portoit devant le Général Mexicain, & ſe ſouvenant heureuſement d'avoir entendu dire

que

que la destinée des batailles chez cette nation dépendoit de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étoient encore capables de service ; il se met à leur tête & renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardoient l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès d'un coup de lance blessa le Général Mexicain & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva & se saisit de l'étendard impérial. Dès que le Général fut tué & que l'étendard, vers lequel tous les yeux étoient dirigés, cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, & comme si le lien qui les tenoient réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jetta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols trop fatigués pour être en état de 1519.

1519. les pourſuivre bien loin, retournerent pour recueillir les dépouilles ſur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation, qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire aſſurée, le butin fut aſſez conſidérable pour dédommager en partie Cortès & ſes gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande ſatisfaction, ils entrerent ſur le territoire des Tlaſcalans (1).

1520. 8 Juillet. Accueil que reçoivent les Eſpagnols chez les Tlaſcalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils reſſentoient d'être ſortis d'un pays où ils ſe voyoient environnés d'ennemis, ils n'étoient pas ſans inquiétude ſur la maniere dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés chez leſquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu

(1) Cortès *relat.* p. 219. B. Diaz, *c.* 128, Gomera, *Cron. c.* 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 12, 13.

de tems auparavant. Heureusement pour eux la haine des Tlascalans pour le nom Mexicain étoit si invétérée, le desir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent, & l'ascendant que Cortès avoit acquis sur les chefs de la république si absolu, que loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où ils voyoient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse & une cordialité qui dissiperent promptement toutes les craintes. 1520.

Nouvelles délibérations de Cortès.

Les Espagnols avoient le plus pressant besoin de prendre du repos & de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop long-tems négligées, mais encore pour recouvrer leurs forces épuisés par tant de fatigues & de souffrances. Cortès apprit alors que ses troupes n'étoient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable allant de Zempoalla à la ca-

1520. pitale avoit été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux qui retournoit de Tlascala à la Vera-cruz avec la portion de butin tombée en partage à la garnison, avoit été surpris & massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étoient déjà réduits à un si petit nombre, ces pertes étoient vivement senties. Cortès en étoit sur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans son armée, & même plusieurs des Espagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les désastres qu'il venoit d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes & ne croyoient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec des forces insuffisantes ; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeuroit fermement attaché à son pro-

mier & grand projet de ſoumettre l'empire du Mexique à la couronne de Caſtille. Quelque rude & inattendu que fût l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif ſuffiſant pour abandonner les conquêtes qu'il avoit déja faites & pour renoncer à reprendre ſes opérations avec des eſpérances d'un plus heureux ſuccès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des diſtricts voiſins n'avoient laiſſé appercevoir aucune diſpoſition à ſe détacher de lui. Les Tlaſcalans lui demeuroient fideles. Il pouvoit eſpérer de puiſſans ſecours de ce peuple ennemi implacable des Mexicains & dont l'eſprit guerrier pouvoit être mis aiſément en activité. Il avoit encore ſous ſes ordres un corps d'Eſpagnols auſſi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin juſqu'au centre de l'Empire & s'étoit rendu maître de la capitale; enfin avec les avantages 1520.

1520. que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoiſſance du pays, il ne déſeſpéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événemens malheureux.

Meſures qu'il prend.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlaſcalans tant d'égards & répandit entr'eux ſi libéralement le riche butin d'Otumba qu'il fut bientôt ſûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ſes magaſins de la Vera-cruz quelques munitions & deux ou trois pieces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec quatre vaiſſeaux de la flotte de Narvaès à Hiſpaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de ſoumettre & de garder Mexico, s'il ne ſe rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de

Tlaſcala des bois pour la conſtruction de douze brigantins qui puſſent être portés ſur les bords du lac par morceaux, aſſemblés & mis à l'eau lorſqu'il en auroit beſoin (1). 1520.

Mais tandis qu'il prenoit de ſi ſages précautions pour l'exécution de ſes projets, il vit s'élever devant lui un obſtacle formidable auquel il ne s'attendoit pas. L'eſprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans ſon armée. Pluſieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que ſoldats, & n'avoient ſuivi cet officier à la nouvelle Eſpagne que dans l'eſpérance d'y former des établiſſemens & ſans penſer à s'expoſer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt eſſayé l'eſpece de ſervice qu'on exigeoit d'eux qu'ils ſe re- Eſprit de mutinerie parmi ſes troupes.

(1) Cortès *relat.* p. 253, E. Gomera *Cron.* p. 117.

1520. pentirent amérement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers paſſés frémiſſoient à la penſée de s'y expoſer une ſeconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès ils commencerent à murmurer & à cabaler ſecrettement, & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des repréſentations ſur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un empire puiſſant avec les foibles moyens qui lui reſtoient & demanderent hautement de retourner ſur le champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les homme, employa inutilement les raiſons, les prieres & les préſens pour les perſuader ou les adoucir. Ses anciens ſoldats animés de l'eſprit de leurs chefs ſeconderent en vain ſes efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées, & tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de différer leur départ de

quelque-tems en leur promettant de les renvoyer dès que les circonſtances le permettroient. 1520.

Moyens qu'il emploie pour les calmer.

Pour ne pas laiſſer le mécontentement fermenter & ſe nourrir dans l'oiſiveté, il ſe détermina à mettre ſes troupes en mouvement. Il leur propoſa de punir ſur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Eſpagnol, ainſi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit compoſé en grande partie des ſoldats de Narvaès, leurs compagnons ſe déterminerent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il ſe mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlaſcalans, & en quelques ſemaines, après différens combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduiſit entierement. Il employa de même pluſieurs mois pendant leſquels il attendoit des iſles un ſecours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la conſ- Août.

1520. truction de ses brigantins & à faire différentes incursions dans les provinces environnantes, toujours avec un succès égal. Par ces moyens ses gens se familiariserent de nouveau avec la victoire & reprirent le sentiment de leur ancienne supériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlascalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Espagnols & les chefs de la république charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines, & étonnés des preuves journalieres qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés ils se prêterent à tout ce que Cortès demandoit d'eux.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortès lui permit de prendre, ne lui auroient pas suffi sans un renfort de troupes Espagnoles. Il sentoit si bien la nécessité absolue de ce secours que c'étoit-là le principal objet de toutes ses pensées & de tous ses desirs, & cependant ses espérances sur le re-

tour de l'officier qu'il avoit envoyé dans les isles pour y faire une recrue étoient encore incertaines & éloignées ; mais une suite d'événemens heureux & imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité & tous ses talens n'auroient pu faire. Le gouverneur de Cuba qui avoit regardé le succès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions, un renfort d'hommes & des munitions de guerre, l'officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-cruz, se saisit des vaisseaux & persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de tems après, trois vaisseaux plus forts entrerent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie d'une escadre armée 1520.

(1) B. Diaz, *c.* 131.

1520. par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque qui, possédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Espagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Espagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui soumettroit cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier; & après une longue & cruelle suite de malheurs la famine les avoit forcés à se hasarder d'en-
28 Oct. trer à la Vera-cruz & à se mettre à merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses & les grandes promesses qui avoient séduit d'autres aventuriers avant eux, & comme si l'esprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Espagne, ils quitterent aussi le ser-

vice du chef qui les avoit engagés & se donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit ces secours inattendus. Un vaisseau freté par quelques négocians toucha à la nouvelle Espagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoient vendre dans l'espérance de faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empressement une cargaison qui étoit pour lui sans prix, & l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala (2). 1520.

Par tous ces événemens l'armée de Cortès se trouva augmentée de cent quatre vingt hommes & de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fît mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe; mais

(1) Cortès *relat.* 253. F. B. Diaz, *c.* 133.

(2) *Ibid. c.* 136.

1520. dans celle de l'Amérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions opérées par des causes qui semblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la destinée des royaumes. Il est sur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étoient, l'un son ennemi déclaré qui travailloit de toutes ses forces à le perdre, & l'autre un rival envieux qui cherchoit à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

Etat de ses forces.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ, il se trouva encore à la tête de

cinq cens cinquante hommes d'infanterie, dont quatre vingt étoient armés de mousquets ou d'arquebuses & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pieces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlascalans & autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le vingt-huit décembre, six mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (2). 1520.

L'ennemi se préparoit de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma les principaux Mexicains à qui appartenoit le droit d'élire un empereur avoient élevé au trône son frere Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage & ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son

Préparatifs des Mexicains pour leur défense.

(1) Cortès. *relat.* p. 255 E.

(2) *Relat.* 256 A. B. Diaz, c. 137.

1520. élection une occasion de montrer ses talens en dirigeant en personne les vives attaques qui avoient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le tems de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit des mouvemens & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formoit & se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de la ville que les Espagnols avoient détruites, & y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées des épées & des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les

provinces à prendre les armes contre leurs oppreſſeurs ; & pour les encourager à une vigoureuſe réſiſtance il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ſes prédéceſſeurs avoient impoſées (1). 1520.

Mais le principal objet de ſon attention fut d'enlever aux Eſpagnols les avantages qu'ils retiroient de l'amitié des Tlaſcalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaiſon avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les ſoumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidoit ſi imprudemment à impoſer au reſte de la nation. Ces raiſons étoient ſi frappantes & elles furent préſentées avec tant de force, que Cortès eut beſoin de toute ſon adreſſe pour effacer les impreſſions qu'elles avoient faites ſur les chefs des Tlaſcalans (2).

---

[1] Cortès, *relat.* p. 253 E, 254 A. B. Diaz, *c.* 140.

(2) B. Diaz, *c.* 129. Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *c.* 14, 19.

1520. Mais tandis que Quetlavaca préparoit sa défense avec une prévoyance rare dans un Américain, il fut emporté par la petite vérole. Cette maladie qui venoit de se montrer dans la nouvelle Espagne avec toute sa malignité, étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains éleverent au trône Guatimosin, neveu & gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talens & la valeur qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'Empire se trouvoit (1).

1521. Cortès s'avance vers Mexico.

Cortès à son entrée sur les terres de l'ennemi trouva par-tout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmonterent facilement ces obstacles &

(1) B. Diaz, c. 130.

s'emparerent de Tezeuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (1). C'eſt-là qu'il établit ſon principal quartier, tant parce qu'il étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ſes brigantins que pour faire delà ſes approches vers la capitale avec plus de facilité. Perſuadé qu'il importoit à ſa sûreté de diſpoſer du cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il mit à ſa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui déſignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le cacique & ſes partiſans ſervirent les Eſpagnols avec une inviolable fidélité (2). 1521.

La conſtruction des brigantins, exécutée en grande partie par des ſoldats & des Indiens ignorans que Lenteur & circonſpection de Cortès.

(1) Villa Senor, *Teatro Americano*, *I*, 156.

(2) Cortès, *relat.* p. 256, *&c.* B. Diaz, *c.* 137. Gomera, *Cron. c.* 121. Herrera, *décad.* 3, *c.* 1.

1521. Cortès étoit obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étoient heureuſement trouvés dans ſon armée, ne ſe faiſoit qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevoit point le renfort qu'il attendoit d'Hiſpaniola. Toutes ces circonſtances l'empêchoient de porter ſes armes vers la capitale auſſi promptement qu'il auroit voulu. Attaquer ſans de nouvelles forces une ville ſi peuplée, ſi bien préparée à ſe défendre & ſi avantageuſement ſituée, c'eût été expoſer ſes troupes à une deſtruction inévitable. Trois mois s'écoulerent avant que les matériaux de ſes brigantins fuſſent prêts & qu'il eût aucune nouvelle des effets de ſa négociation à Hiſpaniola; cependant il ne reſta pas dans l'inaction. Il attaqua ſucceſſivement différentes villes ſituées ſur le lac & les ſoumit ou les détruiſit, quoique les Mexicains euſſent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en uſa pas de même avec quelques autres villes,

Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitans que par l'intervention des interprêtes, il n'avoit pas laissé d'acquérir, par cette maniere de communiquer avec eux, toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoissance de l'état du pays & des dispositions des peuples ; en sorte qu'il conduisit ses négociations & ses intrigues avec une dextérité merveilleuse & un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques-unes n'étant soumises que depuis peu de tems à l'empire, conservoient encore le souvenir de leur ancienne liberté & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échapperent pas à Cortès qui fit mettre à profit cette découverte pour gagner leur confiance & leur amitié. En leur promettant

1521.

1521 de les délivrer de la domination des Mexicains & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs, il engagea les peuples de plusieurs districts non-seulement à reconnoître le roi de Castille comme leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance & à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimosin se fut-il apperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir. Mais malgré tous ses efforts l'esprit de révolte fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés & le monarque Indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets (1).

Cortès préparoit ainsi la destruc-

(1) Cortés, *relat.* 256, 260. B. Diaz, *c.* 137, 140. Gomera *Cron. c.* 122, 123. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 1, 2.

tion de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance ; l'exécution de ses grands desseins ne paroissoit plus ni incertaine ni éloignée, lorsqu'ils faillit à les voir renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue. Les soldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers soldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils secondassent avec le même zele que ceux-ci les projets du Général. Ils se laissoient facilement abattre dans toutes les occasions où il falloit quelqu'effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux mêmes qui lui étoient restés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'exposer pour réduire une ville aussi avantageusement située que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuse. La crainte les conduisoit à discuter avec une 1521.

1521. présomption & une liberté peu convenables à de simples soldats les plans de leur Général & la difficulté du succès. Delà ils passerent à la censure & aux déclamations, & enfin ils se déterminerent à pourvoir à leur sûreté, que Cortès leur paroissoit négliger entierement. Antonio Villesagna, simple soldat, mais audacieux, intriguant & fortement attaché à Velasquès, nourrissoit avec adresse ce mécontentement. La maison qu'il habitoit devint le rendez-vous des séditieux. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa carriere que de l'assassiner lui & ceux des officiers les plus considérables qui lui étoient attachés, & de donner le commandement à un autre officier, lequel abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans, prendroit de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageoit au crime. Au moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devoient

devoient périr, ceux qui leur devoient succéder, tout étoit désigné. 1521.
Les conspirateurs avoient signé un acte d'association & s'étoient liés entre eux par les sermens les plus solemnels. Mais le soir du jour qui précédoit celui de l'exécution, un des anciens compagnons de Cortès qui s'étoit laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-tems accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit en secret auprès du Général & lui découvrit tout le complot. Cortès, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur le champ ce qu'il avoit à faire dans une situation si critique. Il se rend sur le champ à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avoit le plus de confiance. L'étonnement & la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot.

1521. Tandis que les officiers de Cortès se saisissoient de ce traître, le général arracha de son sein un papier contenant l'acte d'association signé par les conspirateurs. Impatient de connoître toute l'étendue du danger qu'il avoit couru il se retira chez lui pour le lire & y trouva des noms qu'il n'y put voir sans être pénétré de surprise & de douleur ; mais il sentit que dans cette circonstance il pouvoit y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuses & prit le parti de ne poursuivre que le seul Villefagna. Comme la preuve de son crime n'étoit pas équivoque, son procès fût court. Il fut condamné & pendu le jour suivant, à la porte de la maison où il étoit logé. Cortès assembla ensuite ses troupes & leur ayant exposé d'abord l'atrocité du crime & la justice de la punition, il ajouta avec un air de satisfaction que les détails de cet abominable complot lui étoient entiérement inconnus, parce que Villefagna au

moment où il s'étoit vu arrêté avoit déchiré un papier qui vraisemblablement contenoit son plan & les noms de ses complices, qu'il en avoit avalé les morceaux & que malgré la rigueur des tourmens il n'avoit rien avoué. Cette artificieuse déclaration tranquillisa les complices, que tourmentoient la conscience de leur crime & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ses compatriotes qui étoient ses ennemis, & de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention, tandis que sa modération leur laissant croire que la conspiration ne lui étoit pas connue : ils s'efforcerent de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zele & d'activité pour son service (1). 1521.

(2) Cortès, *relat.* 283. B. Diaz, *c.* 146. Herrera *decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 1.

1521.

Ses préparatifs singuliers pour la construction de ses brigantins.

Cortès ne laissa pas à ses troupes le tems de réfléchir beaucoup sur ce qui venoit d'arriver, il les mit sur le champ en action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étoient enfin prêts & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cens fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux pieces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les pieces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize bri-

gantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domestique & ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les Tamenes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arriere-garde & des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre, 1521.

1521. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de Mexicains paroissoient souvent sur les hauteurs voisines; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes & préparé à les recevoir, ils n'oserent tenter aucune attaque & Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1).

Il reçoit de nouveaux secours.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaisseaux arriverent d'Hispaniola à la Vera-cruz avec deux cens soldats, quatre-vingt chevaux, deux pieces de canon de siege & une grande quantité d'armes & de munitions (2).

(1) Cortès, *relat.* 260. C. E. B. Diaz, *c.* 140.

(2) Cortès, *relat.* 259 F, 262. D. Gomera, *Cron. c.* 129.

Cortès encouragé par la réussite de tous ses projets, & voulant ou affoiblir ses ennemis, se fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le siege de Mexico, hâta la construction de ses brigantins & le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette derniere opération, il avoit employé pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezeuco dans le lac, & à en former un canal de près de deux milles de long (1). L'ouvrage étoit enfin terminé, malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins (2). 1521.

Les Brigantins sont lancés à l'eau.

Le vingt-huit avril toutes les troupes Espagnoles & tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal & les brigantins lancés à l'eau; ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, con-

(1) Voyez la NOTE XXIII.

(2) B. Diaz, c. 140.

1521. sacrée & rendue plus solemnelle par la célébration des mysteres les plus respectés de la religion romaine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'espérance, les suivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; ils admiroient tous le génie hardi & entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avoit sçu se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (1).

Dispositions pour le siége.

Cortès se détermina à former le siege par trois différens côtés; à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, & au

(1) Cortès, *relat.* 266, *C.* Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 5. Gomera, *Cron. c.* 129.

ſud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, 1521.
ſituées ſur les principales chauſſées qui conduiſent à la capitale, avoient été placées ainſi pour la garde des chauſſées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro de Alvarado la ſeconde & Chriſtoval de Olid la troiſieme, chacun d'eux avec un nombre égal d'Eſpagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Eſpagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hiſpaniola, étoient au nombre de huit cens dix-huit fantaſſins, dont cent dix-huit étoient armés de mouſquets ou arquebuſes & quatre-vingt-ſix étoient à cheval. Leur artillerie conſiſtoit en trois canons de ſiege & quinze pieces de campagne (1). Cortès ſe réſerva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereuſe. Chaque brigantin étoit armé d'un petit canon & monté par vingt-cinq Eſpagnols.

(1) Cortès, *relat.* 266, *C.*

1521. 10 Mai.

Alvarado & Olid en s'avançant aux postes qui leur avoient été assignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitans auroient à souffrir (1). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre possession abandonnées par leurs habitans, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimosin avoit rassemblé les principales forces de son empire, le seul endroit en effet où il pût espérer avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi qui le menaçoit.

Les Mexicains attaquent les Brigantins.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils prévoyoient & redoutoient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donné Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtimens étoient fort petits, grossiérement faits & montés presqu'uniquement

(1) Cortès, *relat.* 267. B. Diaz, *c.* 150. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* I, *c.* 13.

1521.

de ſoldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoiſſoit d'autre navigation que celle de ſes lacs. La néceſſité força cependant Guatimoſin à tenter de les attaquer. Il eſpéra de ſuppléer par le nombre de ſes canots à ce qui leur manquoit en force. Il en aſſembla une ſi grande multitude qu'ils couvroient la ſurface du lac. Ils s'avancerent hardiment contre les brigantins qui retenus par un calme plat, ne pouvoient venir à leur rencontre. Mais lorſque les Mexicains ſe trouverent près des bâtimens Eſpagnols un petit vent s'éleva. En un mot les voiles furent déployées & les brigantins ſe portant au milieu de leurs foibles ennemis avec une impétuoſité à laquelle ceux-ci ne pouvoient réſiſter, renverſerent un grand no m re de

Ils ſont repouſſés.

1521. canots & diſſiperent tout le reſte. La perte des Mexicains fut conſidérable ; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoiſſances & les arts leur donnoient à la mer une ſupériorité ſur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avoient montrée juſqu'alors ſur terre (1).

Plan ſingulier pour la conduite du ſiége.

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac & non-ſeulement les brigantins conſerverent la communication entre les différens poſtes occupés par les Eſpagnols, quoique très-éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chauſſées que les Indiens auroient voulu rompre & à en éloigner les canots lorſqu'ils tentoient d'en approcher pour inquiéter les troupes à meſure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois diviſions des brigantins & chacune fut employée

(1) Cortès, *relat.* 267, *c.* 150. Gomera, *Cron. c.* 141. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, *c.* 17.

à une des trois attaques, avec ordre de ſeconder ſes opérations de l'officier qui la commandoit. Les attaques furent alors pouſſées des trois côtés avec une égale vigueur, mais d'une maniere ſi différente de celle qui ſe pratique dans les ſieges ordinaires que Cortès dans ſa relation paroît craindre qu'elle ne ſoit mal entendue ou déſaprouvée par les perſonnes qui ne connoiſſent pas la ſituation de Mexico (1). Chaque jour au matin ſes troupes attaquoient les barricades ſur les chauſſées, paſſoient les tranchées croiſées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorſque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainſi de pénétrer juſqu'au cœur de la ville dans l'eſpérance de remporter quelqu'avantage déciſif qui pût forcer l'ennemi à ſe rendre & terminer la guerre en un coup. Mais lorſque la valeur des Mexicains rendoit les travaux de la 1521.

(1) Cortès, *relat.* 270. F.

1521. journée ſans effet, les Eſpagnols ſe retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainſi la fatigue & le danger ſe renouvelloient en quelque maniere chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Eſpagnols avoient détruit dans le jour & reprenant les poſtes dont ils avoient été chaſſés. Mais la néceſſité preſcrivoit cette marche ennuyeuſe & lente. Les troupes de Cortès étoient en ſi petit nombre qu'il n'oſoit tenter de s'établir avec cette poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une ſi grande multitude d'ennemis. Le ſouvenir de ce que lui avoit déja coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuſe ſituation, étoit préſent à ſon eſprit. Les Eſpagnols épuiſés par la fatigue étoient dans l'impuiſſance de conſerver les poſtes qu'ils gagnoient chaque jour, & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'oſoient confier ce ſoin à des gens ſi peu

accoutumés à la discipline militaire & sur la vigilance desquels il eût été imprudent de compter. Cortès vouloit aussi conserver la ville autant qu'il lui seroit possible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & un monument durable de sa gloire. Toutes ces considérations l'engagerent à suivre opiniatrément pendant un mois entier le systême de siege qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrerent à se défendre presqu'autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Par terre & par eau, la nuit & le jour, un combat furieux succédoit à un autre. Beaucoup d'Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés & tous près de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissoit aucun repos & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la saison des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

1521.

(1) B. Diaz, c. 151.

1521.

Cortès tente de prendre la ville d'assaut.

Cortès étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du siege se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avoit suivi jusques-là & d'embrasser un nouveau systême d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général & se mit à la tête du corps posté sur la chaussée de Cuyocan.

3 Juillet.

Animés par sa présence & par l'espoir de quelqu'événement décisif, les Espagnols attaquerent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista : ils renverserent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés & les canaux & arriverent à la ville, où ils gagnerent du terrein par degrés malgré tous les efforts des Mexicains. Cortès au milieu de la satisfaction que lui donnoit la rapidité de ses progrès n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite au cas qu'il y fut

forcé, & avoit chargé Julien de Alderete, officier eſtimé qui lui étoit venu avec le renfort d'Hiſpaniola, de combler les canaux & de défendre les paſſages aux endroits rompus de la chauſſée à meſure que les corps s'avanceroient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, & tandis que ſes compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le ſoin important dont il étoit chargé & vint ſe mêler parmi les combattans. Les Mexicains qui faiſoient inſenſiblement des progrès dans l'art de la guerre ayant obſervé cette négligence, en inſtruiſirent Guatimoſin. 1521.

Ce prince vit ſur le champ les conſéquences de la faute que commettoient les Eſpagnols, & avec une grande préſence d'eſprit ſe diſpoſa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattoient les Eſpagnols de front de céder peu à peu du terrain pour les attirer plus Il eſt repouſſé.

1521. avant dans la ville & envoya en même-tems un corps nombreux de guerriers par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande brêche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frapperent le grand tambour consacré au Dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres & solemnels, propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort, ils se précipiterent sur l'ennemi avec une nouvelle furie, allumée par le fanatisme & par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissans motifs, commencerent à se retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours & la retraite devenant de moment en moment plus néceſſaire, la terreur & la confusion se mirent parmi eux; de sorte qu'en arrivant à la grande brêche de la chaussée, Espagnols & Tlascalans, infanterie

& cavalerie y tomboient pêle mêle, 1521.
& y étoient accablés par les Mexicains, qui fondoient sur eux de toutes parts & dont les petits canots s'approchoient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ses soldats. La crainte les rendoit sourds à ses ordres & à ses prieres. Enfin ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce soin & qu'il négligeoit sa propre sûreté, six officiers Mexicains se saisirent de lui & l'emmenoient en triomphe. Heureusement deux de ses officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs, & ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tomberent vivans entre les mains

Avec une perte considérable.

1521. d'un ennemi qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1).

Les Espagnols prisonniers sont sacrifiés au Dieu de la guerre.

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains amenerent pour les Espagnols une situation presqu'aussi cruelle que celle dont ils sortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée & le grand temple étoit si brillant de clarté qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement & les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils alloient être

(1) Cortés, *relat.* p. 273. B. Diaz, *c.* 152. Gomera, *Cron. c.* 138. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 20.

immolés. Ils entendoient leurs cris & croyoient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondoient en larmes & les plus courageux frémissoient à la vue de ce terrible spectacle (1). 1521.

Nouveaux efforts des Mexicains.

Cortès en partageant avec ses soldats les sentimens que ce cruel événement leur inspiroit avoit à supporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un Général après un malheur si inattendu, & ne pouvoit se soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir ou ranimer le courage & les espérances de ses compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains encouragés par leur succès l'attaquerent le lendemain matin dans ses quartiers,

(1) Voyez la NOTE XXIV.

1521. mais ils ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyerent les têtes des Eſpagnols qu'ils avoient immolés, aux gouverneurs des provinces voiſines, en les aſſurant que le Dieu de la guerre, appaiſé par le ſang de leurs ennemis verſé abondamment ſur ſes autels, avoit fait entendre ſa voix & déclaré que dans huit jours leurs ennemis ſeroient entierement détruits & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'Empire.

Cortès eſt abandonné par pluſieurs tributs d'Indiens alliés.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes ſi précis, fut univerſellement adoptée par un peuple ſuperſtitieux. Le zele des provinces qui s'étoient déja déclarées contre les Eſpagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient juſqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthouſiaſme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains

& accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée & les Espagnols demeurerent presque seuls dans leurs quartiers. Cortès ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnemens les craintes superstitieuses de ses alliés se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le tems fixé par l'oracle fût écoulé, & en se couvrant de ses brigantins qui écartoient l'ennemi, ses troupes passerent tout ce tems sans être inquiétées, & le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui (1). 1521.

(1) B. Diaz, c. 153, Gomera, *Cron.* c. 138.

1521.

Il regagne leur amitié.

Ses alliés honteux alors de leur crédulité revinrent à leurs poſtes. D'autres tribus, jugeant que les dieux qui venoient de tromper ainſi les Mexicains avoient abandonné cet empire, ſe joignirent aux Eſpagnols ; & telle fut la légereté de ce peuple que fort peu de tems après une défection générale de tous ſes alliés, Cortès, ſi nous l'en croyons lui-même, ſe vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Il adopte un nouveau ſyſtême d'attaque.

Quoique maître d'une armée ſi nombreuſe il crut devoir former un nouveau ſyſtême d'attaque qui ſeroit conduit avec plus de circonſpection. Au lieu de tenter encore de s'emparer bruſquement de la ville par la bravoure de ſes troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions poſſibles pour ne pas expoſer ſes gens aux malheurs qu'ils avoient déja éprouvés. A meſure que les Eſpagnols avançoient, les Indiens leurs alliés réparoient en les ſuivant

les

ſes chauſſées ; dès qu'ils ſe rendoient maîtres de quelques parties de la ville ils faiſoient raſer les maiſons. Peu à peu les Mexicains forcés de ſe replier à meſure que leurs ennemis gagnoient du terrain, ſe trouverent reſſerrés dans un plus petit eſpace. Guatimoſin ne pouvant empêcher entierement les progrès de ſes ennemis, continuoit de ſe défendre avec le plus grand courage & diſputoit le terrain pied à pied. Cependant les Eſpagnols avoient non-ſeulement changé leur ſyſtême d'attaque, mais les armes mêmes avec leſquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinantlan, qu'il avoit employées avec tant de ſuccès contre Narvaès. Cette arme leur donnant la facilité de combattre ſerrés, ils repouſſoient preſque ſans danger des ennemis qui les attaquoient ſans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour

1521.

1521. renouvellés (1). La ville dévastée ainsi par la guerre étoit en même-tems en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins Espagnols maîtres du lac empêchoient l'abord de toutes les provisions qui pouvoient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimosin étoient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur souverain & les temples de leurs dieux. Non-seulement le peuple, mais les premiers des citoyens étoient réduits aux plus cruelles extrêmités. Les maladies mortelles & contagieuses, la derniere des calamités qu'éprouvent les villes assiégées, combloient enfin la mesure de leurs maux (2).

(1) Cortés, *relat. pag.* 275, C. 276, F. B. Diaz, *c.* 153.

(2) Cortès, *relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz, 155. Gomara *Cron. c.* 141.

Le courage de Guatimosin se soutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & son ame demeuroit ferme. Il rejettoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisoit faire Cortès & ne pouvoit supporter l'idée de se soumettre aux oppresseurs de son pays, déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançoient toujours. Enfin les trois divisions à la fois pénétrerent jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de la ville & s'y logerent. Les trois quarts de la ville se trouvoient en leur puissance, le reste étoit si pressé que les Mexicains désespererent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueroient désormais avec plus d'avantages encore & plus de moyens de succès. Les nobles empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectoient, obtinrent de Guatamosin qu'il quitteroit une ville qu'on ne pouvoit plus défendre & qu'il se retireroit dans les provinces éloignées de l'Empire,

1521.

Constance & courage de Guatimosin.

27 Juillet.

1521. où il pourroit encore exciter les peuples à la défenſe commune & combattre avec moins de déſavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâcherent d'amuſer Cortès par des propoſitions de paix, afin que Guatimoſin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avoit trop de diſcernement & de ſagacité pour ſe laiſſer tromper par leurs artifices. Il ſoupçonna leur deſſein & perſuadé qu'il lui étoit très-important d'en empêcher l'exécution, il avoit confié à Sandoval, ſur la vigilance duquel il pouvoit le plus compter, le commandement des brigantins avec ordre de veiller ſur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval attentif à exécuter ces ordres, obſervant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traverſoient le lac avec une extrême rapidité donna le ſignal de la chaſſe; Garcia Holguin qui commandoit le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints étoit prêt à faire feu ſur

le plus avancé qui sembloit porter 1521.
un homme auquel le reste obéissoit.
A l'instant les rameurs éleverent Il est fait prison-nier.
leurs rames & tous ceux qui étoient dans le canot renonçant à faire aucune résistance le conjurerent avec des pleurs & des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin se saisit sur le champ de sa proie. Guatimosin se remettant entre ses mains le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme & à ses enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité sombre d'un barbare ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli*, dit-il à l'Espagnol, *le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la derniere extrêmité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard*, continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon sein & termine une vie qui ne peut plus être utile* (1).

(1) Cortès, *relat.* 279. B. Diaz, *c.*

1521. 13 Août. La ville se rend.

Auſſitôt que le ſort du monarque fut connu, la réſiſtance des Mexicains ceſſa & Cortès prit poſſeſſion de la partie de la capitale qui n'étoit pas encore détruite. Ainſi fut terminé le ſiege de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avoit duré ſoixante quinze jours, dont preſqu'aucun ne s'étoit paſſé ſans quelqu'effort extraordinaire de la part des aſſaillans ou des aſſiégés pour l'attaque ou la défenſe d'une ville, du deſtin de laquelle les uns & les autres ſavoient que celui de l'Empire entier dépendoit. La défenſe avoit été plus vigoureuſe qu'en aucune autre action entre les habitans de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimoſin, le nombre de ſes troupes, la ſituation avantageuſe de ſa capitale avoient balancé la grande ſupériorité de la diſcipline & des

156. Gomera *Cron.* c. 142. Herrera, *dec.* 3, *Lib. II*, c. 7.

armes des Efpagnols, qui fe feroient vus forcés d'abandonner leur entreprife s'ils n'euffent pas été fecondés par des fecours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jaloufie des villes voifines qui redoutoient fa puiffance & par la révolte des fujets de l'Empire las du joug qu'ils portoient. Leurs fecours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas ofé tenter s'il eût été réduit à fes propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait difparoître le merveilleux dont les hiftoriens Efpagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des caufes fimples & naturelles où ils ne voient que faits & prouefses romanefques de leurs compatriotes, on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talens de Cortès qui, avec toutes fortes de défavantages eut l'art d'acquérir fur des nations qui n'entendoient pas fa langue un afcendant affez puiffant pour les faire 1521.

servir d'inſtrumens à l'exécution de ſes deſſeins (1).

1521.
Eſpérances des Eſpagnols trompées par la médiocrité du butin.

La joie que reſſentirent les Eſpagnols du ſuccès de cette périlleuſe entrepriſe fut d'abord exceſſive ; mais elle ſe calma bientôt lorſqu'ils ſe virent fruſtrés des eſpérances chimériques qui les avoient animés à braver tant de difficultés & de dangers. Au lieu de ces richeſſes immenſes & inépuiſables ſur leſquelles ils comptoient en devenant maîtres des tréſors de Montézuma & de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put raſſembler du milieu des ruines & de la déſolation d'une ville immenſe qu'un butin fort peu conſidérable. Guatimoſin prévoyant ſa deſtinée, avoit raſſemblé toutes les richeſſes laiſſées par ſes ancêtres & les avoit fait jetter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du reſte, tandis que les Eſpagnols combattoient. Ce qu'en

(2) Voyez la NOTE XXV.

purent raſſembler les conquérans eux-mêmes étoit ſi peu de choſe, que pluſieurs d'entre eux dédaignerent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'éleverent d'abord contre Cortès & ſes favoris, qu'on ſoupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur écheoir dans un partage équitable, & enſuite contre Guatimoſin qui les irritoit par un refus obſtiné de découvrir le lieu où il avoit, diſoit-on, caché ſes tréſors (1). 1521.

Guatimoſin mis à la torture.

Les raiſons, les prieres & les promeſſes furent inutilement miſes en uſage pour calmer les mécontens & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, pouſſerent Cortès à une action qui ter-

(1) L'or & l'argent, ſelon la relation de Cortès, 280, A, ne monterent qu'à 120 mille pezos, valeur bien inférieure à celle que les Eſpagnols avoient partagée entre eux à Mexico.

1521. nit la gloire de tout ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avoit déployées ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposoit qu'il avoit caché le trésor de l'Empire. Guatimosin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de ses souffrances cédant à la violence de la douleur sembloit demander à son maître par un regard languissant la permission de révéler ce qu'il savoit ; mais le courageux monarque jettant sur lui un coup-d'œil où se peignoient à la fois l'autorité & le dédain, releva sa foiblesse en lui disant, *& moi suis-je sur un lit de roses ?* Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence & expira dans les

1521.

tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible ſcene tira la victime des mains de ſes bourreaux & prolongea une vie réſervée à de nouvelles indignités & à de nouvelles ſouffrances (1).

Toutes les provinces de l'Empire ſe ſoumettent.

Le ſort de la capitale entraîna celui de tout l'Empire, ainſi que les deux partis l'avoient prévu. Les provinces ſe ſoumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachemens d'Eſpagnols pénétrerent dans tout le pays ſans obſtacle & juſqu'à la grande mer du ſud, par laquelle ils eſpéroient toujours, ſelon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orientales un paſſage court & facile, & aſſurer à la couronne de Caſtille les richeſſes ſi enviées de ces belles régions (2). L'eſprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de

Cortès forme des plans pour de nouvelles découvertes qui font faites par Magellan.

(1) B. Diaz, *c.* 157. Gomera *Cron c.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I.*, *c.* 8. Torquemada, *mond. ind.* 1, 574.

(2) Cortès, *relat.* 280. D. *&c.* B. Diaz, *c.* 157.

L vj

1521. ce projet (1). Il ignoroit que pendant le cours de ſes victoires au Mexique ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéreſſans dans l'hiſtoire des découvertes des Eſpagnols, & ayant beaucoup influé ſur l'état du pays que Cortès venoit de ſoumettre, nous devons à nos lecteurs quelque détail à ce ſujet.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Portugais, d'une naiſſance honorable, ayant ſervi pluſieurs année dans les Indes orientales avec une grande valeur ſous le fameux Albuquerque demanda les récompenſes qu'il croyoit lui être dues avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais pour des raiſons qu'on ignore ſon Général & ſon ſouverain rejetterent ſes demandes avec dédain. Magellan ſe rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il méritoit

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 17. Gomera *Cron. c.* 149.

ne put supporter ce refus. Dans son ressentiment il se crut dégagé du serment de fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat & se présenta à la cour de Castille, où il espéroit qu'on rendroit plus de justice à ses talens. Pour commencer à s'y faire connoître avantageusement il proposa un projet dont l'exécution devoit blesser à l'endroit le plus sensible le monarque dont il avoit à se plaindre : c'étoit le plan favori de Colomb, la découverte d'un passage aux Indes orientales par l'ouest, sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracée Alexandre VI. Il fondoit ses espérances sur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'observations, fruit de sa propre expérience & de celle que ses compatriotes avoient acquise par leur commerce avec les régions orientales. L'entreprise étoit difficile & dispendieuse, il en convenoit ; il lui falloit une escadre assez forte & pourvue

1521.

1517.

1521. de deux années de vivres. Heureusement il eut affaire à un ministre qui ne se laissoit effrayer ni par les difficultés ni par la dépense. Le cardinal Ximenès qui gouvernoit alors l'Espagne, voyant à la fois dans le succès de cette entreprise un accroissement de richesses & de gloire pour son pays, écouta favorablement les propositions de Magellan. Charles-quint à son arrivée dans son nouveau royaume, adopta les mesures de Ximenès avec la même chaleur & donna ses ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de chevalier de saint-Jacques & de capitaine général (1).

Voyage de Magellan. Le dixieme d'août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ces tems-là, quoique le plus grand

(1) Herrera, *decad. 2, Lib. II*, *c.* 19; *Lib. IV*, *c.* 9. Gomera, *hist. c.* 91.

de ses navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les équipages montoient en tout à deux cens trente-quatre hommes, parmi lesquels se trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au sud le long de la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs & employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au sud, qu'au douze de janvier il ne se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan Atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par-là le passage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir observé que le canal se rétrécissoit &

1521.

1520.

1521. que les eaux devenoient douces, il reprit ſa route vers le ſud. Le 31 de Mars il toucha au port de ſaint-Julien, à quarante-huit degrés au ſud de l'équateur, où il ſe détermina à paſſer l'hiver. Il y perdit un de ſes vaiſſeaux & les Eſpagnols y ſouffrirent tant de l'exceſſive rigueur du climat que les équipages de trois des vaiſſeaux, leurs officiers à leur tête, ſe mutinerent ouvertement & demanderent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconſidéré & qu'on retournât en Eſpagne. Magellan réprima cette révolte dangéreuſe avec autant de promptitude que d'intrépidité, en puniſſant les chefs. Avec le reſte de ſes gens ſubjugués par ſa fermeté, ſans être reconciliés avec ſon entrepriſe, il continua ſon voyage & découvrit enfin au cinquante-troiſieme degré de latitude l'entrée d'un détroit où il ſe jetta, malgré les murmures & les remontrances de tout ce qui étoit ſous ſes ordres. Après avoir navigué vingt jours

dans ce canal tortueux & dangereux, auquel il donna ſon nom & où il fut abandonné par un de ſes vaiſſeaux, il vit enfin ſe découvrir à ſes yeux la grande mer du ſud & remercia le ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe (1). 1521.

Mais il ſe trouvoit à une plus grande diſtance qu'il ne l'imaginoit du but de ſon voyage. Il navigua trois mois & vingt jours portant conſtamment au nord-oueſt ſans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite, ſur un océan dont on ne connoiſſoit point les bornes, il eut beaucoup à ſouffrir. Ses proviſions étoient preſque épuiſées. L'eau douce ſe corrompit; ſes gens furent réduits à la plus petite ration néceſſaire pour ne pas mourir de faim, & le ſcorbut la plus terrible des maladies

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV*, *c.* 10, *Lib. IX*, *c.* 10. Gomera, *hiſt. c.* 92. Pigafetta *Viagg. apud.* Ramuſ. II, *pag.* 352, *&c.*

1521. auxquelles ſont expoſés les navigateurs, commença à ſe manifeſter. Une circonſtance ſeule leur donna quelque conſolation. Ils eurent un beau tems ſoutenu & des vents ſi favorables que Magellan donna à cet océan le nom de pacifique qu'il conſerve encore. Enfin lorſqu'ils étoient réduits aux dernieres extré-
6 Mars. mités, ils tomberent ſur un grouppe de petites iſles très-fertiles où ils trouverent des rafraîchiſſemens en ſi grande abondance qu'ils recouvrerent bientôt la ſanté. De ces iſles auxquelles ils donnerent le nom d'*iſles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'eſt & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureuſement une querelle avec les naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées, & Magellan périt, ainſi que pluſieurs de ſes principaux
26 Avril. officiers, en combattant ces barbares avec ſa valeur ordinaire.

L'expédition ſe continua ſous

d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs des petites isles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils toucherent à la grande isle de Borneo & ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient comprendre comment les Espagnols en naviguant à l'ouest étoient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines, des peuples instruits des avantages du commerce & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils y prirent une cargaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors & des échantillons des riches marchandises qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient visitées, la *Victoire*, celui des deux vaisseaux restans de

1521.

8 Nov.

1521. de toute l'escadre, qui étoit le plus en état de soutenir encore un long voyage, fit voile pour l'Europe sous le commandement de Jean Sébastien del Cano. Il suivit la route

Janvier. 1522. des Portugais par le cap de Bonne-Espérance, & après avoir beaucoup souffert il arriva à Saint-Lucar le 7 septembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans & vingt-huit jours (1).

Quoiqu'une destinée malheureuse ait privé Magellan de la satisfaction de terminer lui-même sa grande entreprise, ses contemporains rendant justice à sa mémoire & à ses grands talens lui ont conservé non-seulement la gloire d'en avoir formé le plan, mais encore celle d'avoir surmonté presque tous les obstacles qui en traversoient l'exécution, & il est encore au-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 3, 9, *Lib. IV*, *c.* 1. Gomera *Cron. c.* 93, *&c.* Pigafetta *ap.* Ramusi II, *pag.* 361, *&c.*

jourd'hui au rang des plus habiles & des plus heureux navigateurs. La gloire des navigateurs Eſpagnols éclipſa à cette époque celle de toutes les autres nations & dans le cours d'un petit nombre d'années ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent preſqu'auſſi étendu que l'ancien monde & celle de conſtater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terreſtre. 1521.

Les Eſpagnols ne ſe contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les ſavans parmi eux croyoient que les iſles à épiceries & pluſieurs des pays les plus riches de l'eſt étoient ſitués dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Caſtille par le partage d'Alexandre VI. Les négocians ſans s'embarraſſer de cette diſcuſſion ſe livrerent avec

1521. empressement à ce que le commerce avec ces pays nouveaux leur offroit d'avantageux & de séduisant. Les Portugais alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux s'efforcerent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles peu instruit de l'importance de cet objet ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçans d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en susciter une nouvelle avec les Portugais, le déterminerent à céder à ceux-ci toutes ses prétentions sur les Moluques pour la somme de trois cent cinquante mille ducats. Il réserva cependant à la couronne de Castille le droit de rentrer dans ses droits en remboursant cette somme. Mais d'autres objets dé-

tournerent toute son attention & celle de ses successeurs, & l'Espagne perdit tout à fait un commerce qu'elle avoit travaillé si long-tems à s'ouvrir & dont elle espéroit tirer le plus grand bénéfice (1). 1521.

Quoique le commerce avec les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses pour l'Espagne. Philippe II, en 1564, soumit à sa couronne les isles découvertes dans l'océan oriental & y forma des établissemens avec lesquels la nouvelle Espagne établit une communication réguliere dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui se passoit dans la nouvelle Espagne.

Cortès rappellé par le roi d'Espagne.

Tandis que Cortès acquéroit à sa patrie de si vastes possessions & préparoit encore d'autres conquêtes, sa destinée singuliere étoit non-seulement d'être dépouillé de

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VII, c.* 5, *decad.* 4, *Lib. V, c.* 7, *&c.*

1521. toute autorité par le ſouverain qu'il ſervoit avec tant de zele & de ſuccès, mais d'être regardé comme un ſujet rébelle. Par les intrigues de Fonzeca, évêque de Burgos, ſa conduite, l'orſqu'il prit le gouvernement de la nouvelle Eſpagne, fut déclarée une uſurpation contraire à l'autorité royale; & Chriſtoval de Tapia fut revêtu d'une commiſſion qui l'autoriſoit à deſtituer Cortès, à ſe ſaiſir de ſa perſonne, à confiſquer ſes biens & à rechercher tout ce qu'il avoit fait juſqu'alors pour en rendre compte au conſeil des Indes dont l'évêque de Burgos étoit préſident. Quelques ſemaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-cruz, y portant l'ordre du ſouverain de dépouiller le conquérant de toute autorité & de le traiter en criminel. Mais Fonzeca avoit choiſi un homme peu propre à ſeconder ſon inimitié pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation, ni les talens néceſſaires pour exécuter la commiſſion importante dont

dont il étoit chargé. Cortès en témoignant publiquement le plus grand respect pour l'autorité de l'empereur prit secrétement des mesures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé. Il entama avec lui une négociation si compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour à tour & les menaces & les promesses & les présens d'une maniere si adroite qu'il détermina enfin cet homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

1521. Cortès élude ces ordres.

Cependant malgré l'adresse avec laquelle il venoit de parer ce coup, Cortès étoit si persuadé qu'il ne tenoit pas son pouvoir d'une autorité légitime & suffisante qu'il se détermina à envoyer en Espagne des députés pour rendre compte du succès de ses armes, pour y porter des échantillons des productions du

Il s'adresse de nouveau à la cour. 15 Mai.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. III*, c. 16: *decad.* 4, c. 1. Cortès, *relat.* 281, E. B. Diaz, c. 158.

1522. pays & de riches préſens pour l'empereur, comme des gages des grands revenus que la couronne pourroit tirer dans la ſuite de ſes nouvelles conquêtes, & pour demander en récompenſe de tous ſes ſervices l'approbation de tout ce qu'il avoit fait & le gouvernement des pays que ſa conduite & la valeur de ſes compagnons avoient ſoumis à la couronne de Caſtille. Le moment où les députés ſe préſenterent à la cour étoit favorable. Les mouvemens qui avoient troublé l'Eſpagne à l'avénement de ce prince au trône achevoient de ſe calmer (1). Les miniſtres avoient le tems de s'occuper des affaires du dehors ; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès rempliſſoient ſes compatriotes d'admiration ; l'étendue & les richeſſes des pays conquis étoient pour eux un objet d'eſpérances flatteuſes & ſans bornes. Ce qu'il

(1) Hiſtoire de Charles V, *Tom. II.*

pouvoit y avoir d'irrégulier dans la maniere dont Cortès s'étoit élevé au pouvoir, étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur & Charles, arrivant en Espagne dans le même tems, adopta les sentimens de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquès & la résistance de l'évêque de Burgos, il nomma Cortès capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne, jugeant que personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle Espagne, que le même commandant à qui les premiers s'étoient volontairement soumis & que les derniers étoient accoutumés

1522.

Il est nommé capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne.

1522. à craindre & à respecter depuis si long-tems (1).

Ses plans & ses dispositions.

Cortès, avant d'avoir obtenu de son souverain la confirmation légale de son autorité, l'employoit à assurer sa conquête & à la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef lieu de son gouvernement au même endroit où étoit situé l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisoit une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondoit, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu à peu la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en même-tems dans différentes provinces des personnes instruites pour rechercher les mines, & il en ouvrit quelques-unes, les plus riches de celles que les Espagnols eussent jusques-là découvertes en Amérique;

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, c. 3. Gomera *Cron.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

Il détacha ses principaux officiers dans les provinces éloignées & les encouragea à s'y établir, non-seulement en leur donnant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité & les mêmes droits d'en exiger des services que les Espagnols s'étoient attribués dans les isles. 1522.

Révoltes des Mexicains & cruautés des Espagnols.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie Espagnole. Ce peuple poussé à bout par l'oppression oublia souvent la supériorité des Espagnols & courut aux armes pour recouvrer sa liberté; mais la discipline & la valeur des Européens l'emporterent par-tout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne, les vainqueurs souillerent leur victoire par la maniere dont ils traiterent le peuple vaincu. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale & de la personne de Guatimosin, ils supposerent que le roi de Castille entroit dès ce moment

1522. en possession de tous les droits du monarque prisonnier & affecterent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance comme une rébellion de vassaux contre leur souverain ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violerent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étoient mis à mort par les supplices les plus honteux & les plus cruels que pussent imaginer l'insolence & la férocité du vainqueur. Les progrès des Espagnols étoient marqués par des traces de sang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco soixante Caciques ou chefs & quatre cens nobles furent brûlés vifs à la fois, & cette exécrable barbarie ne fut pas commise dans un moment

d'emportement, ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortès dans les annales de la nouvelle Espagne, & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scene on assembla les parens & les enfans de ces malheureuses victimes & on les força d'en être les témoins (1). Il paroît impossible d'ajouter à ces excès: ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement & le mépris insultant de leurs vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon, appuyé sur des témoignages sans force, que Guatimosin avoit formé le projet de secouer le joug & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme de pro- 1522.

(1) Cortès, *relat.* 291, C. Gomera *Cron. c.* 155.

1522. cès, fit pendre le malheureux monarque & les Caciques de Tazeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'Empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice honteux infligé à des hommes qu'ils respectoient presqu'à l'égal de leurs dieux (1). L'exemple de Cortès & de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier, dans plusieurs expéditions qu'il commanda deshonora un nom illustre par un grand nombre d'actions cruelles (2).

Une circonstance paroît avoir sauvé les Mexicains de l'entiere destruction que les Espagnols avoient portée dans les isles. Les premiers conquérans du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient ni les fonds

(1) Gomera *Cron. cap.* 170. B. Diaz, *cap.* 177. Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 9. Voyez la NOTE XXVI.

(2) Herrera, *decad.* 4 & 5. *Passim.*

pour les avances des grands travaux, nécessaires pour pénétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni les connoissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contenterent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées des montagnes par les rivieres & les torrens & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, vers 1552, &c. (1), & à cette époque l'Espagne avoit déja établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience, fruit des premieres fautes, avoit suggéré aux conquérans beaucoup de loix utiles & douces en faveur des Indiens, & quoiqu'on augmen- 1522.

(1) Herrera, *decad.* 8; *Lib. X*, *c.* 21.

1522. tât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, eſpece de travail la plus funeſte à l'homme, ils ſouffrirent moins de maux & moins de dépopulation que les iſles n'en avoient ſouffert des exploitations moins étendues mais plus mal réglées des premiers conquérans.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir auſſi les eſpérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapporterent peu de richeſſes aux entrepreneurs; & comme on le remarque dans les nouveaux établiſſemens, les dangers & les difficultés furent pour les premiers Colons, tandis que les fruits de leurs travaux & de leurs ſuccès, réſervés à des tems plus tranquilles furent recueillis par des ſucceſſeurs qui avoient plus d'induſtrie avec moins de mérite. Les premiers hiſtoriens de l'Amérique nous parlent ſans ceſſe des maux qu'eurent à ſouffrir ſes conquérans & de leur extrême (1) pau-

(1) Cortès, *relat. pag.* 283. F. B. Diaz, C. 209.

vreté. Dans la nouvelle Eſpagne 1522.
leur condition devint encore plus fâcheuſe par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même-tems des commiſſaires indépendans de lui pour y recevoir & adminiſtrer ſes revenus (1). Ces gens pris dans des emplois ſubalternes à Madrid ſe crurent appellés à un rôle de la plus grande importance; accoutumés aux formalités minutieuſes des bureaux & remplis des idées étroites qu'ils avoient priſes dans la ſphere où ils s'étoient exercés juſqu'alors, ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouiſſoit & ne conçurent pas 1524.
combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis eſt différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier eſt établi depuis long-tems. Ils repréſenterent Cortès à la cour d'Eſpagne

(1) Herrera *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 3.

1524. comme un ambitieux & comme un tyran, qui se donnant un pouvoir supérieur à la loi même, aspiroit à l'indépendance, & qui par ses richesses excessives & par l'influence qu'elles lui donnoient étoit en état d'exécuter les projets qu'il paroissoit méditer (1). Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les ministres Espagnols, presque tous formés aux affaires sous l'administration sévere & jalouse de Ferdinand, qu'ils oublierent tous les services de Cortès & les travaux excessifs auxquels il venoit de se livrer, en conduisant lui-même une expédition dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrêmité occidentale du pays de Honduras (2). Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de leur maître, & déterminerent Ferdinand
1525. à envoyer au Mexique le licentié Paul de Leon, pourvu d'amples pou-

(1) Herrera *décad.* 3, *Lib. V*, *cap.* 14.
(2) Voyez la NOTE XXVII.

voirs, pour rechercher la conduite 1525.
de Cortès & même pour le faire
arrêter & l'envoyer prisonnier en
Espagne, s'il le trouvoit coupable.

La mort soudaine de Paul de Leon, peu de jours après son arrivée dans la nouvelle Espagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais comme ils étoient connus, Cortès fut vivement blessé de cette ingratitude pour des services les plus grands qu'un roi d'Espagne eût jamais reçus d'aucun de ses sujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de son souverain & à conserver sa place. Mais tous les Espagnols employés par le gouvernement dans la nouvelle Espagne étoient autant d'espions de sa conduite & donnoient les interprétations les plus malignes &
les plus défavorables à toutes ses 1528.
actions. Les craintes de Charles & de ses ministres redoublerent. On forma une nouvelle commission revêtue de pouvoirs plus étendus &

1528. l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la résistance de Cortés s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un sujet (1). Cortès, en voyant se former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere & qui au lieu de la reconnoissance qu'on lui doit reçoit un indigne traitement. Mais quoique quelques-uns de ses compagnons les plus déterminés le pressassent de faire valoir la justice de sa cause contre une patrie ingrate & de saisir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtisans l'accusoient de convoiter (2), il demeura si bien maître de lui-même, ou fut retenu si fortement par des sentimens de fidélité pour son souverain qu'il rejetta ces dangereux conseils & prit le seul

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII, cap.* 15, *decad.* 4, *Lib. II, cap.* 1, *Lib. IV, cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 196. Gomera *Cron. cap.* 162.

(1) B. Diaz, *cap.* 194.

moyen qui lui reſtât pour conſerver ſa dignité ſans s'écarter de ſon devoir. Il réſolut de ne pas s'expoſer à la honte de ſe voir appellé en jugement dans un pays qui avoit été le théatre de ſa gloire & de ſes triomphes, & au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il ſe rendit ſans délai en Eſpagne pour y confier ſa cauſe & ſa perſonne à la juſtice & à la généroſité de ſon ſouverain (1). 1528.

Cortès parut dans ſa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de ſes richeſſes, beaucoup de bijoux & d'ornemens de grand prix, & différentes productions de la nouvelle Eſpagne (2). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang & par les plus conſidérables de ſes officiers. Son arrivée diſſipa en un moment tous les ſoupçons &

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 8.

(2) Voyez la NOTE XXVIII.

1528. toutes les craintes. L'empereur ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un sujet fidele qui se présentoit à son maître en se reposant sur son innocence & à qui la grandeur de ses services donnoit des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda le titre de marquis del Valle de Guaxaca & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle Espagne ; & comme ses manieres étoient polies, quoiqu'il eût passé sa vie au milieu d'aventuriers grossiers & sans éducation, l'empereur l'admit dans sa familiarité comme ses courtisans les plus élevés par leur naissance ou leur rang (1).

Cependant au milieu de ces marques de considération les traces de la défiance se laissoient appercevoir encore. Quoique Cortès sollicitât vivement son rétablissement dans

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 4. B. Diaz, *cap.* 196. Gomera *Cron. cap.* 182.

le gouvernement de la nouvelle 1528.
Eſpagne, Charles trop ſage pour confier un emploi ſi important à un homme qu'il avoit ſoupçonné, refuſa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laiſſa le 1530.
commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'adminiſtration civile fut confiée à un conſeil, appellé Audience de la nouvelle Eſpagne. Dans des tems poſtérieurs, lorſque l'accroiſſement de la colonie y rendit néceſſaire une autorité unique & plus étendue, Antoine de Mendoza, de la premiere nobleſſe d'Eſpagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi & réunit dans ſa perſonne les deux pouvoirs qu'on avoit ſéparés du tems de Cortès.

Cette ſéparation même devint la ſource de diſſenſions continuelles, de chagrins pour Cortès &

1530. d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avoit plus d'occasions de déployer ses talens & d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différens plans d'entreprises de ce genre, qui toutes portent le caractere d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouveroit quelque détroit conduisant à l'océan occidental, ou que dans l'isthme de Darien mieux connu, on découvriroit quelque communication entre la mer du nord & celle du sud (1). Mais ses espérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative, il se borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle Espagne sur la mer du sud. Il y arma successivement différentes petites escadres, dont les unes périrent & les autres revinrent

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 294. B.

ſans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ſes opérations, il ſe mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, & après avoir beaucoup ſouffert & eſſuyé des dangers de toute eſpece, il découvrit la grande péninſule de la Californie & reconnut la plus grande partie du golfe qui la ſépare de la nouvelle Eſpagne. La découverte d'un pays ſi étendu auroit fait honneur à tout autre qu'à lui; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès & ne ſatisfit pas les grandes eſpérances qu'il avoit conçues (1). Dégoûté par de mauvais ſuccès auxquels il n'étoit pas accoutumé, & las de trouver toujours des oppoſitions à ſes vues, de la part de gens avec leſquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de conteſter, il retourna une ſeconde fois 1536.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII*, *c.* 9, 10, *decad.* 8, *Lib. VI*, *cap.* 14. Venegas, *hiſt. of Californ.* 1, 125. Lorenzana, *hiſt. pag.* 322, *&c.*

1540. en Espagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû.

Il n'y reçut pas l'accueil que ses services & même la décence seule le mettoient en droit d'espérer. La gloire de ses anciens exploits étoit déjà en partie oubliée ou éclipsée par celle des nouvelles conquêtes, plus récentes & plus importantes faites en d'autres parties de l'Amérique. On n'attendoit plus rien d'un homme déjà avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les ministres le traiterent tantôt avec légereté & tantôt avec insolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ses droits. Après avoir perdu plusieurs années à solliciter inutilement les ministres & les magistrats, occupation aussi ennuyeuse que mortifiante pour un homme d'un caractere altier, qui jusques-là avoit presque toujours commandé, Cortès finit ses jours le deux décembre mil cinq cent qua-

rante - sept, dans la soixante - deuxieme année de son âge. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envié par ses contemporains & mal récompensé par le souverain qu'il avoit servi, il a été admiré & célébré par les siecles suivans. Pour se former une idée de son caractere il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions. 1540.

Fin du Livre cinquieme.





L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

LIVRE SIXIEME.

1523. Entreprises pour la découverte du Pérou.

DEPUIS que Nugnes de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du ſud & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers Eſpagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, ſe tournoient vers ces pays inconnus. Dans un ſiecle où l'eſprit aven-

furier étoit aſſez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à haſarder toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte ſimplement poſſible, le moindre rayon d'eſpérance étoit ſaiſi avec ardeur & ſur des informations légeres on entreprenoit les plus périlleuſes expéditions (1). 1523.

Leurs mauvais ſuccès.

C'eſt ainſi que différens armemens furent faits pour prendre poſſeſſion des pays ſitués à l'eſt de Panama. Mais ces entrepriſes confiées à des chefs, dont les talens étoient au-deſſous des difficultés, n'eurent aucun ſuccès (2). Comme ces excurſions ne s'étendoient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom de *Tierra-firme*, pays couvert de bois, peu peuplé & très-mal-ſain, les aventuriers à leur retour firent des rapports décourageans des maux qu'ils avoient ſoufferts & du peu

(1) Voyez la NOTE XXIX.
(2) Calancha *Cronica*, *pag.* 100.

1523. d'efpérances qu'offroient les lieux qu'ils avoient vifités. Ces récits calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté, & il s'établit une opinion générale que Balboa s'étoit laiffé féduire par quelqu'Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Nouvelle tentative faite par Pizarre, Almagro & Luque.

Mais il y avoit alors à Panama trois hommes fur lefquels les circonftances qui décourageoient tous les autres faifoient fi peu d'impreffion qu'au moment même où tous regardoient comme chimérique l'efpoir de découvrir à l'eft le riche pays qu'avoit annoncé Balboa, ils fe déterminerent à entreprendre l'exécution de fon projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de baffe naiffance; & comme il arrive ordinairement aux enfans illégitimes fon éducation avoit été entierement négligée.

négligée. Son pere ne le croyoit pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mere, car il l'employa dans sa jeunesse à garder les cochons. Mais le jeune Pizarre dédaignant cette vile occupation se fit soldat, & après avoir servi quelques années en Italie s'embarqua pour l'Amérique où une carriere sans bornes ouverte aux talens, attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler sa fortune à ses desirs. Sur ce théatre Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractere aussi entreprenant que son corps étoit robuste, il étoit le premier à tous les dangers, toujours infatigable & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, on le regarda bientôt comme un homme né pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance & l'ardeur, la hardiesse dans la com-

1524.

1324. binaiſon de ſes plans & la prudence dans leur exécution. En ſe jettant de bonne heure dans les affaires ſans autres moyens que ſes talens & ſon adreſſe, & en ne comptant que ſur lui-même pour ſe tirer de l'obſcurité, il acquit une ſi grande connoiſſance des affaires & des hommes qu'il ſe rendit bientôt propre à conduire les unes & à gouverner les autres (1).

La naiſſance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro élevé dès ſa jeuneſſe dans le métier des armes, comme ſon compagnon, ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit comme lui une valeur intrépide, une activité infatigable & une conſtance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle

(1) Herrera, *decad.* 1 & 2, *Paſſim*, *decad.* 4, *Lib. VI*, c. 107. Gomera, *Hiſt.* c. 144. Zarate, *Lib. IV*, c. 9.

dans le nouveau monde ; mais ces qualités dans Almagro étoient accompagnées de la franchise & de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étoient unies avec l'adresse, la ruse & la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins & la sagacité qui démêle ceux des autres. 1524.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connoître, avoit amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Conditions de leur association.

Tels étoient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres prit sur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger en se chargeant

1524. de commander en perſonne l'armement deſtiné au premier voyage & à la premiere découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de proviſions dont Pizarre pourroit avoir beſoin. Luque devoit reſter à Panama pour traiter avec le gouverneur & veiller aux intérêts communs. L'enthouſiaſme religieux ſe trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui ſe ſont ſignalés dans le nouveau monde, uni avec la paſſion des découvertes, union étrange qui fortifioit l'un & l'autre ſentiment. Cette confédération formée par l'avidité & l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus ſolemnelles de la religion. Luque célébra la meſſe, partagea l'hoſtie conſacrée en trois parties pour lui & ſes deux aſſociés, & un contrat qui avoit pour objet le pillage & le meurtre fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VI*, c. 13, Zarate, *Lib.* 1, *c.* 1.

La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique que le tems pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui souffloient alors étant directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir (1). Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le sud-est que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme ; mais il trouva par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit ; les terrains bas inondés

1524. Leur premiere expédition. 14 Nov.

1525.

(1) Herrera, *dec.* 4, *Lib. II*, *c.* 8. Xerès, *pag.* 179.

1525. par les rivieres, les plus hauts couverts de bois impénétrables ; peu d'habitans, mais féroces & courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les naturels du pays & par-dessus tout les maladies propres aux pays humides concoururent à affoiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque-tems celui de sa troupe, quoiqu'on n'apperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondans en or, où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage & de se retirer à Cuchama vis-à-vis des isles des perles, où il espéroit recevoir de Panama un renfort & des provisions.

Suivie de peu de succès.

Almagro de son côté ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéroit trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers & essuyerent les

mêmes souffrances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de flêche, ils furent aussi forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolerent mutuellement en se contant leurs aventures & en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la riviere de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitans lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardens à ne pas abandonner leur projet malgré tout ce qu'ils avoient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution (1).

1525.

24 Juin.

Ils reprennent leur entreprise.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais

(1) Herrera *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 11, 12.

1526. ce que Pizarre & lui avoient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre vingt hommes (1). Tout foible que fût ce renfort ils n'hésiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur premiere expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de saint-Mathieu sur la côte de Quito, & débarquant à Tacames au sud de la riviere des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues jusques-là sur les côtes de la mer du sud, & trouverent les habitans vêtus d'étoffes de laine & de coton & parés de différens ornemens d'or & d'argent.

Cependant malgré ces apparences favorables, exagérées en-

(1) Voyez la NOTE XXX. Zarate, *Lib. I*, *c.* 1.

core par la vanité de ceux qui en rendoient compte & par l'imagination de ceux à qui on les présentoit, Pizarre & Almagro n'oserent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Ils se retirerent à la petite isle Gallo où Pizarre demeura avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'étoit plus douteuse à leurs yeux (1). 1526.

Pizarre est rappellé par le gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans & moins hardis que leurs chefs, avoient envoyé secretement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios qui avoit succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose

(1) Xeres, 181. Herrera, *decad.* 3; *Lib. VIII*, c. 13.

1526. avec cette prudence froide & phlegmatique, qui paroît la premiere des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte si grande d'hommes ne pouvoit être que funeste à une colonie naissante & foible. Non-seulement il défendit qu'on fît de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre & ses compagnons de l'isle Gallo. Almagro & de Luque, très-mécontens de ces mesures qu'ils n'avoient pu prévenir & auxquelles ils n'osoient s'opposer, trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées & qui étoit leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune, qui avoient déjà reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte.

Il refuse de revenir. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractere, n'avoit

pas besoin d'être excité à persé- 1526.
vérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama & employa toute son adresse & toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts étoit si récent dans leur mémoire, & la pensée de revoir leur famille & leurs amis après une si longue absence se présentoit d'une maniere si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1).

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens Espagnols ont conservé les noms avec

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *cap.* 2, 3. Zarate, *Lib.* 1, *c.* 2. Xeres, 181. Gomera, *Hist. c.* 109.

1526. les éloges qu'ils méritent & à qui l'Eſpagne eſt redevable de ſes plus belles poſſeſſions en Amérique, s'établirent dans l'iſle de la Gorgonne. Cette iſle, plus éloignée de la côte que l'iſle Gallo & tout à fait inhabitée, leur parut une retraite ſûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les ſecours que leurs aſſociés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les ſervirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent ſecondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entrepriſe utile & glorieuſe à la nation & à qui on ne pouvoit reprocher que l'excès de leur zele & de leur courage, & de les laiſſer périr comme des criminels dans une iſle déſerte. Vaincu par les plaintes & les ſollicitations, le gouverneur conſentit enfin à envoyer un petit vaiſſeau à la Gorgonne; mais afin qu'il ne ſemblât pas encourager

Pizarre à aucune entreprise nouvelle il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer. 1526.

Extrémités auxquelles il est réduit.

Pizarre & ses compagnons avoient passé cinq mois dans cette isle, connue pour l'endroit le plus mal-sain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce tems leurs yeux avoient été tournés vers Panama, d'où ils espéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques secours. Mais lassés enfin d'une attente inutile & excédés de souffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme, ils venoient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'océan avec un radeau, plutôt que de rester plus long-tems dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama les transports de leur joie furent si vifs qu'ils oublierent tout ce qu'ils avoient souffert. Leurs espérances se ranimerent, & par un changement rapide, assez naturel à des hommes

(1) Voyez la NOTE XXXI.

1526. accoutumés par leur genre de vie aux viciſſitudes les plus ſoudaines de la fortune, ils paſſerent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aiſément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama ils porterent au ſud-eſt & plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtieme jour après leur départ de l'iſle de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou.

Il découvre le Pérou.

Après avoir touché à différens endroits peu conſidérables ils prirent terre à Tumbés, ville aſſez grande ſituée au-delà du troiſieme degré au ſud de l'équateur & où ſe trouvoient un grand temple & un palais des Incas, ſouverains du pays (1). Là les Eſpagnols eurent pour la premiere fois le ſpectacle de l'opulence & de la civiliſation de l'empire Péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelqu'in-

(1) Calancha, *pag.* 103.

duſtrie, & les Naturels décemment 1526.
vêtus & ayant ſur les autres habitans du nouveau monde l'avantage de connoître l'uſage des animaux domeſtiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or & d'argent ſi grande que ces métaux étoient employés non-ſeulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vaſes & des uſtenſiles communs, ce qui ne laiſſoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuſe abondance dans le pays. Pizarre & ſes compagnons crurent dès-lors qu'ils alloient voir leurs eſpérances réaliſées & ſe trouver en poſſeſſion de vaſtes domaines & de tréſors inépuiſables.

Il retourne à Panama.

Cependant avec le peu de monde qu'il avoit ſous ſes ordres, Pizarre ne pouvoit faire que reconnoître le riche pays dont il eſpéroit devenir bientôt le maître. Il ſuivit quelque-tems la côte & communiqua paiſiblement avec les Naturels, auſſi 1527.

1527. surpris à la vue de ces étrangers que les Espagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence & de civilisation qu'ils appercevoient partout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il étoit nécessaire pour constater l'importance de sa découverte. Il obtint des habitans quelques Lamas, espece d'animal domestique, quelques vases d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur industrie & deux jeunes gens à qui il se proposoit d'enseigner la langue Espagnole pour en faire ses interpretes dans l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troisieme année qui s'étoit écoulée depuis qu'il en étoit parti (1). Aucun aventurier de ce siecle n'a éprouvé autant de malheurs & n'a été exposé à de si grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *c.* 3, 6, *decad.* 4. *Lib. II*, *c.* 7, 8. Vega, 2, *Lib.* 1, *c.* 10, 14 Zarate, *Lib.* 1, *cap.* 2. Benzo, *hist. Novi orbis*, *Lib. III*, *c.* 1.

ſupporta les uns & le courage qu'il montra contre les autres ſurpaſſe tout ce que l'hiſtoire du nouveau monde nous préſente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus pouſſées juſqu'à l'héroïſme. 1527.

1528. Nouveaux projets des aſſociés.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts, ni ſes plaintes ameres ſur le rappel de ſes troupes dans un tems où elles lui étoient néceſſaires pour former un établiſſement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de ſon premier plan. Il ſoutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un ſi puiſſant empire & refuſa d'autoriſer une expédition qui pouvoit ruiner la province confiée à ſes ſoins en lui faiſant faire des efforts au-delà de ſes moyens. Mais toute ſa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois aſſociés. Ils virent ſeulement qu'il leur falloit pourſuivre l'exécution de leur projet ſans le ſecours du gouvernement ou ſolliciter auprès de leur ſouverain la permiſſion

1528. qu'ils ne pouvoient obtenir de l'administrateur de la province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur & de Luque la dignité d'évêque, dans le pays qu'ils se proposoient de conquérir, Pizarre partit pour l'Espagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuisée par les dépenses qu'ils avoient déjà faites qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage (1).

Pizarre se rend en Espagne pour y négocier.

Pizarre ne perdit point de tems. Quelque nouveau que fût pour lui le théatre sur lequel il se produisoit il parut devant l'empereur sans embarras & avec la dignité d'un homme qui se rend à lui-même témoignage des services qu'il a rendus.

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. III*, *c.* 1; Vega, *Lib.* 1, *c.* 14.

Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante, qu'on ne devoit attendre ni de son éducation ni du genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Les récits touchans de ses souffrances & les descriptions pompeuses des pays qu'il a découverts, confirmées par les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impression sur Charles & sur ses ministres que non-seulement ils approuverent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéresser aux succès du chef. Pizarre abusant de ces dispositions favorables négligea beaucoup les intérêts de ses associés. Comme de Luque ne couroit pas la même carriere que lui il obtint pour cet ecclésiastique la dignité à laquelle il aspiroit; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la forteresse qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même il se fit accorder tous les titres & toute l'autorité que son ambition pouvoit desirer. Il fut fait 1528.

1528. Il obtient le gouvernement pour lui-même. 26 Juill.

gouverneur, capitaine général & adelantade de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il espéroit encore découvrir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainsi que tous les priviléges jusqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa jurisdiction, indépendante du gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'espace de deux cens lieues le long de la côte, au sud de la riviere de saint-Jago; & il avoit le pouvoir de nommer tous les officiers qui devoient servir sous lui. Pour ces concessions qui ne coûtoient rien à la cour d'Espagne, puisque c'étoit à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageoit à lever deux cens cinquante hommes & à se pourvoir de vaisseaux, d'armes & de munitions pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnoit le gouvernement.

Foiblesse de son armement.

Quelque peu considérable que

fût le corps que Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit si peu de fonds & si peu de crédit qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il vouloit avoir; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ses engagemens (1). Cependant avant son départ il reçut quelques secours d'argent de Cortès qui, étant retourné vers ce tems-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entroit dans une carriere de gloire semblable à celle que lui-même venoit de fournir (2). 1529.

Il débarqua à Nombre de Dios & traversa l'isthme de Panama accompagné de ses trois freres Ferdinand, Juan & Gonzale. Le premier seul étoit né en mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards & fils

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII, cap.* 9.
(2) *Ibid. Lib. VII*, *c.* 10.

1529. de François d'Alcantara frere de sa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge, & leur courage & leurs talens les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

1530. Il se reconcilie avec Almagro.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits & travailla même à former une nouvelle société dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses découvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Almagro la charge d'Adelentade & de joindre ses sollicitations aux siennes

pour obtenir de l'empereur ce titre & un gouvernement indépendant. 1530.
Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se reconcilia & la confédération se renouvella aux anciennes conditions, que l'entreprise seroit conduite aux frais communs des trois associés & que les profits seroient partagés entr'eux également (1).

Leurs prépa-ratifs.

En réunissant ainsi leurs talens & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux & cent quatre-vingt soldats, dont trente-six cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avoient donné une telle idée de leur supériorité que Pizarre avec 1531. Février.

(1) Herrera, *dec.* 4, *Lib. VII*, *c.* 9. Zarate, *Lib. I*, *c.* 3. Vega 2, *Lib. I*, *c.* 14.

1531. cette petite troupe n'héſita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y raſſembler un renfort qu'il ſe chargeoit de conduire. La ſaiſon propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connue, Pizarre fit le voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courans à cent lieues au nord de Tumbès & obligé de débarquer ſes troupes dans la baie de ſaint-Mathieu. Il ne perdit point de tems & revint au ſud ſans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aiſément par le renfort qu'il attendoit de Panama que pour s'aſſurer une retraite ſur ſes vaiſſeaux en cas d'accident. Il eut cependant beaucoup à ſouffrir dans cette route. La côte du Pérou eſt en différens endroits ſtérile, mal-ſaine & peu habitée. Les Eſpagnols avoient à paſſer les rivieres près de leur embouchure où leur largeur rend le paſſage plus difficile.

Il débarque au Pérou.

difficile. Pizarre au lieu de gagner 1531.
la confiance des habitans les avoit imprudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excès de la fatigue & des maladies de différens genres réduisirent les Espagnols à des extrémités presqu'aussi cruelles que celles qu'ils avoient souffertes dans la premiere expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les conduisoit que plusieurs de ses compagnons commencerent à lui faire des reproches & que ses soldats auroient perdu toute confiance en lui, si même dans cette partie stérile du Pérou ils n'eussent trouvé quelques apparences de richesse & de culture qui sembloient justifier les rapports de leur chef. Enfin ils arri- 14 Avril.
verent dans la province de Coaque, & ayant surpris les habitans de la ville principale ils y trouverent des vases & des ornemens d'or & d'argent évalués à plus de trente

1531. mille pezos, & d'autres richesses qui dissiperent leurs doutes & rendirent aux plus mécontens & leur courage & leurs premieres espérances (1).

Ses mesures pour obtenir du renfort.

Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles, qu'il considéroit comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors, qu'il dépêcha sur le champ un vaisseau à Panama avec une grosse part du butin pour Almagro, & un autre bâtiment à Nicaragua chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province, dans l'espérance que cet étalage des richesses qu'il avoit acquises en si peu de tems détermineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant il continuoit sa marche le long de la côte, & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquoit les Naturels du pays dans leurs

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *c.* 9 *Lib. II*, *c.* 1. Xerês, 182.

habitations éparſes avec une ſi grande impétuoſité qu'il les forçoit à ſe ſoumettre ou à ſe retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition ſoudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays, dont la figure & les mœurs étoient également extraordinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit réſiſter, fit ſur les Péruviens la même impreſſion de terreur qu'avoient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra preſqu'aucune réſiſtance juſqu'à l'iſle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette iſle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traverſés & les habitans en étoient plus courageux & moins civiliſés que ceux du continent. Ils ſe défendirent avec tant de valeur & d'obſtination que Pizarre employa ſix mois à les ſoumettre. De Puna il s'avança à Tumbès où les maladies qui s'étoient miſes dans ſa troupe le forcerent de ſéjourner pendant trois mois (1).

1531.

(1) P. Sancho, *ap.* Ramus III, *p.*

1532.

Pendant ce tems de repos il commença à recueillir le fruit des ſoins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ſes premiers ſuccès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais qui lui parurent un renfort d'autant plus conſidérable que l'un étoit commandé par Sébaſtien Benalcaſar & l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs officiers qui euſſent ſervi en Amérique. De Tumbès il ſe porta ſur la riviere de Piura, & dans une ſituation avantageuſe près de ſon embouchure, il établit la premiere colonie Eſpagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de ſaint-Michel.

Il en reçoit & continue ſa marche.

16 Mai.

A meſure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoiſſances ſur la grandeur, la police & l'état des

371. F. Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *c.* 18. *Lib. IX*, *c.* 1. Zarate, *Lib. II*, *c.* 2, 3. Xerès, *p.* 182, *&c.*

affaires de cet empire. Il n'auroit pas pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, & sans cette circonstance, on ne pourroit pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits & développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite. 1532.

Etat de l'empire du Pérou.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou s'étendoit du nord au sud à plus de quinze cens milles de côte sur la mer du sud. La profondeur de l'est à l'ouest étoit peu considérable & bornée par les grandes chaînes des Andes qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou, comme le reste du nouveau monde, étoit originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs moeurs & par les formes grossieres d'une police imparfaite; & toutes étoient alors si mal

1532. civilisées que si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espece de culture & d'industrie régulieres, sans demeures fixes, ne connoissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitans erroient nuds dans les forêts dont leur pays étoit couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siecles contre les maux inséparables de cette barbarie, & lorsque rien ne sembloit annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme & une femme d'une figure majestueuse & décemment vêtus leur apparurent, dit-on, sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncerent comme enfans du soleil. Cette divinité bienfaisante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine & les envoyoit pour l'instruire & la réformer.

Leurs exhortations fortifiées par le respect qu'inspiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminerent plusieurs de ces sauvages errans à se réunir : ils reçurent, comme des ordres du ciel, les instructions de ces deux êtres extraordinaires & les suivirent à Cusco où ils s'établirent & jetterent les fondemens d'une ville. 1532.

Manco Capac & Mama Ocollo, (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du soleil) ayant ainsi rassemblé plusieurs tribus errantes établirent parmi les Péruviens cette union sociale qui, en multipliant les objets de desirs & en combinant les efforts de l'espece humaine, excite l'industrie & amene les progrès de tous les genres. Manco Capac instruisit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Ocollo enseigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tissus. Par le travail d'un sexe la subsistance devint moins précaire; celui de l'autre rendit la

1532. vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de premiere néceſſité pour une ſociété naiſſante, c'eſt-à-dire à la nourriture, au vêtement & à l'habitation du peuple groſſier qu'il avoit pris ſous ſa conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses inſtructions, que nous détaillerons plus au long dans la ſuite, fixerent les différens rapports des hommes entr'eux & preſcrivirent les devoirs qui en réſultoient. Par-là un peuple barbare & groſſier acquit des mœurs & prit des idées de décence. Les fonctions des perſonnes chargées de quelqu'adminiſtration & revêtues de quelqu'autorité furent réglées avec tant de préciſion & la ſubordination fut ſi bien établie qu'il ſe forma bientôt un état politique, régulier & bien gouverné.

C'eſt ainſi, ſelon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *Incas* ou *Seigneurs* du Pérou. Peu conſidérable à ſon origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit

lieues de Cuſco. Mais dans ces bornes étroites Manco Capac exerça une autorité abſolue. Ses ſucceſſeurs, à meſure que leur domination s'étendit, s'arrogerent les mêmes droits. Leur deſpotiſme étoit auſſi abſolu que celui des ſouverains de l'Aſie. Les Incas étoient reſpectés, non-ſeulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur ſang étoit regardé comme ſacré & ne fut jamais ſouillé par aucun mêlange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des Incas. Leur famille demeurant ainſi ſéparée du reſte de la nation, en étoit diſtinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne ſe montroit lui-même qu'avec des marques de ſa royauté, dont l'uſage étoit réſervé à lui ſeul & recevoit de ſes ſujets des témoignages d'un reſpect qui alloit preſque juſqu'à l'adoration. 1532.

Mais entre les mains des monarques Péruviens ce pouvoir ſans

1532. bornes fut, dit-on, toujours uni à un ſoin tendre pour le bonheur de leurs ſujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'eſt pas la paſſion des conquêtes qui pouſſa les Incas à étendre leur empire, mais le deſir de répandre les avantages de la civiliſation & les connoiſſances des arts parmi les peuples barbares qu'ils ſoumettoient. Pendant une ſucceſſion de douze rois, aucun ne s'écarta, diſent-ils, de ce caractere de bienfaiſance (1).

Lorſque les Eſpagnols aborderent pour la premiere fois à la côte du Pérou, en mil cinq cent vingt-ſix, Huana Capac, le douzieme monarque depuis la fondation de l'empire, étoit ſur le trône. On nous le répréſente comme un prince qui réuniſſoit les talens militaires aux vertus pacifiques qui diſtinguoient ſes

(1) Cieca de Leon *Cron. c.* 44. Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *c.* 4; *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 17.

ayeux. Il ſoumit le royaume de Quito, conquête qui doubla preſque le pouvoir & l'étendue de l'Empire. Il voulut réſider dans la capitale de cette belle province, & contre la loi ancienne & fondamentale de la monarchie qui défendoit de ſouiller le ſang royal par aucune alliance étrangere, il épouſa la fille du roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laiſſa ce royaume à ſa mort, arrivée à Quito vers quinze cent vingt-neuf. Huaſcar, ſon frere aîné par ſa mere qui étoit du ſang royal, eut pour ſon partage le reſte de ſes états. Quel que fût le reſpect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avoit régné avec autant de gloire qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, la diſpoſition d'Huana Capac pour la ſucceſſion à l'Empire parut ſi contraire à une maxime auſſi ancienne que la monarchie & fondée ſur une autorité regardée comme ſacrée, qu'elle excita à Cuzco un mécontentement général.

1532.

1532. Huaſcar encouragé par les diſpoſitions de ſes ſujets voulut que ſon frere renonçât au royaume de Quito & le reconnût pour ſon ſouverain. Mais le premier ſoin d'Atahualpa avoit été de s'attacher un gros corps de troupes qui avoit accompagné ſon pere à Quito. C'étoient les meilleurs ſoldats de l'Empire & Huana Capac leur devoit toutes ſes victoires. Appuyé de ce ſecours, Atahualpa éluda d'abord la demande de ſon frere & marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'eſt ainſi que l'ambition de deux jeunes princes dont l'un avoit pour lui l'ancienne loi du Pérou & l'autre les forces de l'Empire, précipita cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avoit été exempt juſques-là ſous une ſuite de princes vertueux. Dans une telle ſituation l'événement n'étoit pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta ſur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux

& abusa cruellement de sa victoire. 1532.
Convaincu lui-même de la foiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfans du soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar fait prisonnier dans la bataille qui avoit décidé du sort de l'Empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa donnant des ordres au nom de son frere pût établir plus aisément son autorité (1).

Favorable aux progrès des Espagnols.

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de saint-Mathieu, cette guerre civile étoit dans toute sa violence. Si dans sa premiere expédition, en quinze cent vingt-six, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand état, réunies sous un monarque habile, courageux & qu'aucun autre soin

(1) Zarate, *Lib. I*, *c.* 15. Vega 1, *Lib. IX*, *c.* 12, 32-40. Herrera, *decad.* 5, *Lib. I*, *c.* 2, *Lib. III*, *c.* 17.

1532. n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Espagnols, étoient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les alarmer & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir.

Pizarre en profite & s'avance.

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvoit prévoir, & dont il ne put être instruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignoroit la langue, lui laissa la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles & d'arriver jusqu'au centre de l'Empire avant qu'on eût fait un seul effort pour l'arrêter dans sa marche. Les Espagnols en s'avançant apprirent quelque chose de la division qui partageoit le royaume; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre, à qui ce Prin-

ce demanda du secours contre Atahualpa comme contre un rébelle & un usurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture & prévit si nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui divisoit le royaume, que sans attendre le renfort qui lui arrivoit de Panama, il se détermina à s'avancer pendant que la discorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces; espérant lui-même qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs selon les circonstances, il pourroit plus aisément les opprimer tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fussent les qualités distinctives des Espagnols de ce siecle, & que Pizarre possédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guere supposer qu'après s'être avancé jusqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur 1532.

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 3.

1532. & de précaution il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitement de résolution & pour embrasser un plan si hardi & si dangereux.

Etat de ses forces.

Comme il étoit obligé de partager ses troupes & de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qui devoit lui servir de retraite en cas d'événement & de port où il pût recevoir les secours qu'il attendoit de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable & en assez mauvais état. Elle consistoit en soixante-deux cavaliers (1) & cent deux fantassins, dont vingt étoient armés d'arquebuses & trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, & où Atahualpa étoit campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier dépêché par l'Inca vint à sa

[1] Voyez la NOTE. XXXII.

rencontre avec un riche présent de ce prince qui lui offroit son amitié & le faisoit assurer qu'il seroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui disputoient le trône (1). 1532.

Opinions des Péruviens sur les projets des Espagnols.

Les Péruviens ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avoient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos & de leur liberté? Les protestations des Espagnols qui ne

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. I*, *c.* 3. Xerès, *pag.* 189.

1532. cessoient de dire qu'ils étoient venus apporter aux Péruviens la connoissance de la vérité & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraisemblance à la premiere opinion; mais ils étoient rejettés dans la seconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'Inca & le détermina à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence on les laissa traverser paisiblement un desert sablonneux entre saint-Michel & Motupé où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvoient en traversant un si mauvais pays, leur auroit été fatal (1). De Motupé ils s'avancerent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou & passerent par un défilé si étroit & si inaccessible qu'un petit nombre

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

d'hommes auroit pu le défendre contre une armée nombreuſe. Mais là encore, par l'imprudente crédulité de l'Inca, ils ne rencontrerent aucun obſtacle & prirent tranquillement poſſeſſion d'un fort conſtruit pour défendre ce paſſage important. A leur approche Atahualpa leur fit renouveller les aſſurances de ſon amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des préſens plus riches encore que les premiers. 1532.

A ſon entrée dans Caxamalca Pizarre prit poſſeſſion d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit formé par une maiſon que les hiſtoriens Eſpagnols appellent le palais de l'Inca & l'autre par un temple du ſoleil, le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ſes troupes dans ce poſte avantageux, il dépêcha Fernand Soto & ſon frere Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les aſſurances

Il arrive à Caxamalca.

1532. que Pizarre avoit déjà données de ſes diſpoſitions pacifiques & de demander une entrevue avec l'Inca afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Eſpagnols avoient eues en venant dans ſon pays. Ils furent reçus avec toutes les attentions de l'hoſpitalité que les Péruviens euſſent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les viſiter dans leur quartier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui régnoit à ſa cour, le reſpect avec lequel ſes ſujets approchoient de ſa perſonne & exécutoient ſes ordres, étonnerent les Eſpagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-deſſus des petits Caciques de quelques tribus ſauvages. Mais leurs regards s'attacherent bien davantage ſur les immenſes richeſſes étalées avec profuſion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient ſur leurs perſonnes l'Inca & les gens de ſa ſuite, les vaſes

d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espece, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit se former un Européen du seizieme siecle. 1532.

Perfidie méditée de Pizarre.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avoient été témoins & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déjà prise. Il savoit par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, de quelle conséquence il pouvoit être pour lui de se saisir de la personne de l'Inca. Pour en venir à bout il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractere qu'il avoit revêtu

1532. en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque qui recherchoit l'alliance de l'Inca, au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données & des offres de service qu'il lui avoit faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit sur ces protestations & de s'emparer de la personne de ce Prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement & avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa honte & celle de son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons sous le commandement de Ferdinand son frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie; seulement il garda près de sa personne vingt de ses plus déterminés soldats pour le seconder dans la périlleuse entreprise qu'il se réservoit. L'artillerie, qui consistoit en deux pieces de canon de campagne (1) & les arque-

(1) Xerès, *p.* 194.

buſiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas ſortir de leurs poſtes & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le ſignal de l'action. 1532.

Dès le grand matin tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans ſa premiere entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de ſa marche furent ſi longs que le jour étoit déjà fort avancé lorſqu'elle commença. Même alors de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle ſe fit avec tant de lenteur que les Eſpagnols s'impatientant & craignant que quelque ſoupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cauſe de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ſes officiers avec de nouvelles aſſurances de ſes intentions amicales. Cependant l'Inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cens hommes habillés uniformément, eſpece de coureurs qui lui 16 Nov. Viſite que lui rend l'Inca.

1532. ouvroient le paſſage. Aſſis lui-même ſur une eſpece de trône ou de lit, orné de plumes de diverſes couleurs, preſque couvert de plaques d'or & d'argent & enrichi de pierres précieuſes, il étoit porté ſur les épaules de ſes principaux courtiſans. Derriere lui quelques-uns de ſes premiers officiers étoient portés de la même maniere. Pluſieurs bandes de danſeurs & de chanteurs accompagnoient cette marche & toute la plaine étoit couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes.

Etrange harangue de Valverde.

Dès que l'Inca fut près du quartier des Eſpagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main & ſon bréviaire dans l'autre, & dans un long diſcours expoſa au monarque la doctrine de la création, la chûte du premier homme, l'incarnation, la paſſion & la réſurrection de J. C. le choix que Dieu avoit fait de ſaint Pierre pour être ſon grand-vicaire ſur la terre,

le

le pouvoir de S. Pierre transmis aux papes, & la donation faite au roi de Castille par le pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnoître l'autorité suprême du pape & le roi de Castille comme son légitime souverain, lui promettant, s'il se soumettoit, que le roi son maître prendroit le Pérou sous sa protection & lui permettroit de continuer d'y régner, mais lui déclarant la guerre & le menaçant de la plus terrible vengeance s'il refusoit d'obéir & s'il persévéroit dans son impiété.

1532.

Réponse de l'Inca.

Cet étrange discours, qui contenoit des mysteres incompréhensibles & des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en si peu de tems une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprete, qui entendoit peu l'Es-

1532. pagnol & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'Inca, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde plus faciles à saisir le remplirent d'étonnement & d'indignation. Sa réponse fut pourtant modérée. Il commença par observer qu'il étoit maître de son royaume par le droit de succession, & qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger prétendoit disposer de ce qui ne lui appartenoit pas; & que si cette prétendue donation avoit été faite, lui qui étoit le légitime propriétaire refusoit de la confirmer; qu'il n'étoit point du tout disposé à renoncer à la religion qu'il tenoit de ses ancêtres & à abandonner le culte du soleil, divinité immortelle que lui & son peuple adoroient, pour adorer le dieu des Espagnols qui étoit sujet à la mort; Qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur, il n'en avoit jamais entendu parler, qu'il

n'y comprenoit rien & qu'il desiroit de savoir où Valverde avoit appris des choses si extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Valverde en lui présentant son bréviaire. L'Inca prit le livre avec empressement & après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-il, en jettant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ses compagnons & leur crie : « aux armes, chrétiens, » la parole de Dieu est profanée, » vengez ce crime sur ces chiens » d'infideles (1) ». 1532.

Pizarre qui, durant cette longue conférence, avoit eu de la peine à retenir ses soldats, impatiens de se jetter sur les richesses qu'ils avoient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A l'instant les instrumens militaires des Espagnols se firent entendre ; les canons & les mous-

Pizarre attaque les Péruviens.

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

1532.

quets commencerent à tirer, les chevaux s'élancerent & l'infanterie tomba ſur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains étonnés d'une attaque ſi ſoudaine & à laquelle ils s'attendoient ſi peu, troublés par les terribles effets des armes à feu & par l'irréſiſtible impétuoſité de la cavalerie prirent la fuite de tous les côtés ſans tenter de ſe défendre. Pizarre à la tête de ſa troupe d'élite, pouſſe droit à l'Inca, & quoique les grands de ſa ſuite s'empreſſaſſent autour de leur monarque & lui fiſſent un bouclier de leurs corps en ſe dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt juſqu'à lui, le ſaiſit par le bras, le fait deſcendre de ſon trône & l'emmene dans ſon quartier. La priſe du monarque décida la fuite de toutes ſes troupes. Les Eſpagnols les pourſuivirent de tous les côtés & continuerent de maſſacrer de ſang froid & avec une barbarie réfléchie des fuyards qui ne faiſoient aucune réſiſtance. Le carnage ne finit

Il ſe rend maître de la perſonne de l'Inca.

qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés; aucun Espagnol ne périt, & Pizarre seul fut légérement blessé à la main par un de ses propres soldats qui s'étoit saisi avec trop de précipitation de la personne de l'Inca (1). 1532.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpasserent toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou, & ils furent si transportés de cet étonnant succès qu'ils passerent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de tems une fortune extraordinaire.

Abattement de l'Inca.

Aux premiers momens de sa captivité l'Inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, & son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre craignant de perdre tous les avan-

(1) Voyez la NOTE XXXV.

1532. tages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur & de respect, que démentoient ses actions. En vivant parmi les Espagnols l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominoit & qu'ils ne prenoient pas la peine de cacher; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connoissoient déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes & l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devoit s'élever.

Atahualpa transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté,

prit ſur le champ des meſures pour remplir ſon engagement. Il envoya des meſſagers à Cuzco, à Quito & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance, ſoit dans les temples, ſoit dans les palais des Incas, & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à ſa rançon. Quoiqu'il fût priſonnier chez ſes ennemis, les Péruviens étoient ſi accoutumés à reſpecter tous les ordres de leurs ſouverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'eſperance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre ſa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer; & quoique les forces de l'Empire fuſſent encore entieres, on ne fit plus de préparatifs; on n'aſſembla plus de troupes pour défendre l'état & venger le ſouverain (1). Les Eſpagnols demeurerent tranquilles à 1532.

(1) Xerès, 205.

1532.
Les Espagnols visitent différentes provinces.

Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui, loin de trouver aucune résistance, furent par-tout reçus avec des témoignages de respect & de soumission (1).

Almagro arrive avec un renfort.
Décembre.

Quelque peu considérables que fussent ces détachemens & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays, il se seroit bien gardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes s'il n'avoit pas reçu dans le même tems la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (2). L'arrivée de ce secours étoit aussi alarmante pour l'Inca qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyoit le pouvoir de ses ennemis s'accroître, & comme il ne con-

(1) Voyez la NOTE XXXVI.

(2) Xerès, 204. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 1, 2.

noissoit ni d'où venoient ces étrangers ni par quels moyens ils étoient conduits au Pérou, il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondoit sur ses etats. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cuzco avoient rendu visite à son frere Huascar dans le lieu où étoit le prisonnier, que ce prince leur avoit représenté la justice de sa cause, & que pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable si les Espagnols écoutoient ces propositions, & craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver la sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécu-

1532.

1533. Huascar est mis à mort.

1533. tés avec une ponctualité scrupuleuse (1).

Les Espagnols partagent le butin.

Cependant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée & Atahualpa assuroit les Espagnols que si toute sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoit tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-tems l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques pieces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne & cent mille

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 6. Gomera, *hist. c.* 115. Herrera *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 2.

pezos, destinés aux soldats qui étoient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cent vingt-huit mille cinq cens pezos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de S. Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, & dans la maniere dont elle se fit on reconnoît bien ce bisarre mélange de fanatisme & de rapacité, que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappans des conquérans du nouveau monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violence & la cruauté, ils commencerent par invoquer solemnellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pezos, 1533.

(1) Herrera, *décad.* 5, *Lib.* III, *c.* 3.

1533. somme équivalente en ce tems-là à autant de livres sterlings du nôtre, & chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre & de ses officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de ce partage.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite, acquise par le service militaire & jamais un si grand butin ne fut partagé par un si petit nombre de soldats. Plusieurs d'entr'eux se voyant récompensés de leurs travaux au-delà leurs espérances, furent si impatiens de se retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainsi disposés ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que partout où ils iroient le spectacle de leur richesse engageroit d'autres aventuriers plus pauvres & plus

hardis à venir ſe ranger ſous ſes drapeaux, leur accorda leur demande ſans difficulté & permit à plus de ſoizante d'entr'eux d'accompagner en Eſpagne ſon frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'Empereur la relation de ſes victoires & les préſens qu'il lui deſtinoit (1). 1533.

L'Inca demande inutilement ſa liberté.

L'Inca, après le partage de ſa rançon entre les Eſpagnols, les ſomma d'accomplir la promeſſe qu'on lui avoit faite de le mettre en liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de la penſée de Pizarre. En faiſant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, comme tous ſes compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une eſpece inférieure qui ne méritoient pas le nom d'hommes & n'en avoient pas les droits. Dans ſa convention avec Atahualpa il n'avoit eu d'autre objet que d'a-

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 38.

1533. muſer ſon priſonnier, afin que l'eſpoir de recouvrer ſa liberté l'engageât à lui prêter ſon autorité pour recueillir les richeſſes de ſon royaume. Après avoir réuſſi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avoit promis, & tandis que ce prince crédule eſpéroit de remonter bientôt ſur ſon trône, Pizarre avoit ſecrétement réſolu de lui ôter la vie. Pluſieurs circonſtances ſemblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels & des plus atroces dont les Eſpagnols ſe ſoient ſouillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance mutuelle entre l'Inca & les Eſpagnols.

Pizarre en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le ſouverain du Mexique, manquoit des talens néceſſaires pour bien ſuivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adreſſe ni la modération qui euſſent pu lui faire gagner la confiance de ſon priſonnier, il n'avoit pas ſçu mettre à profit l'avantage d'être maître de ſa perſonne & de ſon autorité. Il eſt vrai qu'A-

tahualpa montroit plus de diſcernement que n'en avoit fait voir Montézume, & qu'il paroiſſoit avoir mieux démêlé le caractere & les vues des Eſpagnols. Les ſoupçons & la défiance s'établirent bientôt entre eux & lui. Le ſoin avec lequel il falloit garder un priſonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du ſervice militaire, tandis que l'avantage qu'on en retiroit paroiſſoit peu conſidérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'Inca que comme un fardeau dont il deſiroit d'être délivré (1). 1533.

Almagro & ſes compagnons demandent la mort de l'Inca.

Almagro & ſes compagnons avoient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'Inca, & quoique les nouveaux venus euſſent eu, comme nous l'avons vu ci-deſſus, une part du butin & que leur chef eût reçu des préſens conſidérables, ils étoient tous mécontens. Ils craignoient que tant

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

1533. qu'Atahualpa feroit prifonnier, les foldats de Pizarre ne regardaffent les tréfors qu'on pourroit amaffer dans la fuite comme le fupplément de ce qui manquoit à la rançon de l'Inca, & que fous ce prétexte ils ne prétendiffent fe les approprier en entier. Ils demandoient donc fa mort afin que tous les aventuriers du Pérou fuffent déformais fur le même pied & euffent les mêmes droits (1).

Motifs qui portent Pizarre à y confentir.

Pizarre lui-même commençoit à être alarmé des nouvelles qui lui parvenoient des provinces éloignées de l'Empire. On y affembloit des troupes & ces mouvemens pouvoient être l'effet des ordres donnés par Atahualpa. Ces craintes & ces foupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès en quinze cent vingt pour lui fervir d'interprete. Cette fonction mettant

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 7. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 7. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *ch.* 4.

Philippillo à portée de voir familierement & fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivroit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contre eux. 1533.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'Inca & que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son

1533. égard avec plus de décence & d'attention. Adouci par le reſpect que lui montroient ces officiers d'un rang diſtingué parmi les Eſpagnols, il ſe plaiſoit dans leur ſociété, mais en préſence du gouverneur il étoit timide & contraint. A la crainte ſe joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe celui de lire & d'écrire attiroit ſa plus grande admiration. Il recherchoit depuis long-tems ſi c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ſes doutes il pria un des ſoldats qui le gardoient d'écrire ſur l'ongle de ſon pouce le nom de Dieu. Il montra enſuite cette écriture à différens Eſpagnols en leur demandant ce qu'elle ſignifioit & à ſon grand étonnement tous lui firent ſans héſiter la même réponſe. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui préſenta ſon pouce. Le gouverneur rougit & fut forcé d'avouer avec quelque confuſion ſon ignorance. Dès ce moment Atahualpa le regarda comme un homme

de rien, moins inſtruit que ſes ſoldats & il n'eut pas l'adreſſe de cacher les ſentimens que cette découverte lui avoit inſpirés. Le général fut ſi vivement bleſſé de ſe voir l'objet du mépris d'un barbare que ſon reſſentiment ſe joignant à tous les autres motifs, il ſe détermina à faire périr l'Inca (1). 1533.

On fait à l'Inca ſon procès.

Mais pour donner quelqu'apparence de juſtice à une action ſi violente & pour n'en être pas lui ſeul reſponſable à ſon ſouverain, Pizarre ſe détermina à faire juger l'Inca ſelon toutes les formes obſervées en Eſpagne dans les procès criminels. Lui même & Almagro avec deux conſeillers furent ſes juges, avec un pouvoir abſolu d'abſoudre & de condamner. Un procureur général pourſuivit au nom du roi. On donna à l'accuſé un conſeil pour ſa défenſe & des greffiers furent chargés de rédiger

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 38.

1533. les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa quoique bâtard avoit usurpé le trône & fait mourir son frere son légitime souverain. Il étoit idolâtre & il avoit non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il avoit un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement il avoit dissipé & détourné frauduleusement les trésors de l'Empire qui appartenoient aux Espagnols par droit de conquête & excité ses sujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules & si absurdes qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettoit le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avoit aucune jurisdiction. Sur tous ces articles des témoins furent en-

tendus ; mais comme ils faisoient leur déposition dans leur langue, Philippillo chargé de les interpréter pouvoit y donner toutes les tournures qui favorisoient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincans à des juges, dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcerent qu'Atahualpa étoit coupable & le condamnerent à être brûlé vif. Le P. Valverde prostitua ses fonctions sacrées jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son ministere & à en attester la justice par sa signature. Accablé de sa destinée Atahualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes, ses promesses & ses prieres d'être envoyé en Espagne où un monarque seroit son juge. Mais la pitié étoit un sentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'exécution fût faite sur le champ & ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens du malheureux prince, le même moine qui venoit de ratifier sa sentence se

1533.

Il est condamné.

1533. présenta à lui pour le consoler & tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit usage Valverde pour faire embrasser à l'Inca la religion chrétienne fut la promesse qu'on adouciroit la rigueur de son supplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite & Atahualpa au lieu d'être brûlé fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

Et exécuté.

Plusieurs Espagnols s'élevent contre cette violence.

Heureusement pour l'honneur de la nation Espagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès & sortis de leur patrie pour conquérir & désoler le nouveau monde, il se trouvoit encore des hommes qui conservoient des sentimens d'honneur & de générosité dignes du nom Castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahual-

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 7. Xerès, *pag.* 233. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 36, 37. Gomera, *hist. c.* 117. Herrera, *dec.* 5 *Lib. III*, *c.* 4.

1533.

pa & que Soto eût été envoyé dans un poſte éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne ſe fit pas ſans oppoſition. Pluſieurs officiers & particulierement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles firent des remontrances & même des proteſtations contre ce jugement, comme deshonorant pour leur patrie & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutoient que c'étoit violer le droit public des nations & uſurper ſur un ſouverain indépendant une juriſdiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient leur être avantageux l'emporterent. Mais l'hiſtoire ſe plaît à conſerver le ſouvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils ſont inutiles, & les écrivains Eſpagnols en rapportant ces événemens où la valeur de leurs compatriotes ſe montre

1533. bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcerent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime (1).

Dissolution du gouvernement & de toute police intérieure au Pérou.

Après la mort d'Atahualpa Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendroit entre ses mains un instrument passif & qu'il se serviroit de lui plus aisément que d'un monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cuzco & des pays adjacents reconnurent comme Inca Manco Capac frere d'Huascar (2). Mais ni l'un ni l'autre de ces souverains n'eut l'autorité de ses prédécesseurs. Les convulsions violentes qui avoient agité l'Empire, d'abord dans la guerre civile des deux freres, & ensuite depuis le moment de l'invasion des

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 37. Xerès I, 235. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 5.

(2) Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 7.

Espagnols

Espagnols, avoient non-seulement troublé l'ordre établi dans l'administration intérieure, mais presque brisé tous les ressorts du gouvernement. Lorsque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers & périssant enfin d'une mort honteuse, le peuple de différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès, se regardant comme affranchi désormais de toute la contrainte des loix & des moeurs (1). Atahualpa avoit fait périr un si grand nombre de descendans du soleil & les avoit traités avec tant d'indignité que leur ascendant sur les peuples étoit fort affoibli & le respect qu'on avoit pour cette race sainte sensiblement diminué. Encouragés par ces circonstances des hommes ambitieux s'éleverent en différentes parties de l'Empire & aspirerent au pouvoir suprême sans être de la race des 1533.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. II*, *c.* 12 *Lib. III*, *c.* 5.

1533. Incas. Le général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito saisit le frere & les enfans de son maître, les fit mourir dans les supplices & rejettant toute liaison avec l'un & l'autre Inca se forma pour lui-même un royaume séparé (1).

Pizarre s'avance vers Cuzco.

Les Espagnols virent avec plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens & la vigueur du gouvernement se relâcher. Ils considérerent ces désordres comme les avantcoureurs de la dissolution prochaine de l'état. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cuzco. Il avoit reçu des renforts si considérables qu'il pouvoit désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que son frere Ferdinand & les officiers & soldats à qui il avoit permis de quitter le service en emportant leur part du butin,

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 8. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 3, 4.

furent arrivés à Panama & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportoient, la renommée de leurs victoires & de leurs richesses se répandit dans tous les établissemens Espagnols de la côte du sud & y produisit un si grand effet, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama & de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts, qui vouloient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les défenses il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de sorte qu'en se mettant en marche pour Cuzco il se trouva à la tête de cinq cent hommes, après avoir laissé à Saint-Michel une garnison considérable 1533.

(1) Gomera, *hist. c.* 125. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 1. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 5.

1533. ſous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient aſſemblé pluſieurs gros corps de troupes pour s'oppoſer à ſes progrès. On livra pluſieurs combats, qui ſe terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Américains : il y avoit un petit nombre d'Eſpagnols tués ou bleſſés, & les Américains étoient mis en fuite à chaque fois avec un grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cuzco & en prit poſſeſſion. Les tréſors qu'on y trouva, reſte de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché, ſoit pour ſauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés, ſoit en haine de leurs avides vainqueurs, excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais comme les Eſpagnols étoient déjà familiariſés avec la richeſſe du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part conſidérable qui fut diſtribuée

1533.

à chacun n'excita pas le même étonnement que le premier (1).

Pendant cette marche à Cuzco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitoit comme Inca, mourut; & comme les Espagnols ne lui substituerent personne, les droits de Manco Capac au trône parurent être alors universellement reconnus (2).

Conquête de Quito par Benalcazar.

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainsi occupées, Benalcazar, gouverneur de saint-Michel, habile & brave officier, rougissoit de son inaction & brûloit de se signaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua le mit en état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement confié à

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Herrera, *decad.* 5, *Lib. V*, *c.* 2.

1533. ses soins, il se mit à la tête du reste & partit pour soumettre Quito où, selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avoit laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avoit une grande distance de saint-Michel à cette ville, & la marche étoit pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois; il fut souvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur, sa bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacles & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitans connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de la tromper, avoient emporté toutes les richesses qui attiroient les Espagnols & qui leur avoient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 9. Vega, *p.*

Benalcazar ne fut pas le seul capitaine Espagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvoient y attira un ennemi plus puissant. Pierre d'Alvarado qui s'étoit si fort distingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompense de sa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille, & sentit le besoin de se rejetter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richesses acquises par les conquérans du Pérou exalterent en lui cette passion & en déterminerent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito étoit hors des limites du gouvernement de Pizarre, il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cent

1533. Expédition d'Alvarado.

2, *Lib. II*, *c.* 9. Herrera, *decad.* 5, *Lib. IV*, *c.* 11, 12, *Lib. V*, *c.* 2, 3, *Lib. VI*, *c.* 3.

1533. hommes, dont plus de deux cent étoient des gentilshommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo & connoissant très-imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant le cours de la riviere Guayaquil & en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts & des marais dans les terrains bas & souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito il avoit péri un cinquieme des Espagnols & la moitié des chevaux; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas Américaines mais Espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer.

(2) Voyez la NOTE XXXVIII.

Pizarre ayant été inſtruit de l'arme- 1533.
ment d'Alvarado avoit envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'oppoſer à ſon invaſion. Benalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique ſurpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageuſement lorſque quelques officiers plus modérés propoſerent & firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Eſpagnols devoient ſuſpendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le ſang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans ſon gouvernement à condition qu'Almagro lui paieroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépenſe de ſon armement. Pluſieurs de ſes ſoldats prirent parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition qui ſembloit devoir perdre Pizarre & ſa colonie contribua ainſi à augmenter ſes forces (1).

(1) Zarate, *Lib. I*, *c.* 10-13. Vega,

1534.

Honneurs conférés par le roi d'Espagne à Pizarre & à Almagro.

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (1) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama & dans les autres colonies Espagnoles. Pizarre fut reçu de l'empereur avec les égards dus à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'Empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux pouvoirs & de nouveaux privileges & en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au

p. 2, *Lib. II*, *c.* 1, 2, 9, *&c.* Gomera, *hist. c.* 126, *&c.* Remesal, *hist. Guatimal. Lib. III*, *c.* 6. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, *c.* 1, 2, 7, 8.

(1) Voyez la NOTE XXXIX.

ſud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans ſa premiere patente. Almagro obtint auſſi les honneurs qu'il avoit ſi long-tems deſirés. On lui donna le titre d'Adelentade ou gouverneur, & ſa juriſdiction fut étendue ſur deux cent lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas ſans récompenſe. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de ſaint-Jacques, diſtinction toujours flatteuſe pour un gentilhomme Eſpagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de perſonnes de plus grande diſtinction que celles qui avoient juſqu'alors ſervi en Amérique (1). 1534.

Commencement des diſcuſſions entre Pizarre & Almagro.

On reçut au Pérou quelques nouvelles de ſa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plutôt inſtruit qu'il avoit

(1) Zarate, *Lib. III*, c. 3. Vega, p. 2, *Lib. II*, c. 19. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, c. 13.

obtenu de l'empereur un gouverne-
1534. ment indépendant qu'il prétendit que Cuzco, où résidoient les Incas, y étoit compris & qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean & Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendans avoit un parti puissant & la dispute alloit se décider par le sort des armes lorsque François Pizarre arriva dans la capitale ; il n'y avoit jamais eu entre ce guerrier & Almagro de reconciliation sincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui seul des honneurs & des avantages qu'il devoit partager avec son associé, étoit toujours présente à l'esprit de l'un & de l'autre. L'un ne pouvant se dissimuler sa mauvaise foi, ne se flattoit pas que son rival la lui pardonnât ; l'autre se souvenant toujours qu'il avoit été trompé ne cherchoit que les occasions de se venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à suspendre leur haine ré-

ciproque & même à agir de concert pour obtenir les richesses & la puissance ; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs desirs que les mêmes passions qui avoient formé cette union passagere les diviserent de nouveau. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de subalternes intéressés à les flatter, qui avec l'art & la méchanceté particuliere à cette espece d'hommes, aigrissoient leurs soupçons mutuels & grossissoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais malgré toutes ces causes d'inimitié ils connoissoient si bien l'un & l'autre leurs talens respectifs qu'ils craignoient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cuzco & l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro & ses partisans détournerent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenteroit la conquête du Chili & que s'il n'y trouvoit pas

1534.

1534. un établissement digne de lui ; Pizarre pour l'indemniser lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solemnités religieuses que la premiere & observée avec aussi peu de fidélité (1).

Réglemens de Pizarre.

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer & comme il jouissoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Espagnol ni Indien, il s'occupa avec l'ardeur & la constance qui distinguent son caractere à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendît incapable de toute recherche sur les principes de la police intérieure & que le genre de vie qu'il avoit mené jusques-là

(1) Zarate, *Lib. II*, c. 13. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, c. 19. Benzo, *Lib. III*, c. 6. Herrera *decad.* 5, *Lib. VII*, *cap.* 8.

parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumieres & à l'expérience. Il partagea le pays en différens districts, & il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglemens sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines & le traitement des Indiens. Ses loix furent simples & n'avoient pour objet que la prospérité publique. 1534.

Mais quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit sa colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se considéroit lui-même comme le fondateur d'un grand empire & délibéra long-tems avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siege du gouvernement. Cuzco, la résidence des Incas, étoit située dans un coin de l'Empire à plus de quatre cent milles de la mer, & plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paroissoit extrême. Le Pérou n'a-

Fondation de Lima.

1534. voit aucun autre établissement qui méritât le nom de ville & qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite riviere, du même nom que la vallée qu'elle arrose & qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le havre le plus commode de l'océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna

18 Janv. 1535. le nom de *Ville des trois rois*, soit parce qu'il en posa la premiere pierre au tems où l'église célébre la fête des trois rois, soit, comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles souverains de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle est

ſituée. Par les ſoins de Pizarre les bâtimens s'éleverent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville : un palais magnifique pour le gouverneur, & des maiſons ſolidement conſtruites pour ſes principaux officiers annoncerent dès-lors ſa future grandeur (1). 1535.

Invaſion du Chili par Almagro.

En conſéquence de ſa convention avec Pizarre, Almagro ſe mit en marche pour le Chili. Comme il poſſédoit au plus haut degré les qualités qui attirent ſur-tout l'admiration du ſoldat, une libéralité ſans bornes & un courage intrépide, cinq cent ſoixante-dix hommes ſe rangerent ſous ſes drapeaux. C'étoit le plus grand corps d'Européens qui eût été aſſemblé juſqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement ſon expédition ou l'habitude de ſupporter tous les travaux & de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Eſpagnols

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, *cap.* 12. *Lib. VII*, *c.* 13. Calancho *Cronica*, *Lib. I*, *c.* 37. Barnucuo *Lima funda II*, 294.

1535. qui avoient servi quelque-tems en Amérique, détermina Almagro à traverser les montagnes au lieu de s'avancer par le pays plat, le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court, mais presqu'impraticable. Dans cette route ses troupes souffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim & des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride où le froid est presqu'aussi rude que celui qu'on trouve sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, & ceux qui résisterent & parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili, y trouverent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent affaire à des hommes très-différens des Péruviens, intrépides, endurcis au travaux, & assez semblables aux nations guerrieres du nord de l'Amérique par leur constitution physique & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la premiere apparition des Espagnols, & plus encore

1535.

à la vue de leur cavalerie & des effets de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur surprise, non-seulement jusqu'à se défendre avec courage, mais même jusqu'à assaillir leur nouveaux ennemis avec plus de résolution & de vigueur que n'en avoit montré jusques-là aucune nation Américaine. Les Espagnols continuerent cependant à pénétrer dans le pays & y recueillirent de l'or en abondance, mais ils ne penserent plus à y former un établissement. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition étoit encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappellés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les causes (1).

Révolte des Péruviens.

Les colonies espagnoles de l'Amérique avoient envoyé un si grand

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 1 Gomera, *hist. c.* 131. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 20. Ovalle, *hist.* de Chile, *Lib. IV*, *c.* 15, *&c.* Herrera *decad.* 5, *Lib. VII*, *c.* 9, *Lib. X*, *c.* 1, *&c.*

1535. nombre d'aventuriers au Pérou ; & tous y portoient des espérances si outrées d'une fortune immense & rapide qu'il n'étoit pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition, non-seulement le renversement de toutes leurs espérances, mais une véritable insulte. Il falloit cependant trouver quelqu'occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus distingués qui lui étoient arrivés nouvellement, à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'Empire que les Espagnols n'avoient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables, qui vers le tems du départ d'Almagro pour le Chili se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'Inca Manco

Son origine. Capac observant l'imprudence des

Eſpagnols qui diſperſoient ainſi leurs troupes & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cuzco ſous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'aſſurer ſes droits à l'Empire, de venger ſon pays & d'exterminer ſes oppreſſeurs. Quoique ſurveillé de très-près par les Eſpagnols qui lui laiſſoient habiter le palais de ſes ancêtres à Cuzco, il trouva moyen de communiquer ſon projet aux gens qui devoient l'exécuter. Les moindres deſirs des ſouverains ſont des ordres chez un peuple accoutumé à les reſpecter comme des divinités. Les Eſpagnols loin de ſe diſpoſer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avoient fait croire aux habitans, y abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus eſpérer de ſe voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette entrepriſe furent faits avec le

1535.

1535. silence & le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

1536. Et ses progrès. L'Inca avoit déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre étant venu à Cuzco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devoit se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solemnité les hommes les plus considérables de l'Empire s'étoient rassemblés. Dès que l'Inca les eut joint l'étendard de la guerre fut déployé & en peu de tems tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Beaucoup d'Espagnols qui vivoient tranquilles dans les possessions qu'ils avoient obtenues, furent massacrés. Différens détachemens, marchant sans précaution dans une contrée qui paroissoit entierement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux

cent mille hommes, si nous en croyons les historiens Espagnols, attaqua Cuzco. Les trois freres se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cuzco. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tous le pays empêchoient même toute relation entre les deux villes, de sorte que les Espagnols dans l'une & dans l'autre ignoroient également le sort de leurs compatriotes, & supposant les événemens les plus funestes, se croyoient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou (1). 1536.

Siege de Cuzco.

C'est contre Cuzco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'Inca à la tête d'une nombreuse armée en forma le siege, qui fut suivi pendant

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 28. Zarate, *Lib. III*, *c.* 3. Cieca de Leon, *c.* 82. Gomera, *hist. c.* 135. Herrera, *decad. Lib.* 5, *v III*, *c.* 5.

1536. neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployerent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains; mais ils conduisirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de sagacité & montrerent plus d'exactitude à acquérir les connoissances de l'art militaire. Ils avoient observé la discipline espagnole & ils s'efforcerent de l'imiter. Ils tournerent les armes Européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques & les boucliers qu'ils avoient pris aux Espagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avoient remarqué que les Espagnols combattoient serrés & tiroient delà leur plus grande force dans l'action; ils s'exercerent à combattre de la même maniere. Quelques-uns oserent manier les mousquets & acquirent assez d'adresse pour s'en servir. Les plus hardis, parmi lesquels étoit Manco Capac lui-

lui-même, montoient les chevaux qu'ils avoient pris & s'avançoient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers Espagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites & cet usage maladroit des arts & des armes des Européens que les Péruviens fatiguoient les Espagnols (1). Manco Capac se remit en possession d'une moitié de sa capitale malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cuzco. Il en fut pourtant chassé ensuite ; mais les Espagnols y perdirent Jean Pizarre le plus aimé des trois freres & quelques autres officiers de distinction. Excédés par les fatigues d'un service qui ne leur laissoit aucun moment de repos, manquant de vivres & désespérant de résister plus longtems à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours, les soldats de Pizarre avoient résolu d'a- 1536.

(1) Voyez la NOTE XL.

1536. bandonner Cuzco dans l'efpérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis, & de gagner la mer où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (1).

Arrivée d'Almagro.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens auroit fuffi pour engager Almagro à quitter le Chili pour aller au fecours de fes compatriotes ; mais il fut porté à cette réfolution par un motif moins généreux & plus intéreffé. Le même meffager par lequel il apprenoit la fituation des affaires au Pérou, lui apportoit la patente royale qui le créoit gouverneur du Chili & fixoit les limites de fon gouvernement. D'après cette patente Cuzco lui parut évidemment compris dans l'étendue de fon département & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la poffeffion de

Et motifs de fa conduite.

(1) H rrera, *dec.* 5, *Lib. VIII*, *c.* 4.

cette capitale que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet il hazarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines ſablonneuſes de la côte. Dans cette marche il ſouffrit de la chaleur & de la ſoif, preſqu'autant qu'il avoit ſouffert du froid & de la faim, en traverſant les ſommets des Andes. 1536.

Ses opérations. 1537.

Il arrivoit à Cuzco dans un moment de critique. Les Eſpagnols & les Péruviens en le voyant approcher éprouverent une égale inquiétude. Ceux-là inſtruits de ſes prétentions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci connoiſſant le ſujet de la querelle des deux partis ſe flattoient qu'il y avoit pour eux plus à eſpérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal inſtruit des événemens qui s'étoient paſſés pendant ſon abſence, & voulant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires

1537. avançoit vers la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonſpection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'Inca s'y conduiſit avec beaucoup d'adreſſe. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro ; mais après pluſieurs tentatives ſans ſucces, déſeſpérant de former jamais une union ſincere avec les Eſpagnols, il les ſurprit avec un corps nombreux & choiſi. La diſcipline & la valeur des Eſpagnols triompherent. Les Péruviens furent repouſſés avec une ſi grande perte qu'une grande partie de leur armée ſe diſperſa & qu'Almagro put s'avancer librement juſqu'aux portes de Cuzco.

Il prend poſſeſſion de Cuzco.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens porterent toute leur attention ſur ce nouvel ennemi & prirent des meſures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque tems les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils

furent environnés d'ennemis communs qui se feroient réjouis de leurs pertes. On proposa différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractere ouvert, affable & généreux d'Almagro lui gagnerent plusieurs des partisans des Pizarres, révoltés des manieres dures & impérieuses de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres & environnant la maison qu'habitoient les deux freres, il les força après une défense opiniâtre de leur part de se rendre à discrétion (1). 1537.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premieres hostilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt suivies de scenes meurtrieres. François Pizarre ayant

Guerre civile & succès d'Almagro.

(1) Zarate, *Lib. III*, c. 4. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, c. 29, 31. Gomera, *hist. c.* 134. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, c. 1 - 5.

1537. difperfé les Péruviens qui inveftiffoient Lima & reçu d'Hifpaniola & de Nicaragua des renforts confidérables, envoya cinq cens hommes fous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer fes freres & la garnifon de Cuzco. Ce corps qu'on pouvoit regarder comme une force confidérable dans l'enfance de la puiffance Efpagnole en Amérique s'avança jufqu'à une petite diftance de la capitale avant de foupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes poftés fur les bords de la riviere d'Abancay pour les empêcher de la paffer. Almagro cependant plus jaloux de les attirer à fon parti que de les vaincre, tenta de féduire leur chef par des promeffes & des préfens. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amufa par différens mouvemens, tandis qu'un gros détache-

ment de ſoldats choiſis ayant paſſé la riviere pendant la nuit tomba ſur ſon camp, diſperſa ſes troupes avant qu'il eût eu le tems de les former, & le fit lui-même priſonnier avec ſes principaux officiers (1). 1537. 12 Juil.

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée ſans retour ſi Almagro avoit auſſi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigue Orgognès, officier d'un grand talent, qui ayant ſervi ſous le connétable de Bourbon dans ſes guerres en Italie, étoit accoutumé aux réſolutions hardies & déciſives, lui conſeilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avoit entre les mains, Alvarado & quelques autres qu'il ne pouvoit eſpérer de gagner & de marcher ſur le champ à Lima avec ſes troupes victorieuſes avant que le gouverneur eût le tems de Il n'en profite pas.

(1) Zarate, *Lib. III*, c. 6. Gomera, *Hiſt. c.* 138. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 33, 34. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *cap.* 9.

1537. faire des préparatifs de défense. Almagro sentoit tous les avantages de ce conseil & ne manquoit pas du courage nécessaire pour le suivre; mais il ceda à des sentimens qui ne paroissoient guere convenir à un soldat de fortune, vieilli dans le service, & il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devoit pas attendre d'un chef de parti qui avoit tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de ses adversaires & la crainte d'être regardé comme rébelle, ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que son souverain avoit donnée à un autre. Il savoit bien que la dispute entre lui & Pizarre ne pouvoit se terminer que par les armes & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider. Mais une délicatesse mal entendue dans la circonstance où il se trouvoit lui faisoit souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, & ce motif lui fit reprendre tranquillement le che-

min de Cuzco pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer (1). 1537.

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé, le retour d'Almagro, la prise de Cuzco, la mort d'un de ses freres, la captivité des deux autres & la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent portées en même-tems. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques momens ce courage qui avoit déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité ; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté aussi bien que le desir de la vengeance, l'empêcherent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte & qu'il attendoit des renforts considérables d'hommes & de provisions, il étoit aussi important pour lui de gagner du tems & d'éviter une action que pour Almagro de hâter ses opérations & d'en venir à une action décisive. Il

Situation fâcheuse de Pizarre.

Adresse de sa conduite.

(1) Herrera, *dec. 6, Lib. 11, cap. 10, 11.*

1537. eut recours aux artifices qu'il avoit déjà employés avec ſuccès & Almagro fut aſſez foible pour ſe laiſſer amuſer par l'eſpérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant ſans ceſſe ſes propoſitions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout & rétractant enſuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula pluſieurs mois ſans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro & ſes officiers n'étoient occupés qu'à reconnoître & éviter les piéges que leur tendoit le gouverneur de Lima, Gonzale Pizarre & Alvarado trouverent le moyen de corrompre leurs gardes & non-ſeulement ils s'échapperent, mais ils perſuaderent à ſoixante ſoldats d'Almagro de fuir avec eux (1). La fortune ayant ainſi rendu au gouverneur un de

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 8. Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *c.* 14.

ſes freres, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il propoſa à Almagro de ſoumettre leurs conteſtations au jugement de leur ſouverain. Juſqu'à ſa déciſion chacun demeureroit en poſſeſſion de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre ſeroit mis en liberté & partiroit ſur le champ pour l'Eſpagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ſes droits. Le but de Pizarre dans ces propoſitions étoit manifeſte. Almagro avoit été déjà ſouvent trompé par ſes artifices & cependant il compta ſur la ſincérité de ſon rival avec une crédulité aveugle & accepta toutes ces conditions (1). 1537.

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

Auſſitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gourneur n'étant plus retenu par la crainte du danger de ſon frere ne diſſimula plus.

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 9. Zarate, *Lib. III*, *cap.* 9. Gomera, *hiſt.* *c.* 140. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 35.

1537. Le traité fut oublié il ne fut plus question de conciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit désormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro demeureroit maître du Pérou. Ses
1538. préparatifs se firent avec la célérité que demandoit une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cens hommes en état de marcher à Cuzco. Il en donna le commandement à ses deux freres en qui il pouvoit se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes ; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le souvenir récent de leur captivité & de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cuzco, ils marcherent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca & alors tournant à gauche ils passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entre eux & la capitale. Almagro au lieu de suivre le conseil

1538.

de quelques-uns de ses officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avoit guere que cinq cens hommes & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes ; & comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle des Pizarres il ne pouvoit tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

Son armée marche à Cuzco.

Les Pizarres s'avancerent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & désertes qu'il falloit traverser. Aussitôt qu'ils furent dans la plaine les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis si long-tems. Compatriotes, anciennement amis, sujets du même souverain & marchant chacun sous l'étendard d'Espagne

1538. ils voyoient les montagnes voiſines couvertes d'Indiens aſſemblés pour jouir du plaiſir de les voir s'égorger les uns les autres, & prêts à attaquer enſuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter ſur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne ſe donna de part ni d'autre aucun conſeil de paix; il ne ſe fit pas une propoſition d'accommodement. Malheureuſement pour Almagro ſon âge avancé ne lui permettoit plus de ſupporter les grands travaux, & dans ce moment critique épuiſé par les fatigues & privé de ſon activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgognès qui, quoiqu'excellent officier n'étoit pas auſſi aimé des ſoldats & n'avoit pas autant d'aſcendant ſur leur eſprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à ſuivre & à reſpecter.

26 Avril. Almagro eſt défait.

Le combat fut terrible & ſe ſoutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux ſoldats

& plus de cavalerie ; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-commun en Amérique parmi des aventuriers qui s'équippoient sans beaucoup de soin & à leurs propres frais (2). Cette petite troupe armée régulierement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complette. La fureur qu'inspire ordinairement la 1538.

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 8.
(2) Zarate, *Lib. III*, *c.* 8.

1538. guerre civile portoit les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction & sans remords ; l'esprit d'une basse vengeance poussoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgognès & plusieurs officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de tems. Almagro trop foible pour se tenir à cheval voulut qu'on le portât en litiere sur une hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvemens des deux armées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine long-tems accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite ; mais il fut fait prisonnier & gardé avec toute

Et pris.

la vigilance possible (1). 1538.

Les Péruviens au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avoient faite d'attaquer les Espagnols se retirerent tranquillement après la bataille, & il n'y a peut-être pas dans l'histoire du nouveau monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains que de voir ceux-ci, témoins de la défaite & de la dispersion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affoibli & fatigué par sa victoire même & n'oser tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offroit une occasion si favorable de les combattre avec avantage (2).

Nouvelles expéditions.

Cuzco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin considérable formé en partie des restes

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 11, 12. Vega, *p.* 11, *Lib. II*, *c.* 36, 38. Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 10-12, *Lib. IV*, *c.* 1-6.

(2) Zarate, *Lib. III*, *c.* 2. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 38.

1538. des trésors des Indiens & en partie des richesses amassées par leurs adversaires au Pérou & au Chili. Mais ces dépouilles & tout ce que leur chef put y ajouter se trouva si fort au-dessous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs services que Ferdinand Pizarre ne pouvant les satisfaire eut recours au même expédient que son frere avoit employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains & remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers qu'il jugea les plus actifs à entreprendre de découvrir & de soumettre différentes provinces où les Espagnols n'avoient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commanderent quelqu'une de ces expéditions furent suivis par beaucoup de volontaires qui montroient une ardeur & une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siecle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlerent aussi &

Pizarre eut la ſatisfaction d'être délivré des importunités de ſes partiſans mécontens & de la crainte de ſes anciens ennemis (1). 1538.

Almagro demeura pluſieurs mois étroitement gardé & livré à toutes les inquiétudes que lui cauſoit l'incertitude de ſa ſituation. Son ſort étoit fixé par les Pizarres depuis le moment où il étoit tombé entre leurs mains ; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les ſoldats qui avoient ſervi ſous Almagro & pluſieurs de leurs partiſans même en qui ils ne pouvoient ſe confier entierement, fuſſent éloignés de Cuzco. Dès que cet obſtacle ne ſubſiſta plus, Almagro fut accuſé juridiquement pour crime de trahiſon, jugé avec les formalités ordinaires & condamné à la mort. Sa ſentence le frappa de terreur, & quoiqu'il eût ſouvent

On fait le procès à Almagro.

Il eſt condamné.

(1) Zarate, *Lib. III*, c. 12. Gomera, *hiſt.* c. 141. Herrera *decad.* 6, *Lib. IV*, *cap.* 7.

1538. bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put ſans foibleſſe la voir s'approcher ſous une forme ignominieuſe. Il eut recours à des ſupplications baſſes & indignes de ſa gloire. Il conjura les Pizarres de ſe ſouvenir de leur ancienne amitié & des ſervices qu'il avoit rendus à leur famille. Il rappella à François l'humanité dont il avoit uſé envers Ferdinand & Gonzale ſes priſonniers dont il avoit épargné la vie malgré les remontrances de ſes plus fideles amis. Il le preſſa enfin d'avoir pitié de ſon âge & de ſes infirmités & de lui laiſſer les triſtes reſtes d'une vie qui ne pouvoit pas encore être bien longue, pour lui donner le tems d'expier ſes péchés & de faire ſa paix avec le ciel. Les ſupplications d'un homme aimé de tous ceux qui avoient ſervi ſous lui, arracherent des larmes de tous les yeux & toucherent les cœurs les plus durs, dit un hiſtorien Eſpagnol; mais les Pizarres

demeurerent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort étoit inévitable il reprit la dignité & le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison & ensuite publiquement décapité dans la soixante-quinzieme année de son âge. Il laissa un fils qu'il avoit eu d'une femme Indienne de Panama, alors prisonnier à Lima & qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1).

1538.

Et mis à mort.

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux elle y fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette derniere révolu-

1539.

Délibérations de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou.

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 12. Gom. *hist. p.* 141. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 39. Herrera, *decad.* 6, *Lib.*, *IV*, *c.* 9, *Lib. V*, *c.* 1.

tion & qui raconterent les faits
1539. avec toutes les circonſtances dé-
favorables aux Pizarres ; leur ambition, leur mépris pour leurs engagemens les plus ſolemnels, leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité & l'exagération de l'eſprit de parti. Ferdinand Pizarre qui arriva bientôt après & qui ſe montra à la cour avec une magnificence extraordinaire travailla à effacer ces impreſſions & à ſe juſtifier lui-même & ſes freres en repréſentant Almagro comme l'agreſſeur. L'empereur & ſes miniſtres ſans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable, virent clairement les ſuites funeſtes qu'on devoit attendre de ces diſſenſions. Il étoit bien manifeſte que tandis que des gouverneurs chargés de l'adminiſtration de deux colonies naiſſantes employeroient l'un contre l'autre des forces deſtinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien

public ne feroit plus rien pour eux & les Indiens pourroient profiter de leur défunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aifé de connoître le mal que de trouver le remede. Les informations qu'on avoit reçues étoient fi incomplettes & fi fufpectes, le lieu de la fcene étoit fi éloigné, qu'il étoit prefqu'impoffible de prefcrire à un adminiftrateur la conduite qu'il devoit fuivre & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Efpagne pût être fuivi au Pérou l'exécution pouvoit en devenir très-funefte par le changement des circonftances & de la fituation des partis.

1539.

L'empereur fe vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus & prefqu'arbitraires qui, après avoir obfervé l'état des affaires par lui-même & recherché fur les lieux la conduite des différens chefs fût autorifé à établir la forme du gouvernement qu'il jugeroit la plus avan-

Vaca de Caftro y eft envoyé avec d'amples pouvoirs.

tageuse à la métropole & à la co-
1539. lonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid; & ses talens, son intégrité, sa fermeté justifierent le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différens caracteres. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant il ne devoit prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais si Pizarre étoit mort il étoit muni de provisions qu'il produiroit & qui le nommoient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car au même moment où la cour paroissoit ainsi vouloir le ménager, son frere Ferdinand fut arrêté

arrêté à Madrid & renfermé dans une prison où il demeura plus de vingt ans (1). 1539.

Tandis que Vaca de Castro se disposoit à partir, des événemens importans se passoient au Pérou. Le gouverneur se regardant après la mort d'Almagro comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelqu'impartialité, cette contrée étoit assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans & gagner ses ennemis. Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti & non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer & à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ses freres & ses favoris de grands districts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs

1540. Pizarre partage le Pérou à ses partisans.

(1) Gomera, *hist. c.* 142. Vega, *p.* 11, *Lib. II*, *c.* 40. Herrera *dec.* 6, *Lib. VIII*, *c.* 10, 11, *Lib. X*, *c.* 1.

1540. lots que les terrains les moins bons & les plus mal ſitués. Les ſoldats d'Almagro, parmi leſquels étoient pluſieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la perſévérance deſquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ſes ſuccès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avoient conquiſes. Comme la vanité de chacun lui faiſoit attacher une valeur exorbitante à ſes ſervices, & exagérer ſes prétentions à meſure que les conquêtes s'étendoient, tous ceux qui furent trompés dans leurs eſpérances ſe récrierent hautement contre l'injuſtice & la rapacité du gouverneur, tandis que les partiſans d'Almagro murmuroient en ſecret & méditoient leur vengeance (1).

Progrès des Eſpagnols.

Quelque rapides qu'euſſent été les progrès des Eſpagnols dans l'Amérique méridionale depuis l'entrée

(1) Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *c.* 2. Herrera *decad.* 6, *Lib, VIII*, *c.* 5.

de Pizarre au Pérou, leur paſſion pour les conquêtes n'étoit pas encore ſatifaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans pluſieurs provinces. Ils ſouffrirent beaucoup, les uns dans les régions ſtériles & froides des Andes, les autres dans les bois, les marais & les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoiſſances & la domination des Eſpagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro ſur le Chili, & malgré le courage des naturels du pays, il fit de ſi grands progrès qu'il fonda la ville de Saint-Jago, le premier établiſſement Eſpagnol dans cette province (1). Mais de toutes les expéditions faites vers ce tems-là, celle de Gonzale Pizarre eſt la plus mémorable. Le gouverneur ne voulant ſouffrir dans aucune place im-

1540.

Expédition mémorable de Gonzale Pizarre.

(1) Zarate, *Lib. III*, c. 13. Ovalle, *Lib. II*, c. 1, &c.

1540. portante au Pérou personne que ses freres & lui, avoit ôté à Benalcasar, le même qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frere Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte & la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondans en cannelle & autres épices recherchées. Gonzale, aussi courageux & aussi ambitieux que ses freres, entreprit avec zele cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cens quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats souffrirent infiniment & perdirent quelques

hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leurs souffrances augmenterent. Ils essuyerent deux mois entiers de pluyes continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits (1). Les plaines immenses qu'ils traversoient, entierement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins industrieuses du nouveau monde, leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus & le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espece de troupes ; mais le courage & la persévérance des Espagnols du seizieme siecle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils per-

1540.

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 2.

1540. ſiſterent juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivieres qui ſe jettent dans le Maragnon. Là, ils conſtruiſirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire paſſer les rivieres, leur procurer des proviſions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante ſoldats ſous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une ſi grande rapidité qu'ils devancerent bientôt de leurs compagnons, qui les ſuivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

Il eſt abandonné par Orellana.

Eloigné de ſon commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à ſe regarder comme indépendant, & transporté de la paſſion dominante dans ce ſiecle, il forma le projet de ſe diſtinguer lui-même par quelque découverte en ſuivant le cours du Maragnon juſ-

qu'à l'océan & en reconnoissant les 1540.
vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef & en abandonnant ses compagnons dans des deserts inconnus où ils n'avoient d'autre espérance de succès dans leur entreprise & de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd & mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage & son ardeur suppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande riviere du Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve il suivit cette di-

1540. rection. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant & de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les surmonta de même & arriva enfin à l'établissement Espagnol de l'isle de Cubagua d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes & l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toits de leurs temples étoient

(1) Voyez la NOTE XLI.

couverts de plaques d'or & donna une description détaillée d'une république de femmes guerrieres qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, & une république d'Amazones; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux que ce n'est qu'après beaucoup de tems & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana dépouillé de toutes ces circonstances romanesques mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles entreprises de ce siecle si fécond en entreprises; mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est des

1540.

1540. Situation fâcheuse de Pizarre.

puis les Andes jusqu'à l'océan (1).

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pizarre lorsqu'arrivé au confluent du Napo & du Maragnon où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié l'exécution d'un ordre si important eût assez de bassesse & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua son absence à quelqu'accident. Il s'avança jusqu'à cinquante lieues plus loin en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée des provisions. Enfin il trouva dans ces deserts un officier d'Orellana qui y avoit été aban-

(1) Zarate, *Lib. IV*, c. 4. Gomera, *hist.* c. 86. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *c.* 4. Herrera, *decad.* 6, *Lib. IX*, c 2-5. Rodriguès *el Maragnon y Amazonas*, *Lib*, 1, *c.* 3.

donné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation dans ce moment où ils se virent privés de leur unique ressource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu & tous demanderent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre affectant d'être tranquille ne combattit pas leurs desirs; mais il se trouvoit alors à douze cent milles de Quito & dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur premiere route, sans être soutenus par les espérances qui les animoient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines & de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtans & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & de 1541.

1541. leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cents dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse qui dura près de deux ans, & comme Orellana en avoit emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingt à Quito, nuds comme des sauvages, & si exténués par la faim & la fatigue qu'ils ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes (1).

Mécontentemens au Pérou. Mais au lieu de jouir du repos que son état eût demandé, Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que son frere avoit partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut les partisans d'Almagro se considérant

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 2-5. Vega, *p.* II, *Lib. VIII*: *c.* 3, 4, 5, 14. Herrera *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 7, 8, *Lib. IX*, *c.* 2-5, *decad.* 7, *Lib. III*, *c.* 14. Piz. *Varonès*, *illustr.* 349, *&c.*

comme proſcrits par le parti dominant, ne conſervoit plus aucune eſpérance d'améliorer leur ſort. Un grand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à Lima où la maiſon du jeune Almagro leur étoit toujours ouverte. La petite portion de la fortune du pere, que le gouverneur avoit laiſſée au fils, étoit employée à les faire ſubſiſter. L'attachement que tous ceux qui avoient ſervi ſous Almagro lui avoient montré s'étoit porté ſur ſon fils qui venoit d'atteindre l'âge de virilité & qui étoit doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des ſoldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractere ouvert & généreux, il ſembloit né pour commander; & comme ſon pere avoit reconnu en lui-même les inconvéniens du manque d'éducation, il l'avoit fait inſtruire avec ſoin : les connoiſſances qu'il avoit acquiſes augmentoient le reſpect qu'avoient pour lui des aventuriers la plupart

1541.

Les mécontens prennent le jeune Almagro pour leur chef.

1541. ignorans ſur leſquels il avoit à cet égard une grande ſupériorité. Les partiſans d'Almagro trouverent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avoient beſoin, & le regardant comme leur chef ils étoient diſpoſés à tout entreprendre pour le ſervir. Mais leur affection pour Almagro n'étoit pas leur unique motif. Il s'y joignoit le deſir de ſortir de la fâcheuſe ſituation où ils étoient. Pluſieurs d'entr'eux manquant de tout (1) & las de traîner une vie à charge à leur chef ou à ceux de leurs compagnons qui avoient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiſcations & aux violences des Pizarres, attendoient avec impatience une occaſion d'exercer leur courage & leur activité. Ils commencerent à délibérer ſur les moyens de ſe venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurerent pas entierement ignorés & le gouverneur

(1) Voyez la NOTE XLII.

fut averti de ſe tenir ſur ſes gardes contre des hommes qui paroiſſoient méditer quelqu'action déſeſpérée & qui avoient aſſez de réſolution pour l'exécuter. Mais ſoit intrépidité naturelle ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroiſſoit mettre hors d'état de rien entreprendre de conſidérable, il négligea les avertiſſemens de ſes amis. Soyez tranquilles, leur diſoit-il, je ſerai en ſûreté tant qu'il n'y aura perſonne au Pérou qui ne ſache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oſeroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette ſécurité donna aux partiſans d'Almagro tout le tems de laiſſer mûrir leur projet & Jean de Herrada, officier de beaucoup de talent qui avoit élevé le jeune Almagro, dirigea leurs meſures avec tout le zele que ſon attachement pour Almagro lui inſpiroit, & avec toute l'autorité que lui donnoit ſur les conjurés l'aſcendant connu qu'il avoit ſur ſon pupille.

1541. Ils conſpirent contre la vie de Pizarre.

1541. Et l'assassinent.

Un dimanche vingt-sixieme jour de juin vers midi, tems de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de toutes pieces & l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant, vive le roi, meure le tyran. Les autres conspirateurs, avertis par un signal, se tiennent en armes à différens postes pour les soutenir. Pizarre ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du siecle dans lequel il vivoit, n'avoit alors presque personne auprès de lui parce qu'il venoit de se lever de table & que la plupart de ses domestiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passerent les deux premieres cours sans obstacle. Ils étoient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversoit avec quelques amis dans une

grande ſalle. Le gouverneur qu'aucun danger n'étonnoit demanda ſes armes & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier ne conſervant pas aſſez de préſence d'eſprit pour exécuter un ordre ſi prudent, courut juſques ſur l'eſcalier & demanda aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre ils lui percent le cœur d'un coup de poignard & ſe précipitent dans la ſalle. Quelques-uns de ceux qui y étoient ſe jetterent par les fenêtres, d'autres tenterent de s'échapper & un petit nombre ſe mettant en défenſe ſuivirent le gouverneur dans une chambre voiſine. Les conjurés animés par la vue de l'objet de leur haine les y pourſuivirent. Pizarre ſans autres armes qu'un bouclier & ſon épée défendit l'entrée & aidé de ſon beau-frere Alcantara & de ſa petite troupe d'amis, il ſoutint un combat ſi inégal avec une bravoure digne de ſes anciens exploits & avec la vigueur d'un jeune homme. Cou- 1541.

1541. rage, compagnons, s'écrioit-il, nous ſommes encore aſſez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. Mais les conjurés couverts de leur armure ſe défendoient aiſément des coups qu'on leur portoit, tandis que tous les leurs faiſoient couler le ſang. Alcantara tomba mort aux pieds de ſon frere. Ses autres amis étoient preſque tous bleſſés mortellement. Le gouverneur, ſi las qu'il pouvoit à peine manier ſon épée & ne pouvant plus ſe défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba & mourut ſur le champ. Auſſitôt les aſſaſſins coururent dans les rues, leurs épées ſanglantes à la main & publiant la mort du tyran. Ils furent joints par environ deux cens de leurs compagnons. Après avoir conduit le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils aſſemblerent les magiſtrats & les principaux citoyens qu'ils forcerent de le reconnoître comme le légitime ſucceſſeur de ſon pere

Almagro eſt reconnu pour ſon ſucceſſeur.

dans le gouvernement. Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans, furent pillés par les soldats qui eurent la double satisfaction de se venger de leurs ennemis & de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels étoient tombées toutes les richesses du Pérou (1). 1541.

Nouvelles dissensions.

La hardiesse & le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom & les qualités populaires d'Almagro attirerent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéroient de leur fortune sous le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui avoient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernieres années de sa vie, se déclarerent sans hésiter en faveur d'Almagro ; ils étoient en grand nombre & le jeune Almagro

(1) Zarate, *Lib. IV*, c. 6-8. Gomera, *hist.* c. 144, 145. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, c. 5-7. Herrera, *decad.* 6, *Lib. X*, c. 4-7. Pizarro, *Var. illust.* p. 183.

1541. se trouva bientôt à la tête de huit cens des plus anciens & des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son inexpérience ne lui permettoient pas de les commander en personne, il nomma Herrada général. Mais avec de si grandes forces assemblées en si peu de tems, il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avoit laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire étoit chere. L'assassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avoit de si grandes obligations remplissoit d'horreur tous ceux qui conservoient quelqu'impartialité. La naissance honteuse d'Almagro & l'incertitude du titre sur lequel il fondoit ses prétentions le faisoient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandans de plusieurs provinces refuserent de reconnoître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'autres, comme à Cuzco, on leva l'étendard royal & on fit des pré-

paratifs pour venger la mort du gouverneur.

1541.

Arrivée de Vaca de Castro.

Ces causes de guerre ne seroient pas demeurées long-tems sans activité ; mais elles acquirent plus de force aussitôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long & pénible voyage, il fut jetté par le mauvais tems dans un petit havre de la province de Popayan & s'avançant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre & les événemens dont elle avoit été suivie. Il produisit sur le champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les mêmes privileges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & fut reconnu sans difficulté par Benalcasar Adelantade ou lieutenant général pour l'empereur dans le Popayan & par Pedro de Puelles qui en l'absence de Gonzale Pizarre avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro en

Il prend le titre de gouverneur.

1541. prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédoit les talens nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit & son adresse il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui - même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissemens du Pérou pour y faire notifier légalement son arrivée & sa commission, & faire connoître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageoient les officiers Espagnols mécontens de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur souverain en soutenant l'homme à qui ce prince avoit confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur ou préparés par ses insinuations, les sujets fideles se

maintinrent dans leurs principes & les avouerent hautement. Les plus timides laisserent entrevoir leur maniere de penser. Ceux qui étoient encore chancelans & neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr aussi-bien que le plus juste (1). 1541.

Conduite d'Almagro.

Almagro s'apperçut qu'il baissoit tous les jours dans l'opinion de ses partisans, & pour arrêter les progrès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança vers Cuzco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y étoit assemblé sous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant sa marche, Herrada qui avoit jusques-là guidé sa jeunesse mourut, & depuis cette époque ses 1542.

(1) Benzon, *Lib. III*, c. 9. Zarate, *Lib. IV*, c. 11. Gomera, c. 146, 147. Herrera, *decad.* 6, *Lib. X*, c. 1, 2, 3, 7, *&c.*

1542. mesures furent toutes violentes ; concertées sans prudence & maladroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, descendoit vers la côte au même tems où Almagro s'avançoit vers Cuzco. Par un stratagême très-simple il trompa un ennemi sans expérience, évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado, officier de distinction qui avoit été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur.

Progrès de Vaca de Castro.

Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito, & faisant placer l'étendard royal devant sa tente il déclara qu'il vouloit remplir en personne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profession qu'il avoit exercée jusqu'alors à une vie pacifique & sédentaire, il montra tout de suite l'activité & le coup-d'œil décisif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien

bien supérieures à celles de son ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en massacrant le gouverneur, ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les deux partis se rencontrerent à Chupas, lieu distant d'environ deux cent milles de Cuzco, & combattirent avec toute la violence des guerres civiles & toute la fureur des haines particulieres, animés encore par le desir de la vengeance & les derniers efforts du désespoir. La victoire après avoir demeuré long-tems incertaine se déclara à la fin pour Vaca de Castro. La supériorité du nombre, l'intrépidité du général & les talens militaires de François de Carvajal, officier formé sous le grand capitaine dans les guerres d'Italie & qui jetta dans cette journée les fondemens de sa réputation au Pérou, triompherent de la bravoure des partisans d'Al-

1542.

16 Septembre.

Sa victoire.

1542. magro & de celle de leur chef qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause & d'une autre destinée. Le carnage fut grand eu égard au nombre des combattans. Plusieurs des vaincus, & particulierement ceux qui avoient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetterent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cens hommes qui formoient le nombre des combattans des deux armées il en demeura cinq cens sur le champ de bataille, & le nombre des blessés fut encore plus considérable (1).

Sa sévérité. Les talens que Vaca de Castro avoit déployés dans le conseil & sur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou ; mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise.

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 12 - 19. Gomera, *c.* 148. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *c.* 11 - 18. Herrera, *decad.* 7, *Lib. I*, *c.* 1, 2, 3, *Lib. III*, *c.* 1, 2.

Dispensateur févere de la justice par caractere, il étoit d'ailleurs persuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rébelles & les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'étoit sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers fut publiquement décapité à Cuzco & avec lui furent éteints & le nom d'Almagro & l'esprit de parti qui avoit jusques-là désolé le Pérou (1). 1542.

Délibérations de l'empereur sur l'administration de ses états d'Amérique.

Pendant que ces scenes violentes se passoient, l'empereur & ses ministres préparoient des loix à l'aide desquelles ils espéroient ramener la tranquillité dans les établissemens Espagnols du nou-

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 21. Gomera, *c.* 150. Herrera, *decad.* 7, *Lib. III*, *c.* 12, *Lib. VI*, *c.* 1.

1542. veau monde & y introduire un meilleur ſyſtême de police intérieure. Les conquêtes vaſtes & rapides des Eſpagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & ſuivis de la nation ; elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Eſpagne ſous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux princes dont l'un étoit l'homme le plus intriguant & l'autre le plus ambitieux de ſon ſiecle, avoit été ſi fort occupée de projets & de guerres avec preſque toutes les nations de l'Europe qu'elle n'avoit pas eu le tems de porter ſon attention ſur des objets éloignés & moins intéreſſans. Le ſoin de pourſuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de ſimples particuliers ; ces hommes animés par l'amour de la nouveauté, par la paſſion pour les voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'eſpoir de mériter le ciel, ſe jetterent

avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carriere qu'en moins d'un siecle les contrées immenses que possede aujourd'hui l'Espagne dans le nouveau monde furent soumises à son empire. Le gouvernement n'ayant presque point contribué aux frais des expéditions ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages. La souveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réservés à la couronne; les conquérans s'emparoient de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terrains qu'ils partageoient suivant de certaines regles comme des établissemens permanens dus à leur valeur. Dans cette premiere distribution des possessions l'étendue de chacune étoit mal connue; il étoit impossible à l'administration de s'appercevoir de tous les inconvéniens qui pouvoient résulter

1542.

1542. d'une semblable opération & on fut forcé de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive & leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & grossiers hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt & incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement sans s'embarrasser des conséquences funestes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entierement nouveau & de substituer les institutions d'un gou-

vernement régulier aux maximes & aux usages établis par des aventuriers qui ne savoient que vaincre. 1542.

Un mal sur-tout demandoit le le plus prompt remede. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient suivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les isles ; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes suites. Les naturels employés à ce travail par des maîtres qui leur imposoient des tâches bien au-dessus de leurs forces périssoient avec tant de rapidité, que l'Espagne devoit craindre de ne regner bientôt que sur un vaste desert au lieu de posséder un pays peuplé & susceptible d'amélioration.

L'empereur & ses ministres étoient persuadés de ces tristes vérités & s'étoient occupés de prévenir la destruction des Indiens qui alloit leur faire perdre tous les avantages

1542. qu'ils attendoient de leurs nouvelles possessions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems les différentes loix dont j'ai fait mention, & par lesquelles on vouloit assurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la distance où étoit l'Amérique du centre du gouvernement, la foiblesse de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des soldats qui ne connoissoient aucun frein, avoient empêché jusques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet sensible. Le mal croissoit ; les affaires de l'Europe laissoient en ce moment à l'empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique ; non content de délibérer sur cette importante matiere avec ses ministres & les membres de son conseil, il consulta diverses personnes qui avoient résidé long-tems dans le nouveau monde, pour s'aider du résultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains Barthe-

Personnes dont il prend conseil.

femi de Las Casas se trouvoit à Madrid chargé des affaires d'une maison de son ordre. L'empereur le fit appeller (1). Quoique depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens il se fût tenu renfermé dans le cloître & ne se fût occupé que des devoirs de la vie monastique, son zele pour ces malheureux les premiers objets de sa compassion, loin de s'être amorti, n'avoit fait que s'accroître par la connoissance plus suivie qu'il avoit acquise de leurs calamités. Il saisit vivement cette occasion de rappeller ses anciennes maximes sur le traitement des Indiens, avec l'éloquence vive & naturelle d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les scenes qui avoient frappé tant de fois ses yeux. Il fit un tableau pathétique de la destruction de l'espece humaine dans le nouveau monde, en homme convaincu de la vérité de tout

1542.

(1) Remesal, *hyst.* de Chiapa, *p.* 146.

1542. ce qu'il avançoit; il peignit des plus vives couleurs les nations Indiennes emportées presqu'entieres en moins de cinquante ans dans les isles, & cette dévastation s'étendant sur le continent avec la même rapidité; il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ses compatriotes & à l'esclavage des Américains. Il soutint que leur liberté seule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne se contenta pas des discours qu'il prononça sur ce sujet & de la force de d'éloquence qu'il y déployoit. Il composa à cette occasion son traité célebre de la destruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte avec les circonstances les plus horribles, & vraisemblablement avec quelqu'exagération la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols.

Ses soins pour réformer les abus.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries; mais ses vues s'étendoient au-delà

(1) Remesal, *p.* 192, 199.

de celles de Las-Cafas. Il conçut que pour donner à fes poffeffions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient fufceptibles, il ne fuffifoit pas de délivrer les Indiens de l'oppreffion fous laquelle ils gémiffoient, mais qu'il falloit fur-tout y borner le pouvoir & les ufurpations de fes propres fujets. Les conquérans de l'Amérique qui avoient rendu de fi grands fervices à leur pays étoient pour la plupart de baffe naiffance & d'un ordre de citoyens qui ne paroiffoient mériter aucune diftinction aux yeux du monarque. Les richeffes prodigieufes que quelques - uns d'eux avoient rapportées dans leur patrie excitoient la jaloufie dans un fiecle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure, s'élever au-deffus de leur état & le difputer en fafte à l'ancienne nobleffe. Les poffeffions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées étoient d'une étendue 1542.

1542. immenſe (1), & ſi le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du ſol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puiſſans pour de ſimples ſujets. Il paroiſſoit à Charles également néceſſaire de corriger l'un de ces abus & de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on devoit faire pour cela devoient être ſoutenus par une forme d'adminiſtration plus vigoureuſe que celle qui juſqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

Nouveaux réglemens.

C'eſt dans ces vues qu'on forma un corps de loix contenant pluſieurs diſpoſitions ſalutaires ſur la conſtitution & les pouvoirs du conſeil ſouverain des Indes, ſur l'étendue de la juriſdiction & l'autorité des audiences royales, ſur l'adminiſtration de la juſtice & ſur toutes les parties du gouvernement eccléſiaſtique & civil. Ces loix furent généralement approuvées ; mais on

(1) Voyez la NOTE XLIII.

y joignit des réglemens qui exciterent une alarme universelle & causerent les plus violentes agitations, tels que les suivans. 1542.

Les *répartimientos* ou concessions de terres étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres & les Indiens qui lui auroient été accordés ne passeroient plus à sa veuve ou à ses enfans, mais retourneroient à la couronne. Les Indiens seroient désormais exemptés de service personnel & ne seroient obligés ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs seigneurs seroit fixé & ils devoient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroient volontairement. Toute personne qui auroit été ou étoit actuellement dans quelqu'emploi public, tout ecclésiastique, tous les hôpitaux

1542.

& monasteres seroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en possession, & les terres étoient réunies à la couronne. Enfin tout habitant du Pérou impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro seroit dépouillé aussi de ses terres & de ses Indiens qu'on confisqueroit au profit du roi.

Remonstrances de ses ministres contre ces réglemens.

Tous les ministres Espagnols jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique & les mieux instruits de l'état du pays, firent des remonstrances contre ces réglemens, funestes, selon eux, aux colonies naissantes. Ils représenterent que le nombre des Espagnols qui avoient jusqu'à cette époque passé dans le nouveau monde étoit si petit qu'on ne pouvoit rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étoient dispersés, sans le secours des Indiens; que le succès de toute espece de plan de ce genre dépendoit nécessairement du service des naturels, & que l'indolence de ces

peuples & leur averſion pour le travail ne pouvoient être ſurmontées par l'appât du gain & des récompenſes ; qu'à l'inſtant où les maîtres n'auroient plus le droit d'impoſer une tâche & d'exiger qu'elle fût faite, tout travail ceſſeroit, & que toutes les ſources de richeſſes qui avoient commencé à couler d'Amérique en Eſpagne ſe fermeroient pour jamais. Mais Charles, attaché dans tous les tems à ſes opinions & frappé fortement alors des déſordres qui régnoient en Amérique, voulut riſquer l'application d'un remede même dangereux & perſiſta dans la réſolution de publier ſes nouvelles loix. Pour en preſſer l'exécution avec plus de vigueur il deſtina François Tello de Sandoval à paſſer au Mexique en qualité de viſiteur ou ſurintendant de ce pays, où il ſeroit chargé de ſe concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blaſco Nugnès Vela fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre

1542.

Vice-roi envoyé au Pérou.

1543.

1543. de vice-roi, & pour fortifier son administration on établit une audience royale à Lima où quatre jurisconsultes estimés devoient exercer les fonctions de premiers juges (1).

1544. Effets de ces réglemens dans la nouvelle Espagne.

Le surintendant & le vice-roi partirent en même-tems ; mais les loix qu'ils devoient faire exécuter en Amérique y étoient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme le prélude d'une ruine générale. La liberté entiere rendue aux Indiens intéressoit tous les Espagnols établis en Amérique, & il n'y en avoit aucun qui, sous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux réglemens & en souffrir. Mais la colonie de la nouvelle Espagne s'étoit depuis si long-tems accoutumée à respecter les loix & l'autorité sous l'administration prudente & ferme de Men-

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 24. Gomera, *c.* 151, Vega, *p.* 2, *Lib. III*, *c.* 20.

doza, que quelqu'averſion qu'on y eût pour les loix nouvelles & quelques mauvais effets qu'on en craignît il ne ſe fit aucune tentative pour en empêcher la publication ni aucun acte de violence contraire à la ſoumiſſion due au ſouverain. Les magiſtrats & les principaux habitans ſe contenterent d'expoſer au vice-roi & au ſurintendant dans de reſpectueuſes remontrances les conſéquences funeſtes des nouveaux réglemens. Heureuſement pour eux une longue réſidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoiſſance de l'état du pays, de ſes intérêts & de ſes reſſources ; & Sandoval, quoique nouvellement appellé à l'adminiſtration montra une modération rare parmi ceux qui ſe trouvent pour la premiere fois revêtus du pouvoir. Il s'engagerent l'un & l'autre à ſuſpendre l'exécution des diſpoſitions qui bleſſoient le plus les Mexicains, & non-ſeulement ils conſentirent à ce que les habitans

1544.

1544. de la nouvelle Eſpagne envoyaſſent une députation à ce ſujet ; mais ils appuyerent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talens & leur intégrité rendoient ſi capables de juger avec diſcernement des objets qui étoient ſous leurs yeux, ſe relâcha aſſez de la rigueur de ſes loix pour rendre à la colonie ſa premiere tranquillité (1).

Et au Pérou. Au Pérou, les affaires prirent une tournure plus fâcheuſe & l'orage ne fut pas ſi promptement diſſipé. Les conquérans de ce royaume, nés dans les dernieres claſſes des citoyens, plus éloignés de la métropole & enivrés par les immenſes richeſſes qu'ils avoient acquiſes en ſi peu de tems, s'abandonnoient à une plus grande licence. Au milieu du renverſement général

(1) Fernandès, *hiſt. Lib. I*, *c.* 3, 4, 5. Vega, *p.* 2, *Lib. III*, *c.* 21, 22. Herrera, *decad.* 7, *Lib. V*, *c.* 7, *Lib. VII*, *c.* 14, 15. Torquemad. *Mond. ind. Lib. V*, *c.* 13.

de l'ordre & des loix, occaſionné 1544.
par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu ſon maître & ſon propre juge & n'étoit plus guidé que par ſon intérêt & ſes paſſions. L'eſprit d'inſubordination alla juſqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une ſi longue anarchie ne pouvoient voir ſans répugnance & ſans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une cour de judicature. Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la ſeule idée de ſe ſoumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux, de ſervices & de ſouffrances. Dès que les réglemens nouveaux furent connus dans les divers établiſſemens, les habitans s'aſſemblerent, les femmes en larmes & les hommes ſe récriant contre l'injuſtice & l'ingratitude d'un ſouverain qui les privoit de leurs biens ſans les avoir entendus. Eſt-ce là, diſoient-ils, la récom-

1544. pense due à des citoyens qui sans le secours de l'état, à leurs propres frais & par leur valeur, ont soumis à la couronne de Castille des territoires si riches & si étendus? Est-ce là le prix de tant de maux que nous avons soufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour servir la patrie? Quel est parmi nous celui qui ait assez bien mérité de son pays ou dont la conduite ait été assez irréprochable pour qu'on ne puisse pas le condamner en vertu de quelqu'une des clauses de ces nouvelles loix, conçues en termes si vagues & si généraux? Ne paroissent-elles pas rédigées pour servir d'autant de piéges auxquels il est impossible d'échapper? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité, & tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différens chefs des partis. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir, & punir les autres de s'être trouvés

dans des circonſtances qu'ils n'ont pas pu éviter ? Les conquérans d'un grand empire au lieu des récompenſes & des diſtinctions qu'ils avoient ſi bien méritées ſeroient donc privés de la conſolation de pourvoir à la ſubſiſtance de leurs femmes & de leurs enfans & forcés de les laiſſer dans la dépendance des ſecours qu'ils pourroient arracher à une cour ingrate (1) Nous ne ſommes plus en état, continuoient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établiſſemens plus ſolides ; notre ſanté affoiblie par l'âge & nos corps couverts de bleſſures ne ſont plus propres à une vie ſi fatigante & ſi active ; mais il nous reſte encore aſſez de force pour défendre la juſtice de nos droits & pour ne pas nous laiſſer dépouiller honteuſement (2). 1544.

(1) Herrera, *decad.* 7, *Lib. VII*, *c.* 14, 15.

(1) Gomera, *c.* 152. Herrera *decad.* 7, *Lib. VI*, *c* 10, 11. Vega, *p.* 2, *Lib. III*, *c.* 20, 22, *Lib. IV*, *c.* 3, 4.

1544.

Révolte prévenue par la modération de Vaca de Castro.

De pareils discours proférés avec toute la véhémence de la passion & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les esprits que tout se disposoit aux plus grandes violences. Les mécontens commencerent à tenir conseil en différens endroits pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du vice-roi & des magistrats, & pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Castro avoit détourné l'orage dans le moment en les flattant de l'espérance qu'aussitôt que le vice-roi & les juges seroient arrivés ils se prêteroient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglemens qui avoient été dressés sans faire assez d'attention à l'état du pays. Il paroissoit nécessaire d'avoir quelqu'égard aux réprésentations des colonies & de leur accorder quelque chose pour calmer la fermentation & les ramener à

l'obéiſſance en leur inſpirant quelque confiance en leurs ſupérieurs. Mais ſans un profond diſcernement, ſans des manieres conciliantes & une grande ſoupleſſe de caractere, un vice-roi ne pouvoit ſuivre un pareil plan, & malheureuſement Nugnés Vela n'avoit aucune des qualités qui ſont néceſſaires aux hommes qui gouvernent, excepté l'intégrité & le courage ; encore la premiere dégénéroit-t-elle ſouvent en dureté & la ſeconde en obſtination ; de ſorte que dans les circonſtances où il étoit placé elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbès il ſe regarda comme ſimple exécuteur des ordres qu'il apportoit, ſans ſe croire autoriſé à en tempérer la rigueur, & ſans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer.

1544. Mécontentement augmenté par la conduite du vice-roi.

Dans toutes les villes où il paſſa

1544. il rendit la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui remplissoient quelqu'emploi de leurs terres & de leurs travailleurs; & voulant donner lui-même l'exemple il ne permit pas qu'un seul Indien fût employé à porter son bagage dans sa route vers Lima. L'étonnement & la consternation le précéderent ; mais il craignit si peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à son entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de son souverain & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable, beaucoup de hauteur dans la conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes les discussions, & cette insolence du pouvoir si choquante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix

loix fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rébellion. Il fit arrêter plusieurs personnes considérables & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venoit d'occuper & pour le service qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes & jetté en prison comme un criminel (1). 1544.

Les mécontens choisissent Gonzale Pizarre pour chef.

Mais quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspirée de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontens si ceux-ci n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues

(1) Zarate, *Lib. IV*, c. 23, 24, 25. Gomera, *c.* 153, 155. Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 4, 5. Fernandès, *Lib. I*, *c.* 6, 10.

au Pérou tous les Espagnols avoient
1544. jetté les yeux sur Gonzale Pizarre
comme sur le seul homme capable de
détourner les malheurs qui mena-
çoient la colonie. Il recevoit de tous
côtés des lettres & des députa-
tions par lesquelles on le pressoit de
se déclarer le protecteur des Colons,
qui le soutiendroient au péril de
leur vie & de leur fortune. Gonzale
avec moins de talens que ses freres
avoit autant d'ambition & de cou-
rage. L'ingratitude de la cour envers
sa famille étoit sans cesse présente à
son esprit. Ferdinand étoit prison-
nier d'état en Europe. Les enfans de
François étoient confiés à la garde
du nouveau vice-roi & retenus à
bord de sa flotte. Lui-même se trou-
voit réduit à la condition de simple
citoyen dans un pays que les Pizarre
avoient découvert & conquis pour
la monarchie. Ces pensées le pous-
soient à la vengeance & l'excitoient
à défendre les droits de sa famille
dont il se regardoit comme le dé-
positaire & l'héritier. Mais comme

un Eſpagnol ſedépouille difficilement de ce reſpect pour ſon ſouverain qui lui eſt comme naturel, la ſeule idée de prendre les armes contre les troupes royales lui faiſoit horreur. Il héſita long-tems & il reſtoit encore irréſolu lorſque les violences du vice-roi, le vœu général de ſes compatriotes & la certitude de ſe voir bientôt lui-même victime de la ſévérité des loix nouvelles le déterminerent à quitter Chuquiſaca de la Plata, lieu où il faiſoit ſa réſidence, pour ſe rendre à Cuſco. Tous les habitans vinrent au-devant de lui & le reçurent avec des tranſports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la premiere chaleur de leur zele, ils le nommerent procureur-général des affaires de la nation au Pérou, pour ſolliciter la révocation des derniers réglemens. Ils le chargerent de préſenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, & ſous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autoriſerent à 1544.

1544. s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination Pizarre s'empara du trésor royal, nomma des officiers, leva des soldats, saisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontens réunis dès-lors sous un chef d'un nom si distingué attirerent bientôt à eux beaucoup de gens de marque, & une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1).

Différens entre le vice-roi & les juges de l'audience.

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui disposoit les choses en sa faveur; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit

(1) Zarate, *Lib. V*, *c.* 1. Gomera, *c.* 156, 157. Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 4, 12. Fernandés, *Lib. I*, . 12-17. Herrera, *decad.* 7, *Lib. VII*, *c.* 18, *&c. Lib. VIII*, *c.* 1-5.

redoutable aux Eſpagnols du Pérou, 1544.
autant ſa hauteur inſupportable étoit odieuſe à ſes aſſociés, les juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques ſymptômes de froideur pendant leur voyage d'Eſpagne au Pérou; (1) mais auſſitôt qu'ils commencerent à exercer leurs fonctions reſpectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens débats ſur les limites de leur juriſdiction & la contrariété de leurs opinions fut telle que bientôt l'éloignement ſe changea en haine ouverte. Les juges traverſoient le vice-roi dans toutes ſes meſures, mettoient en liberté les priſonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défenſe des mécontens & applaudiſſoient à leurs remontrances. Dans une circonſtance où les deux parties de l'adminiſtration auroient dû être unies pour repouſſer l'ennemi qui les menaçoit, elles ſe diſputoient l'une l'autre l'autorité.

(1) Gomera, c. 171.

Les magiſtrats l'emporterent à la fin. Le vice-roi univerſellement haï, abandonné de ſes propres gardes, fut ſaiſi dans ſon palais & conduit à une iſle déſerte ſur la côte pour y être gardé juſqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Eſpagne.

1544. Le vice-roi eſt empriſonné.

Deſſeins de Pizarre.

Après cette démarche hardie, les juges s'emparant de l'autorité ſuprême donnerent une déclaration qui ſuſpendoit l'exécution des loix dont on ſe plaignoit & envoyerent un meſſage à Pizarre pour le requérir de licentier ſes troupes & de ſe rendre à Lima avec quinze ou vingt perſonnes de ſa ſuite ſeulement, d'autant, ajoutoient-ils, qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontens pouvoient deſirer. Ces magiſtrats ne pouvoient guere ſe flatter qu'un homme qui avoit autant d'audace & d'ambition que Pizarre cédât ſi facilement à une pareille demande. Ils ne vouloient que jetter un voile de décence ſur leur complaiſance pour lui. Cependant leur préſident, eſprit remuant &

hardi, entretenoit vraisemblablement une correspondance secrete avec Pizarre & nourrissoit le projet que depuis il exécuta de se dévouer entierement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale & l'anarchie, suites naturelles d'événemens si singuliers & si inattendus, ouvroient une vaste carriere à Pizarre. Il se voyoit à portée de s'emparer du pouvoir suprême & ne manquoit pas de courage pour se saisir de l'objet que la fortune lui présentoit. Carvajal, son conseil & son guide, voyoit depuis long-tems ce but comme le seul auquel Pizarre devoit tendre. Au lieu de la qualité subordonnée de lieutenant pour le roi dans les établissemens Espagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celle de gouverneur & de capitaine général & requit le conseil ou l'audience de Lima de lui donner une commission avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre 1544.

1544. de la part d'un homme qui se trouvoit à la tête de douze cens hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, hésita ou parut hésiter. Carvajal impatient & impétueux dans toutes ses opérations entre de nuit dans la ville, saisit plusieurs officiers de distinction ennemis de Pizarre & les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commission qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité absolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit son entrée en pompe dans la ville & prit possession de sa nouvelle dignité (1).

Il s'empare de l'autorité.

(1) Zarate, *Lib. V*, c. 8 - 10. Vega, *p*. 2, *Lib. IV*, c. 13 - 19. Gomera, *c*. 159 - 163. Fernandès, *Lib. I*, c. 18, 25. Herrera, *decad*. 7, *Lib. VIII*, c. 10 - 20.

1544. 28 Oct. Le vice-roi recouvre sa liberté.

Mais au milieu du trouble & des désordres qu'entraînoit la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des loix & de l'autorité & s'abandonnant sans frein à tous leurs caprices on vit les événemens les plus extraordinaires & les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le Conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du conseil pour être conduit en Espagne. Dès que le vaisseau fut hors du port, Alvarès, soit remords, soit crainte, se jetta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre & que lui-même & tous ceux qui étoient dans le vaisseau étoient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En

1544. débarquant il éleva l'étendard royal & reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui regnoit à Cusco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncerent tout de suite la ferme résolution de le soutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit sur les démarches de chaque particulier avec la défiance naturelle à un usurpateur & qui punissoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asyle. Tandis que les forces du vice-roi grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno officier actif & entreprenant,

(1) Zarate, *Lib*, *V*, c. 9. Gomara, c. 165. Fernandès, *Lib* *I*, c. 23. Herrera, *decad.* 7, *Lib.* *VIII*, c. 15.

poussé à bout par l'oppression & les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Charcas, trama une conspiration contre lui, le fit périr & se déclara pour le vice-roi (1). 1544.

Pizarre quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrémités de l'empire ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-tems dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi incapable de lui résister se retira sur Quito. Pi-

1545. Pizarre marche contre lui.

(1) Zarate, *Lib. V*, *c.* 18. Gomera, *c.* 169. Herrera, *decad.* 7, *Lib.* IX, *c.* 27.

1545. zarre le ſuivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déſerts, les deux armées eurent à ſouffrir des fatigues qu'aucunes troupes européennes n'auroient pu ſoutenir (1). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito que l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingt ans montroit toute l'activité & toute la vigueur d'un ſoldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défenſe & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à ſa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le pourſuivre ; mais déſeſpérant de l'atteindre il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avoit aſſemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (2).

(1) Voyez la NOTE LXIV.
(2) Zarate, *Lib. V*, c. 15, 16, 24.

Nugnès par ſon activité & avec le ſecours de Benalcaſar eut bientôt aſſemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conſervoit au milieu de ſes déſaſtres la même élévation d'eſprit & le même ſentiment de ſa dignité. Il rejetta avec dédain l'avis de quelques-uns de ſes partiſans qui le preſſoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement & déclara que l'épée ſeule pouvoit décider une querelle avec des rébelles. Dans cette réſolution il ſe mit en marche pour Quito. Pizarre ſe confiant à la ſupériorité du nombre & encore plus à la diſcipline & à la valeur de ſes troupes s'avança à ſa rencontre. Le combat fut ſanglant, les deux partis ſe diſputant la poſſeſſion d'un grand empire & la deſtinée des chefs ainſi que la fortune des ſoldats dépendant

1545. Défaite du vice-roi.

1546.

18 Janv.

Gomera, *c.* 167. Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 25-28, Fernandès, *Lib. I*, *c.* 34, 40. Herrera, *decad.* 7, *Lib. VIII*, *c.* 16, 20-27.

1546. de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus réguliérement & avec plus d'ordre ébranlerent bientôt leurs ennemis. Le vice-roi déploya à la fois les talens d'un capitaine & le courage d'un soldat & tint long-tems la victoire en suspens. Enfin il tomba percé de coups & la déroute de ses troupes devint générale. On les poursuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes assemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carvajal & leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontieres du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du sud & de Panama. Il mit garnison à Nombre de Dios sur la côte opposée de l'isthme par où se faisoit la communication

Il est tué.

ordinaire de l'Eſpagne avec le Pérou (1).

1546.

Après une victoire ſi déciſive Pizarre & ſes troupes paſſerent quelques-tems à Quito & dans les premiers tranſports de leur joie ils ſe livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une proſpérité ſi étonnante. Mais au milieu de cette diſſipation le chef & ſes amis étoient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions ſur des objets ſérieux & de délibérer avec inquiétude ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, auſſi hardi & auſſi décidé au conſeil que ſur le champ de bataille, diſoit depuis long-tems à Pizarre que dans la carriere où il étoit entré il ne devoit pas penſer à modérer ſa courſe, qu'il falloit

On conſeille à Pizarre de ſe ſaiſir de la ſouveraineté du Pérou.

(1) Zarate, *Lib.* / , *c.* 31, 32. Gomera, *c.* 170. Vega, *p.* 2, *lib.* *IV*, *c.* 33, 34. Fernandès, *Lib.* *I*, *c.* 51 - 54. Herrera, *decad.* 7, *Lib.* *X*, *c.* 12 - 19, 22, *decad.* 8, *Lib.* *I*, *c.* 1 - 3. Benzo, *Lib.* *III*, *c.* 12.

1546. prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito il fit de nouvelles instances, & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême (écrit-il à Pizarre à cette occasion) au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur ; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain ; vous avez attaqué son représentant ; vous l'avez défait en bataille rangée & vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes ni qu'aucune réconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincere. Ne laissez plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte

& de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Eſpagnols du Pérou, qu'il vous eſt facile de ménager par des conceſſions de terres & d'Indiens, par l'inſtitution d'un ordre de nobleſſe & par la création de quelques titres d'honneur ſemblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empreſſement. En établiſſant des ordres de chevalerie avec des privileges & des diſtinctions, comme en Eſpagne, vous donnerez à ceux qui vous ſerviront une récompenſe conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainſi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens en épouſant la Coya ou fille du ſoleil qui a les droits les plus prochains à la couronne des Incas; vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le reſpect qu'ils conſervent pour le ſang de leurs monarques, à s'unir avec les Eſpagnols qui y ſont établis pour ſoutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres vous 1546.

1546. pourrez défier le pouvoir de l'Espagne & repousser aisément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays si éloigné d'elle. Le jurisconsulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance, seconda fortement les exhortations de Carvajal & employa toute son érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille, ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur & leur mérite personnel (1).

Pizarre se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre & ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais heureusement pour le repos du genre humain peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit & de cette étendue de talent nécessaires pour former & exécuter

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 40. Fernandès, *Lib.* I, *c.* 34, *Lib. II*, *c.* 13, 49. Herrera, *decad.* 8, *Lib. II*, *c.* 10.

ses grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négociation il envoya en Europe un officier de distinction chargé de présenter sa conduite & l'état du pays sous un point de vue capable de déterminer l'empereur & ses ministres à lui laisser la place qu'il occupoit. 1546.

Délibérations du ministere Espagnol.

Tandis que Pizarre délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, les ministres Espagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus, mais ils étoient instruits de la révolte contre le vice-roi, de

1546. ſon empriſonnement & de l'uſurpation de Pizarre. Une réſolution ſi alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il ſe trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuſe ligue de Smalkalde. Dans cette ſituation, une des plus critiques de ſon regne, il laiſſa à ſon fils Philippe & aux miniſtres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Eſpagne le ſoin de calmer les déſordres du Pérou. Au premier coup-d'œil, la conduite de Pizarre & de ſes partiſans parut ſi contraire aux devoirs de ſujets envers leur ſouverain que le plus grand nombre des miniſtres vouloit qu'on les déclarât ſur le champ rebelles & qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais quand la premiere chaleur de leur zele & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obſtacles ſans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des

armées Espagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Espagne épuisée d'hommes & d'argent par une longue suite de guerres où l'avoit jettée l'ambition inquiete de deux monarques, ne pouvoit faire aucun armement assez puissant pour soumettre les rebelles. Il n'étoit pas possible de porter à une si grande distance un assez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du sud, la route au Pérou par Nombre de Dios étoit impraticable & le chemin à Quito par terre au travers de la nouvelle Grenade & du Popayan, pays immenses, mal-sains, déserts, ou habités par des nations sauvages & ennemies, offroit des dangers & des difficultés insurmontables. Enfin le passage à la mer du sud par le détroit de Magellan étoit si long, si incertain & si peu connu dans ce siecle qu'on ne pouvoit compter sur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les ministres se virent donc obligés 1546.

1546. d'abandonner le systême que leur zele leur avoit d'abord suggéré & d'essayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le soin que Pizarre prenoit de présenter sa conduite aux yeux de l'empereur sous un jour favorable prouvoit qu'il conservoit encore quelques sentimens de respect pour son autorité. En profitant de cette circonstance & en lui accordant assez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération & quelqu'indulgence, on pouvoit encore le rappeller à son devoir, ou bien les sentimens de fidélité naturels aux Espagnols pouvoient se réveiller parmi ses partisans & les déterminer à abandonner un usurpateur.

Gasca est envoyé au Pérou en qualité de président de l'audience de Lima.

Le succès de cette négociation aussi importante que délicate dépendoit entiérement de l'habileté & de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différens sujets, le choix des ministres tomba unanimement

ſur Pierre de la Gaſca, eccléſiaſtique qui n'avoit d'autre titre que celui de conſeiller de l'inquiſition. Mais, quoique ſans emploi public, il avoit été chargé en quelques occaſions d'affaires importantes dans leſquelles il avoit réuſſi & déployé un caractere inſinuant & doux joint à beaucoup de fermeté, une probité au-deſſus de tout ſoupçon, une grande circonſpection dans ſes plans avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gaſca n'étoit pas inconnu, approuva hautement ce choix & lui en donna l'aſſurance dans une lettre pleine d'expreſſions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au ſouverain qui les employoit qu'au ſujet à qui elles étoient adreſſées. Gaſca, nonobſtant ſon âge avancé, la foibleſſe de ſa conſtitution, la crainte des fatigues dans un long voyage & du ſéjour d'un climat mal-ſain, naturelle à un homme qui 1546.

1546. n'étoit jamais sorti de son pays (1), n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain.

Sa modération. Il fit voir que ce motif seul l'animoit, il refusa un évêché qu'on lui offroit pour donner à son caractere plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi, & comme il alloit exercer en Amérique un ministere de paix & qu'il n'emportoit avec lui que sa soutane & son bréviaire sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (2).

Pouvoirs dont il est revêtu. Mais en montrant tant de désintéressement

(1) Fernandès, *Lib. II*, c, 17.

(2) Zarate, *Lib. VI*, *c.* 6. Gomera, *c.* 174. Fernandès, *Lib. II*, *c.* 14. 16. Vega, *p.* 2, *Lib.* i, *c.* 1. Herrera, *decad.* 8, *Lib. I*, *c.* 4, *&c.*

téressement & de modération, relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il lui seroit impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, & que tout le succès de sa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtît d'une autorité sans bornes & que sa jurisdiction s'étendît à toutes les personnes & à tous les cas; il voulut être autorisé à punir, à récompenser, à pardonner selon les circonstances, à employer la force des armes pour réduire les mécontens & les rebelles, à lever des troupes & à tirer des secours de tous les établissemens Espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles 1546.

1546. au ſuccès de ſa miſſion, parurent aux miniſtres Eſpagnols trop conſidérables pour être confiés à un ſimple ſujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inſéparables de la royauté & refuſoient de les confier à Gaſca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de ſes miniſtres. Par la nature de ſa place Gaſca devoit être dépoſitaire d'un pouvoir arbitraire ſur beaucoup d'objets, & tous ſes efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonſcrit ſur les autres. Charles n'héſita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gaſca content de cette preuve récente de la confiance de ſon maître, ſans argent & ſans
26 Mai. troupes, hâta ſon départ pour aller appaiſer une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1).

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Hernand Mexia, officier de marque, poſté avec un corps

(1) Fernandès, *Lib. II*, c. 16-18.

considérable pour s'oppoſer au débarquement de toute troupe ennemie. Mais Gaſca ſe montroit ſi pacifique, ſa ſuite étoit ſi peu nombreuſe & ſon titre ſi modeſte qu'il n'effraya perſonne & qu'il fut reçu avec beaucoup de reſpect. De Nombre de Dios, il s'avança à Panama & fut reçu de même par Hinojoſa à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville & d'une flotte mouillée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il étoit envoyé par ſon ſouverain comme un meſſager de paix & non comme un miniſtre de vengeance, qu'il venoit redreſſer tous leurs griefs, révoquer les loix qui les avoient alarmés, pardonner les fautes paſſées & rétablir l'ordre & la juſtice au Pérou. Sa douceur, la ſimplicité de ſes manieres, la ſainteté de ſon état & un air de candeur aimable lui gagnerent la confiance. Le reſpect dû à une perſonne revêtue d'une autorité légale & agiſſant en vertu 1546.

1545. d'une commiſſion du ſouverain commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque-tems ne connoiſſoient qu'une autorité uſurpée. Hinojoſa, Mexia & pluſieurs autres officiers de diſtinction, à chacun deſquels Gaſca s'étoit adreſſé ſéparément, furent gagnés & n'attendirent qu'un prétexte pour ſe déclarer hautement en ſa faveur (1).

Procédés violens de Pizarre.

Pizarre le leur fournit bientôt par ſes procédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gaſca à Panama, quoiqu'il fût en même-tems informé de la nature de ſa miſſion & qu'il ſût que le préſident offroit un pardon général à tous les Eſpagnols établis au Pérou & promettoit la révocation des loix qui avoient cauſé le mécontentement, au lieu de recevoir avec reconnoiſſance la grace qu'on lui offroit,

(1) Fernandès, *Lib. II*, c. 21, *&c.* Zarate, *Lib. VI*, c. 6, 7. Gomera, c. 175. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, c. 3.

il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de gouverneur, & il prit sur le champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou & de l'empêcher d'y exercer aucune jurisdiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie comme le seul moyen d'y rétablir & d'y conserver la tranquillité. Les députés chargés de cette étrange commission firent connoître les intentions de Pizarre au président & lui signifierent en son nom qu'il eût à quitter Panama & à retourner en Espagne. Ils porterent aussi à Hinojosa des instructions secretes par lesquelles Pizarre l'autorisoit à offrir à Gasca un présent de cinquante mille pezos s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le pressoit, au cas que le 1546.

1546. président réſiſtât de s'en défaire par le fer ou par le poiſon (1).

Diverſes circonſtances pouſſoient Pizarre à ces meſures violentes. Accoutumé à l'autorité ſuprême, il ne pouvoit ſoutenir la penſée de redevenir ſimple particulier. Connoiſſant toute la grandeur de ſes fautes, il ſoupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper & ne lui pardonneroit jamais les outrages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, auſſi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gaſca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de ſix mille Eſpagnols établis au Pérou (2). En ſe mettant à leur tête il ſe croyoit aſſuré de s'élever juſqu'à l'indépendance ſi la cour d'Eſpagne lui refuſoit ce qu'il deman-

(1) Zarate, *Lib. VI*, c. 8. Fernandès, *Lib. II*, c. 33, 34. Herrera, *decad.* 8, *Lib. II*, c. 9, 10.

(1) Herrera, *decad.* 8, *Lib. III*, c. 1.

doit. Mais il s'appercevoit que ceux en qui il se fioit le plus étoient déjà tentés de l'abandonner. Hinojosa épouvanté de la pensée de s'opposer aux ordres de son souverain & incapable d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitoit dans son instruction secrete, reconnut publiquement le président comme son supérieur. Les officiers qui servoient sous ses ordres l'imiterent. L'exemple fut si puissant qu'il entraîna même les députés envoyés du Pérou & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne ou de sa mort, il apprit que le président étoit maître de la flotte de Panama & des troupes qui y étoient postées. 1546.

Pizarre se détermine à la guerre.

Furieux à la nouvelle d'événemens si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience royale de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable en s'emparant de ses vais- 1547.

1547. feaux, en féduifant fes officiers & en empêchant fes députés de fe rendre en Efpagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commiffion de l'empereur, ne fe fit point de fcrupule de proftituer la dignité de fes fonctions. Il trouva Gafca coupable de haute trahifon & le condamna à mort (1). Ces formes toutes ridicules qu'elles étoient en une pareille circonftance, impoferent aux aventuriers ignorans qui rempliffoient le Pérou en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traitre, condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver fous fes drapeaux des foldats de toutes les parties de l'empire & fe trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Préparatifs de Gafca.

Gafca de fon côté voyant la né-

---

(1) Fernandès, *Lib. II*, c. 55. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, c. 7. Herrera, *decad.* 8, *Lib. III*, c. 6.

ceſſité d'employer la force pour exécuter ſa commiſſion, mettoit tous ſes ſoins à ſe former un corps de troupes en en faiſant venir de Nicaragua, de Carthagene & des autres établiſſemens Eſpagnols du continent. Il y réuſſit ſi bien qu'il fut bientôt en état de détacher de ſa flotte une eſcadre montée d'un nombre conſidérable de ſoldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par-tout & ſans tenter aucune deſcente, ils rendirent un ſervice plus grand à Gaſca en mettant à terre en différens endroits des perſonnes qui répandirent des copies de l'acte d'amniſtie générale & de la révocation des derniers édits & qui firent connoître les intentions pacifiques & le caractere doux du préſident. L'effet de ces inſtructions fut étonnant. Tous ceux qui étoient mécontens de l'adminiſtration violente de Pizarre ou qui conſervoient quelques ſentimens de fidélité pour leur ſouverain commencerent à

1547.

Avril.

1547. méditer leur défection. Quelques-uns abandonnerent ouvertement une cause qu'ils trouverent alors injuste. Centeno laissant la caverne où il étoit demeuré caché, assembla environ cinquante de ses partisans & avec cette troupe foible & mal armée s'avança hardiment vers Cuzco. Une attaque de nuit où il déploya autant de valeur que de talent le rendit maître de la capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cents hommes, dont la plupart se rangerent sous ses drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux (1).

Insurrection de Centeno.

Pizarre marche contre lui.

Pizarre quoiqu'étonné à la vue de deux ennemis qui s'avançoient, l'un par mer, l'autre par terre, dans un moment où il se croyoit maître de tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune pour se

(1) Zarate, *Lib. VI*, c. 13-16. Gomera, c. 180, 181. Fernandès, *Lib. II*, c. 28, 64, *&c.*

laisser abattre. Comme l'attaque de 1547.
Centeno le menaçoit de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ses soldats il marcha avec une extrême rapidité. Mais chaque jour au matin il voyoit ses troupes diminuées par la désertion qui se faisoit pendant la nuit, & quoique devenu soupçonneux à l'excès & punissant sans rémission ceux qu'il soupçonnoit, il ne put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à la 20 Oct.
vue de l'ennemi à Huarina près du lac Titiaca il n'avoit plus que quatre cents soldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé & compter entierement sur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ses partisans, qui sentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime désespéroient d'en obtenir le pardon & ne pouvoient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux il n'hésita pas à attaquer Centeno,

quoique plus fort du double que lui.
1547. Les royaliſtes ne chercherent pas à éviter le combat, qui fut le plus obſtiné & le plus ſanglant qu'on eût rendu juſques-là au Pérou. A la fin la valeur intrépide de Pizarre & la ſupériorité des talens militaires de Carvajal l'emporterent ſur le nombre ; la victoire fut complette, le butin immenſe (1) & le traitement des vaincus atroce. Ce ſuccès ſignalé rétablit la réputation de Pizarre qui, regardé déſormais comme invincible, vit ſon armée augmenter de jour en jour (2).

Cependant d'autres événemens en d'autres parties du Pérou balançoient avantageuſement pour Gaſca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima que les citoyens

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *Lib. VII*, c. 2, 3 Gomera, c. 181. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, c. 18, *&c.* Fernandès, *Lib. II*, c. 79. Herrera, *decad.* 8, *Lib. IV*, *cap.* 1, 2.

las de ſon gouvernement tyrannique avoient arboré l'étendard du roi. Aldana avec un détachement de ſoldats de la flotte avoit pris poſſeſſion de la ville. Vers ce même tems (1) le préſident avoit débarqué à Tumbès avec cinq cents hommes. Encouragés par ſa préſence tous les pays voiſins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cuzco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reſte de l'empire, depuis Quito, en allant vers le ſud, reconnoiſſoit l'autorité de Gaſca. Le préſident voyant ſon armée ſe renforcer rapidement s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeſte. Il témoignoit en toute occaſion un deſir ardent de terminer la querelle ſans effuſion de ſang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochoit à perſonne ſes fautes paſſées & recevoit 1547.

(1) Zarate, *Lib. VI, c.* 17.

1547. ceux qui se repentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il montroit de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses troupes la fertile vallée de Xauxa sur la route de Cuzco (1). Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-seulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats & les accoutumer à la discipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pizarre, enivré du succès qui avoit jusques-là accompagné ses armes, & fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre à aucune proposition, quoique Cepeda avec plusieurs de ses officiers & Carvajal lui-même (2) fussent

Il s'avance vers Cuzco.

(1) Zarate, *Lib. VII*, c. 1. Fernandès, *Lib. II*, c. 77, 82.

(2) Voyez la NOTE XLVI.

d'avis d'accepter les offres du pré- 1547.
ſident ; c'eſt-à-dire, une amniſtie
générale & la révocation des loix
dont on ſe plaignoit (1). Gaſca
ayant tout fait pour éviter de
tremper ſes mains dans le ſang de 29 Dé-
ſes concitoyens, ſe mit en marche cembre.
pour Cuzco à la tête de ſeize cents
hommes.

Pizarre ſe tenant aſſuré de la vic- Les deux
toire laiſſa les royaliſtes paſſer ſans partis ſe
obſtacle toutes les rivieres qui préparent
coulent entre Guamanga & Cuzco au com-
& s'avancer juſqu'à quatre lieues de bat.
cette capitale, ſe flattant que leur 1548.
défaite dans une pareille ſituation
qui leur rendoit la retraite im-
poſſible termineroit la guerre en un
coup. Il s'avança alors à la ren-
contre de l'ennemi; Carvajal choiſit 9 Avril.
le terrain & diſpoſa les troupes
avec le diſcernement & les profon-
des connoiſſances militaires qui
diſtinguoient toutes ſes opérations.

(1) Zarate, *Lib. VII*, c. 6. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, c. 27.

1548. Les deux armées s'avançant lentement l'une contre l'autre présentoient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & jusqu'aux simples soldats étoient habillés d'étoffes de soie ou de brocards & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

L'armée de Gasca n'étoit pas si brillante, mais présentoit un coup-d'œil non moins singulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cuzco & d'un grand nombre d'ecclésiastiques, parcouroit les rangs répandant des bénédictions & encourageant ses soldats à remplir courageusement leur devoir.

Pizarre abandonné de ses troupes.

L'action étoit près de commen-

(1) Zarate, *Lib. VI*, c. 2.

cer lorſqu'on vit Cepeda donner des éperons à ſon cheval & galoper vers le préſident auquel il ſe rendit. Garcilaſſo de la Vega & d'autres officiers conſidérables ſuivent ſon exemple. Leur défection frappe tout le reſte d'étonnement. La confiance mutuelle ſans laquelle il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force ſe perd tout à coup. La défiance & la conſternation ſe répandent de rang en rang ; quelques-uns ſe dérobent en ſilence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre paſſe du côté des royaliſtes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs employent en vain l'autorité, les menaces & les prieres. En moins d'une demie-heure un corps capable de décider du ſort de l'empire du Pérou eſt entierement diſperſé. Pizarre ſe voyant perdu ſans reſſource demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous reſte-t-il ? rien, répond l'un d'eux, que de nous jetter au milieu de nos

1548.

1548. ennemis & de mourir en Romains. Abattu par un revers si inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil & avec une lâcheté qui démentoit son ancienne réputation, il se rendit à un des officiers de Gasca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris.

Pris.

Et mis à mort.

Gasca heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de sang ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal & un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels & les plus distingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité & parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès il n'entreprit point de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnoit à être pendu il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois.* Entre son jugement & son exécution il ne montra aucun

remords du paſſé ni aucune inquiétude ſur l'avenir. Il plaiſanta ceux qui lui rendoient viſite avec la même gaieté groſſiere & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda plus criminel que l'un & l'autre auroit eu la même deſtinée ; mais on lui laiſſa la vie pour avoir abandonné ſes aſſociés dans un moment ſi critique & ſi déciſif. Il fut envoyé priſonnier en Eſpagne & mourut dans ſa priſon (1). 1548.

Dans les détails que les hiſtoriens contemporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de ſuite, on remarque pluſieurs circonſtances ſi frappantes & qui indiquent des mœurs ſi ſingulieres qu'elles méritent de fixer notre attention.

Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

Quoique les conquérans du Pérou fuſſent des hommes des dernieres claſſes de la ſociété & que

(1) Zarate, *Lib. VII*, c. 6, 7, 8. Gomera, c. 185, 186. Vega, 2, *Lib. V*, c. 30, *&c.* Fernandès, *Lib. II*, c. 86, *&c.* Herrera *decad.* 8, *Lib. IV*, c. 14, &c.

1548. la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui se disputoient l'autorité il ne se trouvoit pas un seul homme qui servît pour une paie. Tout aventurier au Pérou se regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays, conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs chacun se déterminoit selon son propre jugement ou ses affections, regardoit son général comme son compagnon de fortune, & se seroit cru dégradé en recevant une solde de lui. Leurs chefs devoient la plupart leur élévation à leur valeur & à leurs talens & non à leur naissance, & chacun de leurs compagnons de guerre espéroit de s'ouvrir une route à la richesse & au pouvoir par les mêmes moyens. (1).

(1) Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 38, 41.

Mais ces troupes servant ainsi sans aucune paie réguliere, ne se levoient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même passion il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes & de se les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promesse de grands établissemens recevoient encore du chef auquel ils se donnoient des sommes considérables. Il en coûta cinq cents mille pezos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes (1). Gasca en dépensa neuf cents mille pour former le corps qu'il conduisoit contre les rebelles (2). Les con-

1548. Entretien des troupes extrêmement dispendieux.

(1) Fernandès, *Lib. II*, *c.* 54.

(2) Zarate, *Lib. VII*, *c.* 10. Herrera, *Decad.* 8. *Lib. V*, *c.* 7.

1548. cessions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récompense après la victoire étoient encore plus exorbitantes. Cepeda pour l'adresse & la perfidie qu'il avoit montrées à persuader à la cour de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre obtint une concession qui lui valoit cent cinquante mille pezos de revenu annuel (1). Hinojosa qui se détacha un des premiers de Pizarre & livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou obtint en terres un revenu de deux cents mille pezos (2). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence, on récompensoit les simples soldats en proportion.

Récompenses excessives aux particuliers.

Profusion & luxe des militaires Espagnols.

Des changemens de fortune si rapides produisoient les effets qu'on devoit en attendre, donnoient naissance à de nouveaux besoins & à de

(1) Gomera, *c.* 164.

(2) Vega, *p.* 2, *Lib. VI*, *c.* 3.

nouveaux desirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéroient tout à coup le goût de la profusion & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupoit les uns, les autres se livroient au luxe le plus dispendieux (1). Le dernier soldat au Pérou se seroit cru dégradé en marchant à pied, & malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils affrontoient le danger & la mort avec la même intrépidité, & animés par l'espérance de nouvelles récompenses ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur. 1548.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. II*, *c.* 3, *decad.* 8, *Lib. VIII*, *c.* 10.

1548. Férocité de leurs guerres civiles.

Avec leur courage ils conserverent toute leur premiere férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire tout homme riche étoit exposé aux accusations. Sur les plus légers soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitans du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presqu'autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), & presque tous furent condamnés sans forme de procès.

Leur mauvaise foi à observer les traités.

La violence avec laquelle les

(1) Voyez la NOTE XLVII.

partis

partis opposés se traitoient n'étoit pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentimens d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement & la droiture qui domine dans le caractere Espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été entierement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avoit embrassé d'abord & les associés avec lesquels il avoit été uni, & qui ne violât tous ses engagemens. Le vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de leur place de soutenir l'autorité. Les instigateurs & les complices de la révolte de Gonzale Pizarre furent les premiers à l'abandonner & à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte

1548.

1548. fut livrée à Gaſca par l'homme qu'il avoit choiſi entre tous ſes officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de ſon ſort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetterent leurs armes ſans rendre de combat & abandonnerent un chef qui les avoit ſi ſouvent conduits à la victoire. L'hiſtoire préſente rarement des exemples d'un mépris ſi général & ſi peu diſſimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme & qui conſtituent l'union ſociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays très-éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne ſent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où l'eſpoir du gain n'a point de bornes, où des richeſſes immenſes peuvent faire oublier les crimes par leſquels on les a acquiſes: ce n'eſt que dans des circonſtances ſemblables qu'il eſt poſſible de trouver autant d'avidité, de perfidie &

de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou.

1548. Gaſca cherche des occupations pour ſes ſoldats.

A la mort de Pizarre tous les mécontens mirent bas les armes & la tranquillité parut entierement rétablie ; mais deux objets intéreſſans demandoient encore l'attention du préſident. L'un étoit de trouver ſur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui rempliſſoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles, l'autre d'accorder des récompenſes convenables à ceux à la valeur & à la fidélité deſquels il devoit ſes ſuccès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets, en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête & en chargeant Diego Centeno de la découverte des vaſtes régions que traverſe la riviere de la Plata. La réputation de ces chefs & l'eſpérance d'améliorer leur ſort dans des pays nouveaux, attira ſous leurs drapeaux la soldateſque la plus indigente & la plus

1548. emportée & bannit preſqu'entierement de la colonie cet eſprit de mutinerie que Gaſca redoutoit.

Il partage les terres aux Eſpagnols qui l'ont aidé dans ſa conquête.

La ſeconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *repartimientos* ou diſtributions de terres & d'Indiens qui reſtoient à faire en conſéquence de la mort ou de la fuite des rebelles ou des confiſcations prononcées contr'eux, paſſoient deux millions de pezos en revenu annuel. Gaſca devenu maître de diſpoſer de cette immenſe propriété conſerva le même déſintéreſſement qu'il avoit montré juſques-là & n'en voulut pas réſerver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de ſolliciteurs & la vanité ou l'avarice de chacun lui faiſant exagérer ſes ſervices & les récompenſes qu'il attendoit, les prétentions de tous étoient ſi exorbitantes qu'il devenoit impoſſible de les ſatisfaire. Gaſca écouta tout le monde avec la plus grande attention, & pour avoir le loiſir de peſer ſcrupuleuſement les

droits de chacun il se retira avec l'archevêque de Lima & un seul secretaire dans un village situé à douze lieues de Cuzco. Là il employa plusieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendans, selon l'importance des services que chacun avoit rendus & de ceux qu'il pouvoit rendre encore dans la suite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de son décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ. 1348.

24 Août. Mécontentement causé par cette distribution.

L'indignation fut aussi grande que l'avoit prévu Gasca. La vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, le désespoir & toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec

1548. fureur. Gaſca fut l'objet de la calomnie, des menaces & des malédictions. On l'accuſa d'ingratitude, de partialité & d'injuſtice. Parmi des ſoldats toujours prêts à en venir aux armes ces diſcours ſéditieux auroient été bientôt ſuivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui ſe mît à leur tête pour demander le redreſſement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet eſprit de mutinerie & la guerre civile fut éloignée pour quelque tems (1).

1549. Il rétablit l'ordre. Gaſca cependant conſidérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint travailla avec la plus grande aſſiduité à adoucir les mécontens en donnant des gratifications conſidérables aux uns, en promettant

(1) Zarate, *Lib. VII*, c. 9. Gomera, *cap.* 187. Vega. *p.* 2, *c.* 1, *&c.* Fernandès, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 1, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *Lib. IV*, *c.* 17, &c.

aux autres des *repartimientos* lorſ- 1549.
qu'il y en auroit de vacans, en
les careſſant & les flattant tous ;
mais afin d'établir la tranquillité
publique ſur des fondemens plus
ſolides que les diſpoſitions paſſa-
geres qu'il leur inſpiroit, il tra-
vailla à fortifier l'autorité de ſes
ſucceſſeurs dans l'emploi qu'il oc-
cupoit, en rétabliſſant une adminiſ-
tration réguliere dans toutes les
parties de l'empire. Il introduiſit
l'ordre & la ſimplicité dans la per-
ception des revenus du roi. Il fit des
réglemens ſur le traitement des In-
diens pour les mettre à l'abri de
l'oppreſſion & les faire inſtruire
dans les principes de la religion ſans
priver les Eſpagnols du bénéfice 1550.
qu'on pouvoit retirer de leurs tra-
vaux. Après avoir ainſi rempli ſa
miſſion, Gaſca deſirant de re- Et part pour l'Eſpagne.
tourner à ſa vie privée commit le
gouvernement du Pérou à l'au-
dience royale & fit voile pour
l'Eſpagne. Comme durant l'anarchie
& les troubles des quatre dernieres

1550. années il n'avoit été fait aucune remiſe au tréſor du roi, il emportoit avec lui treize cents mille peſos épargnés ſur le revenu public par ſon économie & le bon ordre de ſon adminiſtration, après avoir payé toutes les dépenſes de la guerre.

Comment il y eſt reçu. Il fut reçu dans ſa patrie avec l'admiration univerſelle que méritoient ſes talens & des vertus auſſi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, ſans flotte, ſans argent, avec un train ſi modeſte qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper (1) il étoit parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par ſa ſageſſe & ſon habileté il ſuppléa aux moyens qui lui manquoient & créa, pour ainſi dire, les inſtrumens propres à exécuter ſon entrepriſe. Il acquit une force maritime aſſez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de ſe me-

(1) Fernandès, *Lib. II*, *c.* 18.

ſurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit juſques-là ſuivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du ſouverain légitime. Mais les éloges dus à ſes talens ſont encore au-deſſous de ceux que méritent ſes vertus. Après avoir réſidé dans un pays où l'appât des richeſſes avoit juſqu'alors ſéduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelqu'autorité, il quitta ce poſte délicat ſans qu'on eût pu même ſoupçonner ſon intégrité. Il avoit partagé à ſes compatriotes des poſſeſſions d'une étendue & d'un revenu immenſes & il demeuroit dans ſa premiere pauvreté; en même-tems qu'il rapportoit au tréſor royal des ſommes immenſes, il fut obligé de demander à ſon ſouverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit contractées pendant ſon expédition (1). Tant de mérite & de déſintéreſſement ne

1550.

(1) Manuſcrit entre les mains de l'Auteur.

1550. furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gaſca les témoignages de l'eſtime la plus diſtinguée. Il le fit évêque de Palencia & cet homme rare paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite, reſpecté de ſes compatriotes, honoré par ſon ſouverain, aimé de tout le monde.

Malgré les ſages réglemens de Gaſca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un ſi long intervalle d'anarchie & de déſordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur eſpérance & diſpoſés à faire éclater leur mécontentement & tant de ſoldats mutins prêts à les ſuivre, il n'étoit pas difficile de ralumer la ſédition. Le pays fut encore troublé par pluſieurs révoltes. Mais comme ces orages ne furent que paſſagers & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainſi dire nationaux les détails en ſeroient étrangers à

l'objet de cette hiſtoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui eſt violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée, 1550.
& en emportant les humeurs vicieuſes qui les avoient cauſés, ils contribuerent à la fin à fortifier la ſociété qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, pluſieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers ſans frein que la renommée de leurs ſuccès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns les autres. Chaque parti triomphant alternativement mettoit à mort ou banniſſoit ſes adverſaires. Il ne reſta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans & les plus diſpoſés à ſe renfermer dans le cercle d'une induſtrie paiſible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés auſſi ſolidement établie que dans aucune autre colonie Eſpagnole.



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE PREMIERE, *pag.* 2.

LA connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé à la conquête de la nouvelle Eſpagne nous vient de ſources plus authentiques & plus originales que celles qui nous ont tranſmis les autres événemens de l'hiſtoire de l'Amérique; & parmi ces monumens, il n'y en a pas de plus précieux & de plus anciens que les lettres adreſſées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès ſe rendit bientôt indépendant de Velaſquès, il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ſes opérations qui pût lui mériter l'approbation de ſon ſouverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à la Vera-cruz le 16 juillet 1519, & doit avoir été remiſe à l'empereur pendant ſon ſéjour en Allemagne, puiſqu'il quitta l'Eſpagne le 22 Mai de cette année, pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Eſpagne & en Allemagne toutes les recherches poſſibles pour trouver une copie de cette lettre, mais inutilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conſéquence, parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Eſpagne ne devoit contenir rien d'eſſentiel. La ſeconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Madrid en 1522; la troiſieme & la quatrieme parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramuſio leur donna une plus grande publicité, en les inſérant dans ſon précieux recueil. Ces lettres con-

tiennent une hiſtoire exacte & préciſe de l'expédition de Cortès, avec pluſieurs particularités intéreſſantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès. Le ſtyle en eſt ſimple & clair; mais comme il avoit le plus grand intérêt à préſenter ſes opérations ſous le jour le plus favorable, il eſt à croire qu'il a exagéré ſes victoires, diminué ſes pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu ſe porter.

L'ouvrage qui ſuit celui de Cortès eſt la *Cronica de la Nueva Eſpagna*, *por Franciſco Lopez de Gomera*, publié en 1554. Le mérite hiſtorique de Gomera eſt très-diſtingué; ſa maniere de narrer eſt claire, facile, toujours agréable & ſouvent même élégante; mais il eſt quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après ſon retour de la nouvelle Eſpagne, & par l'ordre de qui il compoſa ſans doute cet ouvrage,

le fait ſoupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de ſon héros, & à cacher ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à ſa gloire. Herrera l'accuſe de ce défaut dans une occaſion, *Decad.* 2, *lib. III*, *c.* 2, & ce n'eſt pas la ſeule où ſa prévention paroît manifeſtement. Cependant il a écrit avec tant de liberté ſur pluſieurs meſures priſes par la cour d'Eſpagne, que les copies de ſon hiſtoire des Indes & de ſa chronique furent retirées par un décret du conſeil des Indes; on les regarda même long-tems en Eſpagne comme des livres prohibés, & ce n'eſt que depuis peu qu'on a accordé la permiſſion de les publier. *Pinelo, biblioth. p.* 589.

La chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Caſtillo à compoſer ſon *hiſtoria Verdadera de la conquiſta de la Nueva Eſpagna.* Compagnon de Cortès dans toutes ſes batailles, il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Eſpagne, & s'é-

toit trouvé dans toutes les occaſions périlleuſes. Lorſqu'il vit que ni lui-même ni la plupart de ſes compagnons n'avoient été cités par Gomera, mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès ſeul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume & compoſa ſon *hiſtoire véridique.* Elle contient un récit minutieux & prolixe de toutes les opérations de Cortès, dans un ſtyle auſſi dur & auſſi bas qu'on peut l'attendre d'un ſoldat non lettré. Mais comme il parle de faits dont il a été le témoin & ſouvent un des principaux acteurs, ſa narration porte tous les caracteres de la vérité; elle eſt d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails ſi intéreſſans, avec une vanité ſi amuſante, mais ſi pardonnable dans un vieux ſoldat, qui (comme il s'en vante lui-même) s'eſt trouvé à cent dix-neuf batailles, que ſon livre eſt un des plus curieux qu'on puiſſe lire dans quelque langue que ce ſoit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès, dans un traité *de Insulis nuper inventis*, qu'il a joint à ses Decades *de rebus Oceanicis & novo orbe*; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après son premier débarquement. Cet ouvrage qui est court & superficiel, paroît contenir les relations données par Cortès même dans ses premieres lettres, embellies de plusieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les historiens modernes ont puisé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Espagne, c'est l'*historia de la conquista de Mexico, por D. Antonio de Solis*, publié pour la premiere fois en 1684. Je ne connois point d'auteur que sa gloire littéraire ait plus élevé au-dessus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue Castil-

lanne ; & s'il eſt permis à un étranger de haſarder ſon opinion ſur une matiere dont les Eſpagnols ſeuls doivent être juges, j'oſe dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique ſon langage ſoit correct, ſa diction n'eſt rien moins que claire. Ses phraſes trop ſoignées ont ſouvent de la roideur & quelquefois de l'enflure ; les figures dont il ſe ſert ſont communes ou impropres & ſes réflexions ſuperficielles. On pourroit cependant lui pardonner aiſément ces défauts, ſi d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités néceſſaires à un hiſtorien. Dépourvu de cette patience induſtrieuſe qui conduit à la connoiſſance du vrai & de l'impartialité qui peſe tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir ſon ſyſtême favori en faiſant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus : ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce

qui pouvoit contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses & fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas consultées, & quoiqu'il critique souvent Gomera, il n'en préfere pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs Espagnols Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonstancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le soin & l'attention avec lesquels il a consulté non-seulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jetter quelque lumiere sur l'objet de ses recherches, surtout l'impartialité & la candeur qu'il a mis dans ses jugemens, rendent ses decades fort précieuses. On pourroit même à juste titre le placer parmi les meilleurs historiens

de ſa nation ſans l'ordre chronologique trop ſcrupuleux qu'il a voulu obſerver dans les événemens du nouveau monde ; ce qui rend ſon ouvrage ſi diffus, ſi obſcur & ſi découſu que ce n'eſt qu'au moyen d'un travail pénible qu'on raſſemble les diverſes circonſtances d'un fait. Au reſte, il indique les ſources ou il a puiſé pour compoſer ſon recueil. *Decad.* 6, *lib. III*. *c.* 19.

NOTE II, *pag.* 6.

Cortès ſe propoſoit de ſuivre Ovando lorſqu'il partit pour ſon gouvernement en 1502 ; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obſcure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur ſur lequel il étoit monté s'écroula, & Cortès fut ſi griévement bleſſé qu'il lui fut impoſſible de faire le voyage. *Gomera Cronica de la Nueva Eſpagna*, c. 1.

NOTE III, *pag.* 9.

Cortès avoit deux mille pezos entre les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux ſommes réunies font environ vingt-trois mille ſept cens cinquante livres tournois ; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette ſomme fort modique. *Herrera, Decad.* 2, *lib. III*, *c.* 2 ; *B. Diaz*, *c.* 20.

NOTE IV, *pag.* 17.

Les noms de ces braves officiers dont il ſera ſouvent parlé dans cette hiſtoire, ſont Juan Velaſquès de Leon, Alonſo Hernandès Portocarrero, Franciſco de Montejo, Chriſtoval de Olid, Juan d'Eſcalante, Franciſco de Morla, Pedro de Alvarado, Franciſco de Salceda, Juan de Eſcobar, Ginès de Nortez. Cortès commandoit en perſonne le vaiſſeau amiral, Franciſco de Orozeo, officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le comman-

dement de l'artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée & se nommoit Alaminos.

NOTE V, *pag.* 20.

Les Espagnols ne perdirent dans ces différens combats que deux hommes; mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu considérables qu'ils faisoient, les Espagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces succès à Saint-Jacques, leur patron, qui combattoit, disent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du destin des batailles. Gomera est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette histoire, & sa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. J'avoue, dit-il, que nous

devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur J. C. & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit si supérieur à celui des Espagnols que si chacun d'eux eût seulement jetté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que Gomera dit être apparue sur un cheval gris pommelé ait été monseigneur l'apôtre S. Jacques ou monseigneur S. Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu François de Morla monté sur un pareil cheval; mais un misérable mortel comme moi ne méritoit pas sans doute de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient passées comme Gomera le dit; mais avant d'avoir lu sa chronique je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé, *c.* 34.

NOTE VI, *pag.* 31.

Plusieurs historiens Espagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens chargés de ces présens, les avoient apportés de la capitale dans un aussi court espace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable, & Gomera rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent qui avoit été préparé pour Grijalva lorsqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, se trouvoit tout prêt, lorsque Montezume envoya des ordres pour le donner. *Gomera Cron. c.* 27, *pag.* 28.

Suivant B. Diaz del Castillo, le plat d'argent qui représentoit la lune, valoit seul plus de vingt-mille pezos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cens livres tournois.

NOTE

NOTE VII, *pag.* 41.

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux instructions de Velasquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune. Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès pour gagner leur amitié encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz*, *c.* 41.

NOTE VIII, *pag.* 63.

Gomera a publié un catalogue des différens articles qui composoient ce présent. *Cron. c.* 49. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne, & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très-curieuse, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans

les différens arts de luxe. *De Insulis nuper inventis*, *Lib. p.* 354, &c.

NOTE IX, *pag.* 75.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons : Cortès dans sa seconde lettre à l'empereur datée de Segura de la Frontera, le 30 octobre 1520, dit que les troupes Tlascalanes se montoient dans la premiere bataille à six mille hommes, dans la seconde à cent mille, & dans la troisieme à cent cinquante mille ; *Relat. ap. Ramus. tom. III*, *p.* 228. Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire & qui se trouva engagé dans toutes

les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montoit, à la premiere bataille à trois mille, *p.* 43; à la seconde à six mille, *ibid*; à la troisieme à cinquante mille, *p.* 45. Gomera qui fut le chapelain de Cortès après son retour en Espagne, & qui publia sa chronique en 1552, suit le calcul de Cortès, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlascalans, *p.* 49. C'étoit sans doute l'intérêt de Cortès de présenter sous un jour favorable & ses dangers & ses exploits; car il n'y avoit que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses & celles de ses compagnons, n'avoit pas le même intérêt à les exagérer, & il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de 150 mille

hommes sans de grands préparatifs ; & sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux Américains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Espagne, car on l'appélloit *le pays au pain*, les Espagnols furent obligés, pendant leur marche, à ne subsister que de *Tunas*, espece de fruit qui croît sans culture dans les champs. *Herrera, dec.* 2, *Lib. VI*, *c.* 5, *p.* 182.

NOTE X, *pag.* 82.

On dit que ces malheureuses victimes étoient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour servir d'espions. On avoit pris & renvoyé tant de prisonniers, & les Tlascalans avoient fait passer tant de messagers dans

les quartiers des Eſpagnols, qu'il n'y avoit aucune raiſon de haſarder la vie d'un ſi grand nombre de perſonnes conſidérables pour prendre des informations ſur la ſituation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru ſi révoltante aux hiſtoriens Eſpagnols poſtérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a ſi cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à ſept & les pouces à quelques autres, *Decad.* 2, *lib.* *11*, *c.* 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze & les pouces au reſte, *Lib.* *11*, *c.* 20. Mais Cortès lui-même, *Relat. p.* 228, *B.* & Gomera d'après lui, *c.* 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

NOTE XI, *pag.* 86.

Les chevaux étoient ce qui cauſoit le plus grand étonnement à tous les

Peuples de la nouvelle Eſpagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faiſoient qu'un ſeul monſtre d'une forme horrible ſemblable aux centaures ; & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorſqu'ils s'apperçurent de leur erreur, ils s'imaginèrent que ces animaux dévoroient les hommes pendant la bataille, & que quand ils henniſſoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Eſpagnols n'étoit pas de les détromper ſur ce ſujet. *Herrera, decad.* 2, *Lib. VI, c.* 11.

NOTE XII, *pag.* 96.

Suivant Barth. de Las Caſas, il n'y avoit aucune raiſon de faire ce maſſacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Eſpagne. *Relac. de la Deſtruye, p.* 17, *&c.*

Mais le zele de las Casas le porte souvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz*, *c.* 83, dit que les premiers missionnaires envoyés par l'empereur dans la nouvelle Espagne firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conspiration contre les Espagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit sans doute intéressé alors à gagner l'esprit de Montezume ; il n'est donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche si propre à l'aliéner des Espagnols s'il ne l'avoit pas jugé nécessaire à sa propre conservation. Mais il est vrai aussi que les Espagnols qui servoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient si peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables sur la preuve la moins cer-

taine. La sévérité du châtiment étoit d'ailleurs excessive & atroce.

NOTE XIII, *pag.* 98.

Cette description est prise littéralement de Bernal Diaz del Castillo, trop peu instruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir son récit. Il rapporte dans un style simple & grossier ce que lui-même & ses compagnons penserent à cette occasion : « qu'on ne s'étonne pas, dit-il, si j'écris de cette maniere ce qui s'est passé alors, car il faut penser que c'est une chose que de rapporter, & une autre d'avoir vu des choses qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par les hommes, *c.* 86, *p.* 64, *B* ».

NOTE XIV, *pag.* 119.

B. Diaz del Castillo nous donne une idée des fatigues & des souffrances qu'ils éprouverent à cette occasion & dans plusieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils resterent à Mexico,

tous, ſans aucune diſtinction entre les officiers & les ſoldats, dormirent tout armés avec leurs cotes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre ſur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de ſe tenir prêts comme s'ils avoient été de garde. « Ce qui me devint ſi familier, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui même, quoique fort avancé en âge, je dors toujours avec mes habits & jamais dans un lit. Lorſque je viſite mon *encomienda* je fais porter, par égard pour mon rang, un lit avec mes bagages; mais je n'en fais jamais uſage, parce que je dors tout habillé, & que je me promene ſouvent la nuit en plein air pour voir les étoiles ſuivant mon ancienne habitude », *c.* 108.

NOTE XV, *pag.* 124.

Cortès lui-même, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, n'explique point les motifs qui le porterent à condamner Qualpopoca aux flammes,

& à faire mettre Montézume aux fers, *Ramus III*, 236. B. Diaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, & la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on vouloit prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca; *c.* 95, *p.* 75. Mais puisque Montézume étoit le prisonnier de Cortès & entiérement en son pouvoir, l'insulte faite à ce monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézume de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca, *Cr.* 89. Herrera est du même sentiment; *Decad.* 2, *lib. VIII*, *c.* 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages semble fort étrange. Solis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézume, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes;

mais ce monarque étoit si soumis, & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE XVI, *pag.* 131.

Solis, *Lib. IV*, *c.* 3, prétend que ce fut Montézume lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint sa conduite en cette occasion comme fondée sur la plus profonde politique, & suivie avec tant d'adresse que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les historiens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puisse justifier cette assertion.

Jamais Montézume n'a montré en d'autres occasions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en se soumettant à cet acte d'humiliation étoit naturelle si l'on suppose qu'il a été involontaire. Mais suivant Solis, elle auroit été contradictoire & incompatible avec son projet de tromper les Espagnols.

NOTE XVII, *pag.* 137.

Les Espagnols, malgré leur industrie & leur pouvoir ne purent point trouver d'or dans plusieurs provinces. Dans d'autres ils ne se procurerent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézume assura Cortès que le présent qu'il offroit au roi de Castille, après lui avoir rendu hommage, comprenoit toutes les richesses amassées par son pere, & qu'il avoit déjà donné aux Espagnols le reste de son or & de ses bijoux. *B. Diaz*, *c.* 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cens marcs, *Cron. c.* 93; ce qui s'accorde avec le récit de

Cortès, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs, *Relat.* 239, *B.* De ſorte que la ſomme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raiſon de huit onces par marc ; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

NOTE XVIII, *pag.* 138.

Solis, *Lib. IV*, *c.* 1, met en queſtion la vérité de ce fait, par la ſeule raiſon qu'il étoit incompatible avec la prudence qui diſtinguoit le caractere de Cortès. Mais il auroit dû ſe rappeller l'impétuoſité de ſon zele à Tlaſcala qui n'avoit pas moins été imprudente. Il dit que la preuve eſt fondée ſur le témoignage de B. Diaz del Caſtillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconſidérée de Cortès, & ils ont eu raiſon de le faire, puiſque Cortès lui-même parle de cette action dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, &

paroît même s'en glorifier. *Cortès*, *relat. Ramus. III*, 140. Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doive puiser des lumieres sur ses opérations.

NOTE XIX, *pag.* 145.

Herrera & Solis croient que Velasquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Espagne touchant la réception des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la chaleur avec laquelle Fonseca, évêque de Burgos, avoit épousé ses intérêts & condamné les procédés de Cortès. *Herrera*, *dec.* 2, *lib. IX*, *c.* 18. *De Solis*, *lib. IV*, *c.* 5. Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette supposition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 juillet 1519. *Herrera*,

decad. 2, *lib. V*, *c.* 4. Ils débarquerent à San-Lucar en octobre, ſuivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr qui ſe trouvoit à la cour dans ce tems-là & qui communiquoit tous les événemens de quelqu'importance à ſes correſpondans jour par jour, leur marqua le premier décembre l'arrivée de ces agens & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epiſt.* 650. Tous les hiſtoriens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur premiere audience de l'empereur à Tordeſillas, lorſqu'il ſe rendit dans cette ville pour y voir ſa mere, en allant à Saint-Jacques de Compoſtelle. *Herrera*, *decad.* 2, *lib. V*, *c.* 4. *De Solis*, *lib. IV*, *p.* 5. Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordeſillas le 11 mars 1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les préſens faits à Charles-Quint, *Epiſt.* 665. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en avril 1520. Il eſt donc clair que Velaſquès n'a pu

recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit paſſé à cette entrevue à Tordeſillas, antérieure à ſes préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroiſſent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Eſpagne, avec des pouvoirs auſſi étendus, eſt datée du 13 novembre 1519. *Herrera*, *decad.* 2, *lib. III*, *c.* 2. Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu ſa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. c.* 96.

NOTE XX, *pag.* 150.

Solis prétend que comme Narvaès n'avoit point d'interpretes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converſer avec eux que par le moyen des ſignes, & qu'il lui étoit également impoſſible d'avoir quelque commerce avec Montézume, *lib. IV*, *c.* 7. Mais c'eſt

d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correſpondance de Narvaès avec Montézume & avec ſes ſujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramus III*, 244, *A C.* Cortès aſſure qu'il y avoit une eſpece de correſpondance établie entre Narvaès & les Mexicains; mais il n'explique point de quelle maniere elle ſe faiſoit. B. Diaz ſupplée à ce défaut en diſant que les trois déſerteurs qui avoient joint Narvaès lui ſervoient d'interpretes, étant aſſez inſtruits de la langue du pays, *c.* 110. Il rapporte avec ſon exactitude ordinaire leurs noms & leurs caracteres, & parle, *chap.* 122, de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Eſpagnols demeuroient parmi les Mexicains; il n'étoit donc pas ſurprenant que quelques-uns d'entr'eux euſſent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera*, *decad.* 2,

lib. X, *c.* 1. B. Diaz qui en fut le témoin & Herrera le plus exact & le plus instruit des auteurs Espagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secrete avec Montézume, *Decad.* 2, *lib. IX*, *c.* 18-19. Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès, son héros, que Montézume ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable quand on pense à la maniere indigne dont il avoit été traité, & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faciliter la conquête du nouveau monde, *lib. IV*, *c.* 7. Ce qu'il y a de vrai c'est que, malgré la crainte que Montézume avoit des Espagnols, il n'étoit pas moins impatient de recouvrer sa liberté.

Note XXI, *pag.* 176.

J'ai pris ces mots de l'hiſtoire anonyme de l'établiſſement des Européens en Amérique, publiée par Dodſley, en 2 vol. in-8°, ouvrage d'un mérite ſi reconnu que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce ſiecle doive rougir de s'en avouer l'auteur.

Note XXII, *pag.* 186.

Les hiſtoriens contemporains ne s'accordent point ſur le nombre des hommes que les Eſpagnols perdirent en cette occaſion. Cortès, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués, *Relat. ap. Ramus III*, *p.* 249, *A*. Mais ſon intérêt exigeoit alors qu'il laiſſât ignorer à la cour d'Eſpagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'eſſuyoient ſes compatriotes, évalue cette perte à deux cens hommes, *Lib. IV*, *c.* 19. B. Diaz aſſure qu'ils perdirent huit

cents ſoixante-dix hommes, & que quatre cents quarante ſeulement s'échapperent à Mexico, *c.* 128, *p.* 108, *B.* Palafox, évêque de los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif ſur les événemens arrivés à ſes compatriotes dans la nouvelle Eſpagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, *p.* 22. Gomera évalue cette perte à quatre cents cinquante hommes, *Cron. c.* 109. Quelques mois après, Cortès, ayant reçu pluſieurs renforts, fit la revue de ſes troupes & trouva qu'elles montoient ſeulement à cinq cents quatre vingt-dix hommes. *Relat. apud. Ramus III*, *p.* 255, *E.* Comme Narvaès avoit amené huit cents quatre-vingt hommes dans la nouvelle Eſpagne, & qu'alors environ quatre cents ſoldats de Cortès vivoient encore, il eſt évident que ſa perte à la retraite de Mexico doit avoir été beaucoup plus conſidérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à

exagérer les dangers & les fatigues auxquels ſes compagnons & lui avoient été expoſés, peut avoir exagéré le nombre des morts ; mais je crois qu'on ne peut pas l'eſtimer à moins de ſix cents hommes.

NOTE XXIII, *p.* 223.

On voit quelques reſtes de ce grand ouvrage, & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conſtruiſit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana*, *vol.* 1, *p.* 531.

NOTE XXIV, *p.* 237.

Le poſte d'Alvarado ſur la chauſſée de Tubuca étoit le plus voiſin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient obſerver diſtinctement delà tout ce qui ſe paſſoit lorſque leurs compagnons furent ſacrifiés. *Relat. ap. Ramus III*, *p.* 273, *E*. B. Diaz, qui étoit de la diviſion d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ſes yeux, *c.* 152, *p.* 148, *B*, 149, *A*. Il décrit avec ſon ingénuité ordinaire l'im-

pression que lui fit ce spectacle, & sa franchise est celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être suspect. « Avant que j'eusse vu, dit-il, la poitrine de mes compagnons ouverte, leurs cœurs palpitans offerts à un affreuse idole, & leur chair dévorée par nos cruels ennemis, j'étois accoutumé à marcher au combat, non-seulement sans crainte, mais avec une grande intrépidité; mais depuis ce moment-là je ne m'approchai jamais des Mexicains pour les combattre sans une secrete horreur; je frémissois en pensant à la mort cruelle que mes amis avoient subie ». Il a soin d'ajouter que cette crainte cessoit aussitôt que le combat étoit engagé, & sa valeur reconnue en toute occasion ne peut laisser aucun doute sur son récit. *B. Diaz*, c. 156; *p.* 157, *A.*

NOTE XXV, *p.* 248.

Une circonstance de ce siege mérite de fixer notre attention. Le

récit que les historiens Espagnols font des armées nombreuses employées à l'attaque & à la défense de Mexico paroît incroyable. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à son service 150 mille auxiliaires Indiens. *Relat. ap. Ramus III, p.* 275, *E.* Gomera dit qu'il y en avoit plus de 200 mille, *Cron. c.* 136. Herrera, auteur d'une plus grande autorité, assure aussi qu'ils étoient au nombre d'environ 200 mille, *Decad.* 3, *lib. I*, *c.* 19. Aucun des historiens contemporains ne marque positivement le nombre des personnes qui se trouverent au siege de Mexico; mais Cortès parle souvent des Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture, & si l'on peut ajouter foi à ces rapports, il est à croire que plus de deux cents mille Indiens se trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres nécessaires pour la subsistance d'une si grande multitude assemblée pendant trois mois dans

une place, & les ſoins que les Mexicains auroient dû prendre pour les raſſembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore ſi imparfaite, où il n'y avoit aucun animal domeſtique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan ſi compliqué. Les Eſpagnols malgré leurs ſoins & leur attention furent très-mal nourris, & ſe trouvoient ſouvent réduits à la plus affreuſe extrêmité faute de vivres. *B. Diaz*, *p.* 142. *Cortès*, *relat.* 271, *D.* Cortès parle une fois en paſſant de la ſubſiſtance de ſon armée, & après avoir avoué qu'il ſe trouvoit ſouvent dans le plus grand beſoin, ajoute qu'il recevoit des ſecours des naturels, qui lui apportoient du poiſſon & des fruits auxquels il donne le nom de *ceriſes du pays*; *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *ceraſas de la tierra*, & que quand la ſaiſon en étoit paſſée, ils avoient d'autres fruits

fruits qu'il appella *tunas*; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens ſe nourriſſent & qu'il nomme *quilites*, *p.* 142. Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour ſe nourrir que les Eſpagnols ; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat, *Cortès Relat.* 176, *C.* B. Diaz confirme ce récit, & ajoute que lorſque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emporterent une grande quantité de chair des Mexicains ſalée ou ſechée, comme un préſent fort précieux pour leurs parens, qui auroient le plaiſir de ſe nourrir dans leurs feſtins du corps de leurs ennemis, *p.* 157. Solis qui paroît craindre qu'on n'impute à ſes compatriotes d'avoir agi de concert avec les Auxiliaires qui ſe nourriſſoient de chair humaine, eſt très-attentif à prouver qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains *Lib. V*, *c.* 24; mais il ne peut s'appuyer ſur l'autorité d'au-

cun hiſtorien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroiſſent pas avoir eu un pareil ſcrupule, & en pluſieurs occaſions Cortès parle ſans en témoigner d'horreur, de ces repas Indiens, qui leur étoient devenus très-familiers. Mais malgré ce ſupplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere poſſible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées auſſi conſidérables que celles dont parlent les hiſtoriens Eſpagnols. Peut-être que le meilleur moyen de réſoudre cette difficulté, c'eſt d'adopter le ſentiment de B. Diaz del Caſtillo, le plus naïf de tous les *hiſtoriadores primitivos*. « Lorſque Gomera, dit-il, rapporte en quelques endroits que nous avons eu tant de milliers d'Indiens pour alliés, & d'un autre côté, qu'il y avoit tant de milliers de maiſons dans telle ou telle ville, on ne doit avoir aucun égard à ſon énumération, parce que ſon autorité ne peut être d'aucun poids à cet égard, le nombre des hommes

ou des maisons n'étant pas la cinquieme partie de ce qu'il dit. Si l'on additionnoit les différens nombres qu'il cite, ce pays contiendroit plus de millions d'hommes qu'il n'y en a dans la Castille », *c.* 129. Mais quoiqu'on puisse rabattre beaucoup des calculs que les Espagnols ont donnés des forces mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort considérables; car il n'y avoit qu'une très-grande supériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cents Espagnols, commandé par un général aussi habile que Cortès.

NOTE XXVI, *p.* 272.

En parlant des procédés cruels & tyranniques des conquérans de la nouvelle Espagne, je n'ai pas pris pour guide Barth. de las Casas, parce que le récit qu'il en fait, *Relat. de la Destruyc*, *p.* 18, *&c.* est manifestement exagéré. C'est sur le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrivit sous ses yeux,

que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans qu'ils rapportent, sans y ajouter aucun sentiment d'improbation. B. Diaz, contre sa coutume, n'en parle qu'en termes généraux, *c.* 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de ses compatriotes, dit bien que soixante Caciques & quatre cents personnes de distinction furent condamnés aux flammes; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres, *Decad.* 3, *lib. V*, *c.* 7. Mais cela est contraire au témoignage de Gomera, qu'il paroît avoir consulté, puisqu'on retrouve plusieurs de ses expressions dans ce même passage. Les historiens Espagnols les plus authentiques parlent de la punition de Guatimosin. Torquemada a extrait d'une histoire de Tezeuco, écrite en langue mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimosin que ceux des écrivains Espagnols, *Mon. Indiana* 1. 575.

Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve positive pour justifier un pareil acte de cruauté. B. Diaz assure que Guatimosin & ses malheureux compagnons attesterent leur innocence en rendant le dernier soupir, & que plusieurs soldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuste & inutile, *p.* 200, B, 201, *A*.

NOTE XXVII, *p.* 276.

Cette expédition avoit pour motif de punir Christoval Olid, un de ses officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à se former une jurisdiction indépendante. Cette révolte parut si dangereuse à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid qu'il marcha lui-même à la tête des troupes destinées pour l'appaiser. Suivant Gomera il fit plus de mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaisses forêts, de montagnes escarpées, de rivieres profondes, peu habité & cultivé

ſeulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puiſſent égaler ce qu'il ſouffrit par la famine, par les hoſtilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute eſpece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de ſon courage, de la force de ſon eſprit, de ſa perſévérance & de ſa patience que dans aucun autre période de ſa vie. *Herrera, decad.* 3, *lib. VI, VII, VIII, IX. Gomera Cron. c.* 163-177. *B. Diaz*, 174-190.

NOTE XXVIII, *p.* 279.

Suivant Herrera, le tréſor que Cortès apporta avec lui, conſiſtoit en quinze cents marcs d'argenterie travaillée, deux cents mille pezos d'or fin, & dix mille d'un moindre alloi, pluſieurs diamans de grand

prix, un entr'autres valant quarante mille pezos, & plusieurs ornemens & bijoux de prix, *Decad.* 4, *lib. III*, *p* 8; *lib. IV*, *c.* 1. Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pezos. *Gomera Cron. c.* 237. Il laissa à ses fils une fortune très-considérable. Nous avons cependant déjà remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérans à la premiere réduction de Mexico étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout à fait destituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les trésors de Montézume & de Guatimosin; d'avoir distrait le quint du roi, & d'avoir privé ses compagnons de ce qui leur étoit dû: *Herrera*, *Dec.* 3, *lib. VIII*, *c.* 15; *Decad.* 4, *Lib. III*, *c.* 8. Quelques-uns même des conquérans eurent de pareils soupçons, *B. Diaz*, *c.* 157.

NOTE XXIX, *p.* 287.

En traçant les progrès des armes Espagnols dans la nouvelle Espagne, nous avons suivi Cortès lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations; mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains & respectables.

C'est François Xerès, secretaire de Pizarre, qui nous a donné la premiere relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple & naïf, qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533; car l'auteur retourna en Espagne en 1534, & fit imprimer immédiatement après son arrivée, sa courte histoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho, officier qui servit sous Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit

en italien par Ramusio & inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter la plus grande foi à tout ce que ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre; mais les Espagnols étoient réstés si peu de tems au Pérou, lorsqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu si peu de communication avec les habitans, qu'ils n'avoient qu'une connoissance fort bornée des mœurs & des usages de ce peuple.

L'historien contemporain qui vient ensuite est Pierre Cieza de Leon, qui publia sa chronique du Pérou, à Seville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il se proposoit par la division générale de son ouvrage, ç'auroit été l'histoire la plus complette qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. Il étoit très en état de l'exécuter, ayant servi pendant dix-sept

ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une deſcription du Pérou & de la plupart des provinces adjacentes, avec un détail hiſtorique des mœurs & des uſages des naturels des pays, écrite avec ſi peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de ſon ouvrage.

Cette perte eſt amplement réparée par Don Auguſtin Zarate, qui en 1555 publia ſon *Hiſtoria del deſcubrimiento y conqueſta de la provincia del Peru.* Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation & avoit été employé au Pérou en qualité de contrôleur général du revenu public. Son hiſtoire, tant par le ſujet que par la maniere dont elle eſt écrite, eſt un livre fort eſtimable; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir obſervé avec attention les mœurs & les actions des

Péruviens, ſon témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, Don Diego Fernandès publia ſon hiſtoire du Pérou, dont le ſeul objet eſt de rapporter les diviſions & les guerres civiles des Eſpagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoiſſance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle; que d'ailleurs il poſſédoit un jugement ſain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des hiſtoriens les plus diſtingués par l'exactitude de leurs recherches & par leur diſcernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilaſſo de la Vega, Inca, eſt celui qu'on peut regarder comme le dernier hiſtorien contemporain de la conquête du Pérou; car quoique la premiere partie de ſon ouvrage, intitulé *Commentarios Reales del Origen de los Incas Reies del Peru*, ne fut publiée qu'en 1609,

ſoixante-ſeize ans après la mort d'Atahualpa le dernier empereur ; cependant comme il étoit né au Pérou, d'un officier de diſtinction & d'une *Caya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autoriſoit à prendre le titre d'*Inca*; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas & qu'il étoit inſtruit des traditions de ſes compatriotes, ſon autorité eſt fort eſtimée & ſouvent même préférée à celle de tous les autres hiſtoriens. Cependant on ne peut regarder ſon ouvrage que comme un commentaire des écrivains Eſpagnols qui ont traité de l'hiſtoire du Pérou, compoſé de citations priſes des auteurs dont j'ai parlé. C'eſt l'idée qu'il en donne lui-même, *Lib. I*, *c.* 10. Ce n'eſt pas ſeulement dans le récit des faits qu'il les ſuit ſervilement ; mais il ne paroît pas mieux inſtruit qu'eux en expliquant les inſtitutions & les cérémonies de ſes ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos, eſt à peu près la même que celle

d'Acosta. Il ne cite aucun exemple de la poésie des Péruviens, si ce n'est le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers Missionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *Lib. II, c.* 15. Au reste ce seroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'Inca le moindre ordre & le jugement nécessaire pour distinguer ce qui n'est que fabuleux d'avec ce qui est probable ou vrai. Malgré tous ces défauts son ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ses compatriotes. La connoissance qu'il avoit de la langue Péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains Espagnols, & il y a inséré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui se sont perdus.

NOTE XXX, *p.* 296.

On pourra se former une idée

des peines qu'ils eurent à souffrir & de l'insalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui régna parmi eux. Pizarre conduisit avec lui cent douze hommes & Almagro soixante-dix; il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée; presque tous périrent de maladie; *Xerès*, *p.* 180.

NOTE XXXI, *p.* 301.

Cette isle, dit Herrera, est si désagréable par l'intempérie de son climat, ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées & la multitude des insectes & des reptiles, que lorsqu'on en parle on se sert ordinairement de l'épithete d'*infernale*. On y voit rarement le soleil & il y pleut presque toute l'année. *Decad.* 3, *lib.* X, *c.* 3. Dampierre qui toucha à cette isle en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol.* 1, *p.* 172. Pendant sa croisiere sur cette côte, il visita la plupart des endroits où Pizarre

descendit, & la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens Espagnols.

NOTE XXXII, *p.* 328.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions Espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquirent le Pérou.

NOTE XXXIII, *p.* 330.

En 1740 Don Antoine Ulloa & Don George Juan allerent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit suivie. On peut se former une idée de la difficulté de leur marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre Saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent à quatre

vingt-dix milles, ſans qu'on trouve ni eau, ni arbre, ni plante, ni verdure ſur cette horrible étendue de ſable brûlant. *Voyage, tome* I, *p.* 399, *&c.*

NOTE XXXIV, *p.* 339.

C'eſt avec juſtice que tous les hiſtoriens ont cenſuré le diſcours extravagant & déplacé de Valverde. Mais quoiqu'il paroiſſe avoir été un moine fort ignorant, fort ſuperſtitieux & fort différent du bon Olmedo, qui accompagna Cortès, on ne peut cependant lui imputer entierement ſon abſurde apoſtrophe à Atahualpa. Son harangue eſt ſans doute une traduction ou une paraphraſe du formulaire concerté par le junto des eccléſiaſtiques & des juriſconſultes Eſpagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la ſouveraineté du nouveau monde, & pour ſervir d'inſtruction aux officiers employés en Amérique, ſur la maniere dont ils devoient prendre poſſeſſion d'un nouveau

pays, *Voyez vol.* 1, NOTE XXIII. Les ſentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécile fanatiſme d'un ſeul homme, mais à celle du ſiecle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui, s'il eſt vrai, ſuffit pour rendre Valverde non-ſeulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils diſent que pendant toute l'action, ce moine ne ceſſa d'exciter les ſoldats au carnage, en leur conſeillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe, *Gomera Cron. c.* 113; *Benzoni, hiſt. nov. orbis, lib. III, c.* 3. Cette conduite eſt bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens, & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV, *p.* 341.

Il y a deux ſentimens différens

touchant la conduite d'Atahualpa. Les hiſtoriens Eſpagnols, pour juſtifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonſtrations d'amitié de l'Inca n'étoient que ſimulées, & qu'en accordant une entrevue à Pizarre à Caxamalca, ſon intention étoit de ſe défaire tout d'un coup de lui & de ſes compagnons ; que c'eſt pour cette raiſon qu'il s'avança avec une ſuite ſi nombreuſe qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le ſentiment de Xerès & de Zarate lequel a été adopté par Herrera. Mais ſi l'Inca avoit voulu détruire les Eſpagnols, il n'eſt pas croyable qu'il les eût laiſſé paſſer librement par le déſert de Motupé, & qu'il eût négligé de défendre les paſſages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca avoient eu intention de tomber ſur les Eſpagnols, il eſt ſurprenant qu'un corps de troupes auſſi conſidérable,

armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre résistance, mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La maniere dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avoit l'air d'une procession paisible & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite, vêtus de leurs habits de cérémonie, étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés, cependant s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahison ou à un monarque, qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la visite d'étrangers qui demandoient à être admis en sa présence comme amis, ou à un aventurier aussi hardi & aussi peu scrupuleux que l'étoit Pizarre, on ne peut guere balancer sur le choix du coupable. Malgré les soins des historiens Espagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il est façile de s'appercevoir que c'é-

toit ſon intention comme ſon intérêt de ſe ſaiſir de l'Inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des meſures avant qu'il eût pu avoir le moindre ſoupçon des deſſeins de ce monarque.

Garcilaſſo de la Vega, très-ſoigneux de juſtifier les Péruviens ſes compatriotes, du crime d'avoir voulu maſſacrer Pizarre & ſes compagnons, ne craint pas moins d'accuſer les Eſpagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca, ce qui lui fait adopter un autre ſentiment. Il dit qu'un homme d'une taille majeſtueuſe, avec une longue barbe & des habits qui deſcendoient juſqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme Inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du ſoleil, ce monarque bâtit un temple en ſon honneur, & y plaça une image auſſi reſſemblante qu'il fût poſſible à la forme ſinguliere ſous laquelle il ſe montroit à ſes yeux. C'eſt dans ce temple qu'on lui rend des honneurs divins ſous le nom de Viracocha, *P.* 1,

lib. IV, *c.* 21, *lib. V*, *c.* 22. Lorſque les Eſpagnols parurent pour la premiere fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de reſſemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du ſoleil deſcendus du ciel ſur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Eſpagnols comme des envoyés du ciel, fut ſi éloigné de chercher à leur réſiſter qu'il réſolut de ſe ſoumettre aveuglément à leurs ordres. C'eſt à ces ſentimens qu'on doit attribuer les démonſtrations d'amitié & de reſpect de l'Inca, ainſi que la réception amicale qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans ſon camp, & la ſoumiſſion reſpectueuſe avec laquelle il ſe diſpoſa à viſiter le général Eſpagnol dans ſon quartier; mais par l'ignorance

groſſiere de l'interprete Philippillo, la déclaration des Eſpagnols & la réponſe de l'Inca furent ſi mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cauſe de la cataſtrophe de Caxamalca.

Il paroît ſingulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération ſuperſtitieuſe des Péruviens pour les Eſpagnols ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, hiſtoriens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca ; cependant les deux premiers ſervoient alors ſous Pizarre, & le dernier ſe rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ſes envoyés avoient adreſſé aux Eſpagnols les diſcours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille ſoumiſſion, & ils ſe feroient ſans doute ſervis d'eux pour exécuter leurs deſſeins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même ſur la correſpondance de l'Inca avec les Eſpagnols avant la rencontre de Ca-

xamalca, ſoit fondé ſur la ſuppoſition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins, *P.* 2, *lib. I*, *c.* 17, *&c.* cependant ſon inattention & ſon inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit que les Péruviens n'avoient remarqué la reſſemblance des Eſpagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui ſuivirent le maſſacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencerent à les appeller Viracochas, *P.* 1, *lib. V*, *c.* 21; ce qui ſe trouve confirmé par Herrera, *Decad.* 5, *lib. II*, *c.* 12. Si l'on en croit les hiſtoriens Eſpagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans pluſieurs parties de l'Amérique comme des êtres deſcendus du ciel. Mais dans ce cas, comme dans pluſieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civiliſation ſont très-inégaux, les idées de ceux qui s'expriment ſont

très-différentes des idées de ceux qui écoutent ; car tel eſt l'idiôme des langues Indiennes, ou telle eſt plutôt la ſimplicité de ceux qui les parlent, que lorſqu'ils voient une choſe qui leur étoit inconnue juſqu'alors & dont ils ignorent l'origine, ils diſent qu'elle eſt venue du ciel. *Nugnès*, *Ramuſ. III*, 327, C.

Le récit que j'ai fait des ſentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plauſible que les deux autres, & ſe trouve plus conforme aux faits rapportés par les hiſtoriens contemporains.

Suivant Xerès, *p.* 200, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à ſix ou ſept mille, *Ram. III*, 274, *D*. La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de maſſacrés, *P*. 2, *lib. I*, *c*. 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes, paroît être plus approchant de la vérité.

NOTE

NOTE XXXVI, *p.* 344.

Il n'y a point de preuve plus frappante de ce fait, que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cuzco, dont la distance est de six cents milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs souverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca, ils demanderent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du soleil à Cuzco, & quoique les prêtres ne voulussent pas donner ces ornemens sacrés & que le peuple refusât de violer la demeure de leur dieu, les trois Espagnols dépouillerent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ses richesses ; & le respect des Péruviens pour eux étoit si grand, que quoiqu'ils regardassent ce sacrilége avec étonnement, ils ne tenterent pas de l'empêcher. *Zarate*,

lib. II, *c.* 6. *Sancho*, *ap. Ramuſ. III*, 375, *D.*

NOTE XXXVII, *p.* 365.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le butin fait à Cuzco fut partagé entre quatre cents quatre-vingt perſonnes, dont chacune reçut quatre mille pezos, ce qui fait un million neuf cents vingt mille pezos; *Decad.* 5, *lib. VI*, *c.* 3. Mais comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des ſoldats, la ſomme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée. *Gomera*, *c.* 123, & *Zarate*, *lib. II*, *c.* 8, ſe contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cuzco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus conſidérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, *p.* 368.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus conſtant ni ac-

compagnée de travaux auſſi pénibles que celle d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainſi que leur chef, des vétérans qui avoient ſervi ſous Cortès & qui s'étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent conſulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs ſouffrances, pourront ſe former quelqu'idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer juſqu'à Quito, en liſant le récit que Don Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à peu près par la même route; *Voyage, tome* 1, *p.* 178, *&c.* ou celui de M. Bouguer, qui ſe rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare ſon propre voyage avec celui du capitaine Eſpagnol, & donne par cette comparaiſon une idée frappante de la hardieſſe & de la patience d'Alvarado, en forçant ſa route à travers tant d'obſ-

tacles, *Voyage du Pérou*, *p*. 28, *&c.*

NOTE XXXIX, *p*. 370.

Suivant Herrera, il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante cinq mille trois cents pezos en or & cinq mille quatre cens marcs de huit onces chacun d'argent, outre la vaiſſelle & les ornemens dont quelques-uns étoient d'or & les autres d'argent; & pour le compte des particuliers la valeur de quatre cents quatre-vingt dix-neuf mille pezos d'or, & cinquante-quatre mille marcs d'argent, *Decad.* 5, *lib. VI*, *c.* 13.

NOTE XL, *p*. 385.

Les Péruviens avoient recours à d'autres ruſes de guerre que celles dont ſe ſervoient les Eſpagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant

autour du cavalier & du cheval les mettoient hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention, *Decad.* 5, *lib. VIII*, *c.* 4. Mais j'ai déjà observé dans le quatrieme livre que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui habitent l'extrémité de l'Amérique méridionale, & il est plus probable que les Péruviens ayant observé la dextérité avec laquelle ils s'en servoient à la chasse, l'ont adoptée eux-mêmes en cette occasion. Les Espagnols s'en trouvoient fort incommodés; *Herrera*, *ibid.* Il y a un autre exemple de l'industrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une riviere de son lit, ils inonderent une vallée où se trouvoit posté un corps d'Espagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté, *Herrera*, *decad.* 5, *lib. VIII*, *c.* 5.

NOTE XLI, *p.* 416.

Le récit du voyage d'Orellana par

Herrera paroît le plus détaillé & le plus exact. Il est probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même; mais les dates ne sont pas marquées distinctement. Il commença à descendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de février 1541, & il arriva à l'embouchure de cette riviere le 26 d'août, ayant employé près de sept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine se rendit en moins de quatre mois de Cuenca à Para, établissement Portugais à l'embouchure de la riviere, quoique cette navigation soit beaucoup plus longue que celle d'Orellana; *Voyage*, *p*. 179. Il est vrai que les deux voyageurs étoient bien différemment équipés pour leur voyage. Cette entreprise périlleuse, à laquelle l'ambition a engagé Orellana & l'amour des sciences M. de la Condamine, fut faite en 1769, par madame Godin des Odonais pour aller rejoindre son mari. Il n'y a point d'histoire plus singuliere ni plus touchante que

celle des fatigues qu'elle souffrit des dangers auxquels elle fut exposée & des malheurs qu'elle essuya; dans cette route sa conduite nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme unie à la sensibilité & la tendresse qui sont particulieres au sexe, *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine.*

NOTE XLII, *p.* 422.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes, qui avoient été officiers de distinction sous Almagro, logeoient dans la même maison, n'ayant entr'eux qu'un seul manteau, qu'ils portoient tour à tour quand ils devoient paroître en public, tandis que les autres étoient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons ni de les voir ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation

de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorsqu'ils se virent pauvres & méprisés, sans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les services ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques; *Decad.* 6, *lib. VIII*, *c.* 6.

NOTE XLIII, *p.* 444.

Herrera, le plus exact des historiens Espagnols, dit que Gonzale Pizarre possédoit des terres dans le voisinage de Chuquesaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'archevêché de Tolede, le plus riche siége épiscopal de l'Europe; *Decad.* 7, *lib. VI*, *c.* 3.

NOTE XLIV, *p.* 468.

Tous les historiens Espagnols décrivent sa marche & les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'à peine

trouvera-t-on rien de comparable dans l'hiſtoire, tant pour la longueur de la retraite, que pour l'ardeur de la pourſuite. Suivant ſon calcul, Pizarre pourſuivit le vice-roi près de trois mille milles; *Lib. V*, *c.* 16-26.

NOTE XLV, *p.* 492.

Suivant Fernandès, le plus inſtruit des hiſtoriens de ce tems, le butin ſe monta à un million quatre cens mille pezos, *Lib. II*, *c.* 79.

NOTE XLVI, *p.* 494.

Depuis le commencement Carvajal avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gaſca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de ſoutenir la démarche hardie qu'il lui avoit d'abord inſpirée, il lui conſeilla de ſe ſoumettre à tems à ſon ſouverain, comme le parti le plus ſûr. Lorſque Pizarre reçut pour la premiere fois les offres du préſident, « par Notre-Dame, dit Carvajal

avec le ton de bouffonnerie qui lui étoit ordinaire, « le prêtre donne » des lettres de grace, & il les don- » ne bonnes & à bon marché ; il » faut non-ſeulement les accepter, » mais même les porter comme des » reliques autour de notre col », *Fernandès*, *lib*. *II*, *c*. 63.

NOTE XLVII *p*. 504.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, ſept cents hommes furent tués en combattant, & trois cents quatre-vingt furent pendus ou décapités ; *Herrera*, *decad*. 8, *lib*. *IV*, *c*. 4. Plus de trois cents furent taillés en pieces par Carvajal ; *Fernandés*, *Lib*. *II*, *c*. 91. Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cens : *Lib*. *VII*, *c*. 1.

Fin du Troiſieme Volume.





